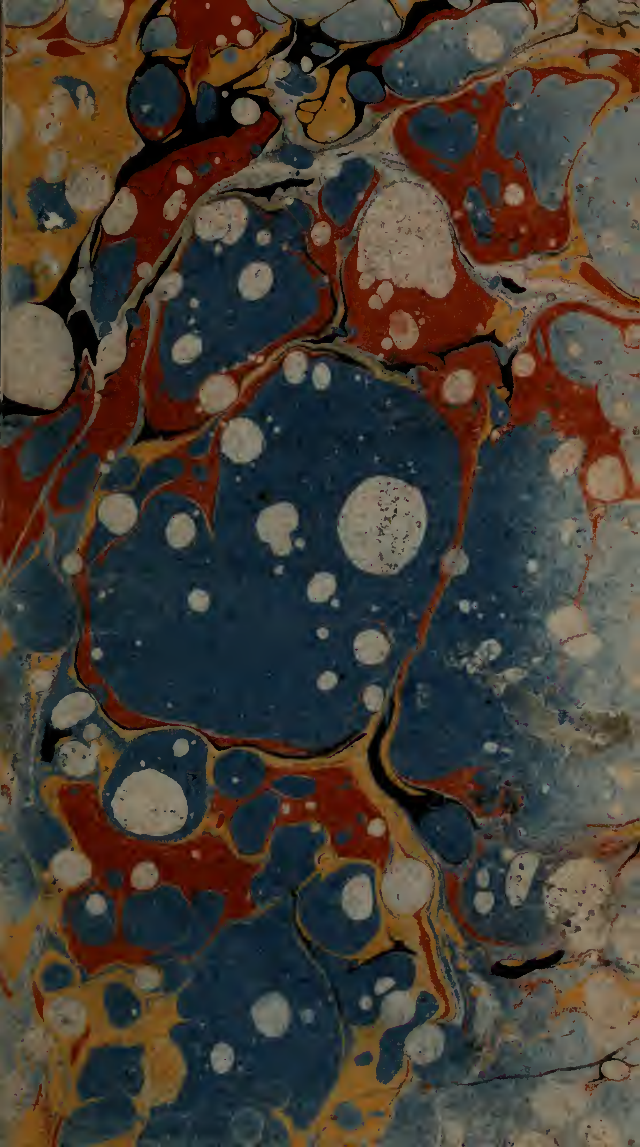
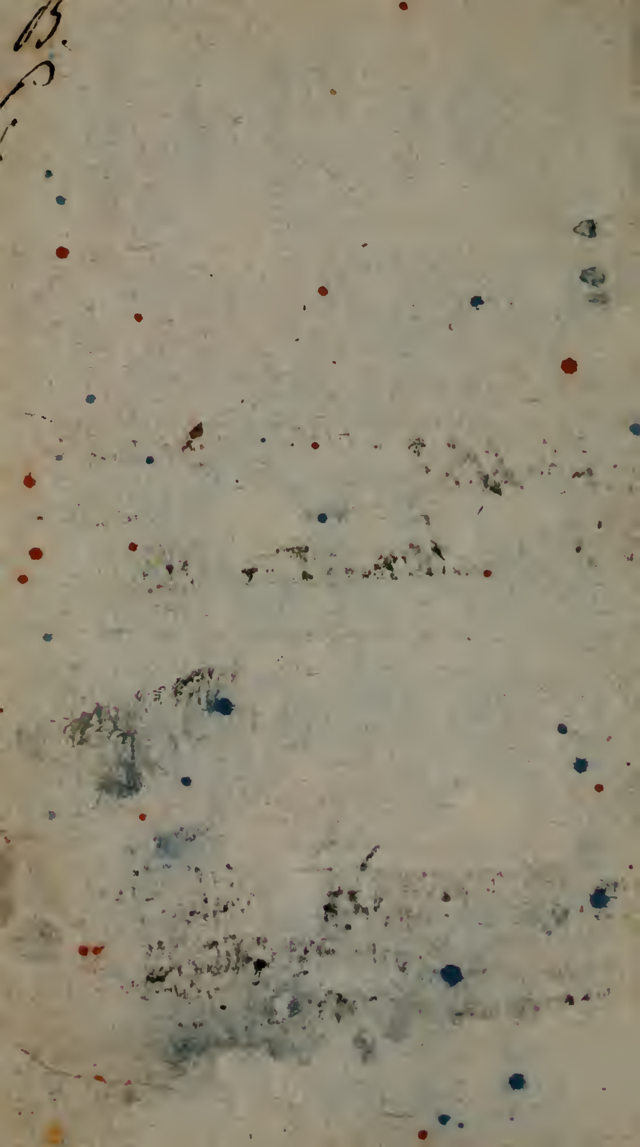








Jean J. Burgi.

LE DIABLE.

T. I.



„ C'est faux cela! -pour la fille je ne dis pas..... mais que je meurs, si j'ai pris quelque chose! „

F. Huot del. Mariage Sc.

LE DIABLE,

HISTOIRE SATYRIQUE,

TRADUITE DE L'ANGLAIS.



TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez LE NORMANT, libraire, rue des
Prêtres S. Germain-l'Auxerrois.

AN XI. — 1802.

Cet ouvrage est mis sous la main de la loi.

Tous les exemplaires sont signés par l'éditeur-imprimeur.

Le Normant

PRÉFACE

Dont la lecture est indispensable. — Avantages du mensonge sur la vérité. — Comment une jeune personne peut composer un roman sans peine et sans difficulté. — C'est mal-à-propos que l'on reproche aux romanciers de ne pas consulter la nature. — Quel est le plus avantageux pour un auteur d'être malade ou en bonne santé, dans la misère ou dans l'ai-

sance ? — Importance du titre d'un ouvrage. — Entrevue de l'auteur avec son libraire. — L'épicier et la beurrière. — L'auteur choisit enfin le titre de son ouvrage. — Pourquoi il l'intitule le DIABLE. — *Ce que le lecteur ne peut savoir qu'en lisant la préface toute entière.*



IL en est de la préface d'un livre comme de la prière avant le repas : on en saute les trois quarts, ou même la totalité, selon que l'on est plus ou moins

pressé par le besoin de satisfaire son appétit littéraire ou charnel. Je n'ai pu néanmoins me dispenser de mettre une préface à la tête de cet ouvrage, attendu qu'elle contient des choses importantes, dont il est absolument nécessaire que le lecteur soit instruit.

P. Cunœus, savant et profond écrivain du quinzième siècle, et auteur d'un charmant petit ouvrage intitulé : *Satyra Menippea Incastrata*, débute par ces mots : « Je vais vous parler franchement. Sachez donc que dans tout ce que je vais dire il n'y a pas un mot de vrai.

Mon plaisir, à moi, est de rire, de railler et de raconter des choses qui ne sont jamais arrivées. » C'est à-peu-près dans les mêmes termes que l'empereur *Julien* commence sa satyre contre les douze Césars, que l'on trouve à la suite de l'ouvrage de *Cunœus*.

« Si cet écrit contient des vérités ou un mélange de vérités et de mensonges, c'est ce qu'on verra en le lisant. »

Maintenant il faut que j'avoue que la candeur de ces écrivains me paroît tellement admirable, que je suis déterminé à l'imiter. L'histoire que j'ai publiée der-

nièrement étoit toute entière fondée sur des faits; mais celle-ci, mes bons amis, ne contient que des fictions, ou du moins des choses auxquelles je ne m'embarrasse guères que vous ajoutiez foi ou non. Ma première production a réussi au-delà de mes espérances; mais je dois dire qu'elle m'a exposé au ressentiment violent de quelques personnes, ce qui ne seroit certainement pas arrivé si, comme celle-ci, elle n'avoit été composée que de mensonges.

L'expérience m'a rendu plus sage, et je suis maintenant la créature du monde la moins

malfaisante, et sur-tout la moins capable d'irriter les nerfs délicats de mes amis, en leur disant la vérité.

M. de Fontenelle dit quelque part que « s'il tenoit toutes les vérités dans sa main, il se garderoit bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes. » Laissons donc la vérité de côté, puisqu'elle ne peut tendre à rien de ce que l'on se propose dans le monde. Je ne prétends pas même m'excepter de la règle générale ; car, encore que je sois, comme je l'ai dit plus haut, un modèle de sagesse et de bonté, je ne verrois pas de sang-

froid que quelqu'un auquel j'aurois demandé son opinion sur mon ouvrage, s'avisât de me répondre qu'il est détestable. Non, en vérité; car vous savez aussi bien que moi, mon cher lecteur, que lorsque nous consultons les gens sur nos grâces personnelles, notre conduite ou nos productions littéraires, ce n'est jamais dans le dessein d'entendre cruement la vérité.

Après toutes ces autorités, je crois que personne ne me contestera le droit de mentir à mon aise; mais je crains qu'il ne me soit pas aussi facile de leur persuader, à l'exemple des autres faiseurs

de romans, mes confrères, que ce n'est qu'après des recherches longues et pénibles, des méditations profondes et des travaux incalculables, que j'ai pu rassembler et rédiger tous ces mensonges. Assurément, s'il est vrai, comme l'a dit madame More dans son Essai sur l'Education, « qu'une jeune demoiselle qui a lu trois romans, se sent ordinairement capable d'en faire un quatrième; » ou si, comme le prétend Shakespéar, « rien n'est plus aisé que de mentir, » je ne dois pas espérer, moi qui promets de ne pas faire autre chose, que l'on m'en

croira sur ma parole, lorsque je dirai que ce genre de travail est accompagné de difficultés presque insurmontables.

J'aurai donc sur mes confrères l'avantage de ne pas m'asservir comme eux aux loix de de la nature et à l'empire de la vérité; car, quoi qu'en disent les critiques, qu'y a-t-il de plus naturel que ces romans du jour, dans lesquels on ne rencontre pas un seul caractère? Ne sont-ils pas l'image fidèle de la société où, sur trente ou quarante individus qui composent deux ou trois familles, on en trouve à peine un seul qui ait le sens com-

mun, ou qui se fasse remarquer par son originalité; bien supérieurs en cela à ces romans anciens, dans lesquels, contre toute vraisemblance, on trouve presque autant de caractères que de personnages?

D'un autre côté, je ne puis me dissimuler qu'en revanche mes confrères ont sur moi un terrible avantage. On sait que la plupart des auteurs, quel que soit d'ailleurs le genre de leurs écrits, ne manquent jamais de prévenir le public, dans un petit coin de leur préface, qu'ils languissent depuis long-tems

sous le poids d'une maladie douloureuse, et que l'ouvrage qu'ils lui présentent est un enfant de douleur et le fruit de leurs longues insomnies : de là un appel touchant à sa bienveillance, etc., etc. J'ai autant besoin que ces messieurs de l'indulgence de mes lecteurs, et je la réclame comme eux, mais par un motif diamétralement opposé : notamment parce que j'ai le malheur d'être affligé d'une surabondance de force et de santé, qui, comme chacun sait, est la chose du monde la plus pernicieuse pour un homme de lettres.

Si donc, vous rencontrez, par hasard, doux et gentil lecteur, quelques taches ou quelques inexactitudes dans mon ouvrage, je vous supplie de les attribuer à l'état fâcheux dans lequel je me trouve. Vous compatirez à mon triste sort, lorsque je vous dirai qu'à peine suis-je assis, le matin, à mon secrétaire, un soleil importun vient me distraire et m'avertir que je ferois beaucoup mieux de jetter là ma plume et d'aller jouir du plaisir de la promenade. Si je cède à cette pressante invitation, voilà ma journée perdue : car vous en-

tendez bien, cher lecteur, qu'après la promenade, il faudra déjeûner, et qu'infailliblement il se trouvera-là quelqu'un aussi misérable que moi, que je ne pourrai me dispenser d'accompagner, le reste du jour, dans les exercices et les plaisirs de tout genre, dont l'usage m'est impérieusement prescrit par la force et la nature de mon tempérament. Si au contraire je résiste et que je m'obstine à rester au travail, je m'expose à faire de la mauvaise besogne; mon esprit distrait et préoccupé des plaisirs auxquels mon dévouement me fait renoncer, se

refuse à mes efforts et ne produit que ce vous voyez. Ah ! qu'il est préférable le sort de mes heureux confrères : retenus dans leur chambre ou dans leur lit, ils peuvent donner à leurs travaux littéraires le tems et l'attention suffisans pour mériter l'approbation du public. Sont-ils à l'étude ? rien ne peut les en détourner. C'est en vain que le soleil les invite à sortir, leur état languissant les condamne à rester. Plus leur souffrances sont aiguës, et plus ils s'appliquent, parce qu'une douce expérience leur a appris que c'est le seul moyen de charmer leurs maux.

Ne peuvent-ils fermer l'œil pendant la nuit? Eh bien, c'est un tems précieux qu'ils emploient à polir leurs ouvrages, et que je perds, moi, à dormir comme une vraie marmote.

Je passe maintenant au dernier sujet dont je me suis proposé d'entretenir mes lecteurs ; il s'agit du titre de mon livre : chose plus difficile que vous ne pensez, et dont dépend souvent la réputation au moins momentanée d'un ouvrage.

Il y avoit huit jours que mon libraire étoit en possession de

mon manuscrit, et je crus qu'il étoit tems d'aller lui demander ce qu'il en pensoit, et de le consulter sur le titre. En entrant dans la boutique, j'apperçus au comptoir un jeune homme très-élégamment vêtu, qui me dit, d'un air extrêmement gracieux, que son maître étoit occupé avec quelqu'un; mais que si je voulois attendre quelques minutes, je pourrois lui parler. J'y consentis volontiers parce que j'étois bien aise de causer un peu avec ce joli jeune homme, sur l'affaire qui m'amenoit et dont je supposois qu'il étoit déja instruit. Je m'appuyai donc sur

le comptoir, et d'un ton de voix encore plus doux et plus agréable que celui de Nestor, qui, si l'on en croit Homère, l'avoit plus doux que miel, je lui demandai s'il croyoit que son maître fût disposé à en faire l'acquisition. « A en faire l'acquisition ! miséricorde, monsieur ! Vous ne savez donc pas ce que coûtent le papier et l'impression, autrement vous ne feriez pas une question aussi inconsidérée ! Croyez-vous qu'il s'expose jamais à le faire imprimer ?

« Juste dieu ! lui dis-je, ne

sachant pas qu'il étoit payé pour en parler ainsi, c'est une bien mauvaise nouvelle que vous m'apprenez-là ! »

« Pas du tout, répliqua-t-il; tenez, voyez-vous ces deux gros ballots ? Ce sont les poëmes, les sonnets, les romans, etc. d'une femme qui vient de mourir, et dont les ouvrages sont morts avec elle. Tant qu'elle a vécu, on en a trouvé le débit, parce qu'elle avoit soin de les faire annoncer fréquemment dans les papiers publics, et d'en faire elle-même l'éloge; mais depuis qu'elle est morte et que

les ouvrages périodiques se taisent sur ses ouvrages, on n'en vend pas un seul exemplaire, et sous peu de jours nous allons être obligés d'envoyer tout ce que vous voyez-là, chez l'épicier ou la beurrière. En vérité, continua-til, je ne puis m'empêcher, en les voyant, de m'écrier avec Hamlet : *Ce que c'est que de nous !* Il me semble déja voir les ouvrages de cette belle doubler l'intérieur d'une malle, ou envelopper une demi-livre de beurre. »

En disant cela, il s'amusoit à ficeler un paquet de livres. Je

le contemplois encore lorsque son maître entra, et m'abordant avec un sourire gracieux, m'invita à le suivre dans son cabinet. Je le trouvai aussi liant et aussi honnête que son garçon de boutique avoit été grossier et brutal. Il me parut qu'ils avoient chacun leur rôle; le garçon étoit chargé de rebrousser, et le maître de lisser le poil des auteurs. Après la manière infernale avec laquelle le premier m'avoit préparé, et grâces à ma modestie naturelle, je ne pouvois pas porter mes prétentions très-haut; nous fûmes donc bientôt d'accord sur le prix, et il ne fut plus question

que de trouver un titre pour l'ouvrage.

Les libraires ont appris de Théocrite *qu'un nom a quelquefois un charme tout-puissant*, et le mien ne désiroit rien tant que de pouvoir donner à mon histoire un titre *piquant*. J'avois encore la tête pleine du rôle d'Hamlet, et je lui proposai LA SOURICIÈRE.

« Pas mauvais, ma foi, me dit mon libraire; je l'aimerois assez; mais je me rappelle qu'il a paru il y a quelques années un voyage intitulé : *La Souri-*

cière, et qui n'a pas pris du tout. »

« Eh bien! lui dis-je, cherchons-en un autre. Que pensez-vous de celui-ci.... Voyons.... LE DIABLE, par exemple. »

« A merveille, répliqua-t-il, celui-là est piquant, LE DIABLE! Voilà de quoi exciter la curiosité et même l'intérêt général; car il n'y a personne qui n'ait quelque chose à démêler avec lui. »

« Cependant, lui observai-je, le titre n'a aucune espèce de rapport avec l'ouvrage. »

« Bah! me répondit-il, nous

n'en faisons pas d'autres, tous les jours ; mais d'ailleurs ce titre convient parfaitement. Ne dites-vous pas dans votre Préface que vous ne direz que des mensonges ? Eh bien ! si votre ouvrage et votre titre ne sont pas d'accord, ce sera un mensonge de plus ; voilà tout, et vous serez au moins d'accord avec vous-même. D'un autre côté, LE DIABLE n'est-il pas reconnu pour être le père de tous les mensonges ? — Votre livre en est plein, ainsi l'enfant portera le nom de son père. »

« Eh bien ! va pour LE DIABLE,

lui dis-je, et si quelqu'un m'en demande davantage, je le prierai d'aller AU DIABLE.»

~~~~~~
~~~~~~

LE DIABLE,

HISTOIRE SATYRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance, Parenté, Education. — Qualité d'un homme bien-né. — Instituteur. — Ses habitudes. — Portrait d'un héros, — Ses amis. — Concert. — Groupe de personnages singuliers. — Beauté qui éclipse la Vénus de Médicis. — L'amour. — Conversation muette. — Désapointement. — Gens qui voient ce que nul autre qu'eux ne peut appercevoir.

Ce qui termine toutes les entreprises des autres hommes va com-

mencer la mienne. — La mort.

Cependant, avant de mettre sous les yeux de mes lecteurs une scène aussi terrible, je vais dire un mot de celui qu'elle intéresse le plus.

Barclay Temple, étoit fils unique d'un homme du même nom, auquel son père avoit laissé trois mille livres sterling de revenu. Sa mère, étant morte en lui donnant le jour, le jeune Barclay devint le seul espoir et la consolation de son père. Celui-ci, n'ayant aucun soin qui pût le distraire de l'éducation de son fils, résolut de ne rien épargner pour la rendre complète ; il l'envoya en conséquence au collége d'Eton sous la surveillance d'un instituteur particulier.

Le jeune Barclay se distingua bientôt dans cette école, autant par

sa diligence et sa pénétration, lorsqu'il étoit contraint par la nécessité, que par son goût pour le jeu et la paresse, toutes les fois qu'il en trouvoit l'occasion. Lorsqu'il quitta ce collége, aucun écolier n'étoit plus en état que lui d'expliquer un auteur classique ; aucun n'avoit retenu dans sa tête un plus grand nombre de vers latins, et aucun n'en auroit pu faire de meilleurs.

D'Eton, on l'envoya à Oxford où il fut inscrit parmi les membres de l'un des colléges de cette université. L'instituteur, qui l'avoit accompagné à Eton, refusa de le suivre à Oxford, parce que, comme la plupart des gens de sa profession, il étoit attaché au genre de vie de cet endroit, qu'il aimoit beaucoup le

jeu de *Cricket*, etc. Il fut bientôt remplacé.

Notre jeune héros avoit alors dix-neuf ans, sa taille étoit au-dessus de la moyenne, il étoit bien fait de sa personne, mais délicat; sa figure régulière, spirituelle et animée, exprimoit tous les sentimens nobles et généreux dont son âme étoit remplie. Deux grands yeux bleus, pleins de feu et de vivacité, annonçoient l'éclat et l'étendue de son génie. Ses cheveux, d'un noir d'ébène, flottant négligemment sur ses épaules, et couvrant une partie de son front, ajoutoient un nouveau charme aux grâces naturelles de sa personne et de son maintien; en un mot, la nature l'avoit orné de tous les avantages qui caractérisent un jeune homme accompli.

Avec ces brillantes qualités ; il n'est pas étonnant qu'il ait été recherché par ses camarades; mais il sut toujours distinguer parmi eux ceux qui, par leur conduite sage et modérée, étoient dignes de sa plus intime confiance. Ce n'est pas qu'il fût plus qu'un autre exempt des foiblesses attachées à son âge, et encore plus à la vie du collége; mais s'il cédoit quelquefois aux mouvemens impétueux d'une jeunesse bouillante et inconsidérée, au moins savoit-il refuser dans des momens plus calmes, aux compagnons de ses égaremens, cette estime réfléchie sans laquelle il n'existe point de véritable amitié.

Un de ses camarades néanmoins trouva le chemin de son cœur, et s'en seroit entièrement emparé, si

un objet plus aimable, et dont les droits sur le cœur humain sont plus assurés, n'étoit venu lui en disputer la possession exclusive.

« Les cruels ! Ils ont été la cause de tous ses malheurs. »

Je ne puis abandonner Oxford sans faire part à mes lecteurs de deux événemens qui, quoique peu importans dans le principe, deviendront la source des destinées heureuses ou malheureuses de notre héros.

Le premier, sur lequel je reviendrai dans peu, est relatif à la liaison intime qu'il forma avec le camarade de collége dont je viens de parler, lorsqu'il étoit encore à Eton, liaison qui ne fit que se resserrer à Oxford. Les deux amis étoient inséparables, on ne les désignoit que sous les noms d'Oreste et de Pylade.

Mais s'ils sembloient ne faire qu'un seul corps, il s'en falloit bien que leurs caractères et même leur extérieur fussent les mêmes. Le premier, comme je l'ai dit plus haut, annonçoit dans ses yeux et dans son maintien, la candeur et l'ingénuité, la douceur et la bonté ; l'autre au contraire, étoit mystérieux, réservé, haineux, et repoussant dans ses manières. Son ami étoit le seul auquel il témoignât de la bienveillance; j'aurai occasion dans la suite de m'étendre sur son caractère, je me bornerai maintenant à dire qu'ayant achevé ses études, il quitta l'université pour suivre le barreau, et qu'il partit pour aller s'inscrire à Lincoln's-Inn, peu de tems avant le second événement que je vais rapporter dans les termes même de notre héros :

« Comme j'aimois beaucoup la musique, je manquois rarement d'assister à nos grands concerts. Un jour, et c'étoit peu de tems avant la mort de mon père, avant cette terrible catastrophe dont le souvenir peut à peine me faire oublier, pendant quelques instans, les doux transports que j'ai éprouvés dans cette soirée délicieuse. Heureux instans ! Jouissances passées avec la rapidité de l'éclair, et que je ne retrouverai peut-être jamais !

» Il y avoit tant de monde que je fus obligé, par politesse, de céder ma place à une dame qui n'en avoit pas. Je fus donc contraint de rester debout, le dos appuyé contre la muraille, et le visage tourné vers les musiciens.

» Le concert alloit le mieux du

monde, et le plus grand silence régnoit dans la salle, lorsqu'au milieu d'un *concerto* de violon, de la plus grande beauté, une voix grèle se fit tout-à-coup entendre, et ces notes *fa, la, la, la, sol, la, mi, fa*; en manière d'accompagnement. Je tournai la tête, comme beaucoup d'autres, vers l'endroit d'où partoit cette musique singulière, et j'apperçus à quelques pas de moi, une petite femme, maîgre, dont la figure la plus drôle que j'aie vue de ma vie, étoit couverte de deux doigts de rouge, et que son costume antique, et chargé d'ornemens, achevoit de rendre ridicule; à côté d'elle, étoit une espèce de grand lourdaut, dont la face longue, large et pleine, les yeux ouverts et inanimés, et l'accoutrement dans le

même style que le sien, le ſaisoit aisément reconnoître pour son noble chevalier. La dame avoit les yeux fixés sur le plaſond, comme ravie en extase, et ses mains battoient la mesure tandis que son charmant voisin chantoit. Les sifflets et les huées, qui partirent tout-à-la-fois de tous les côtés de la salle, leur firent bientôt comprendre qu'on les dispenseroit volontiers de la peine qu'ils prenoient; et ils cessèrent leur cacophonie, mais non sans témoigner par leurs regards et par leurs gestes, combien ils étoient choqués du peu de goût de tous ceux qui étoient présens. Leur conduite me fit remarquer une jeune personne dont l'embarras et la confusion annonçoient clairement qu'elle étoit de leur société. Les roses et les lys, la fraîcheur,

la modestie sembloient se réunir pour en faire la figure la plus séduisante que j'aie vue de ma vie. Je ne vis plus personne, je n'entendis plus la musique ; tous mes sens, mon âme toute entière furent dans mes yeux, et rien ne put les détacher de l'objet divin qui les captivoit. Comme j'étois debout, élevé au-dessus des autres, et les yeux constamment fixés sur elle, elle me remarqua ; et, puissé-je ne pas m'être trompé, je crus voir que mon attention ne lui déplaisoit pas. Plus je la regardois, et plus elle paroissoit s'intéresser à moi ; et si, dans la crainte de lui déplaire, je baissois les yeux, j'étois sûr, en les relevant, de rencontrer les siens. Ce langage muet dura assez long-tems pour nous communiquer l'un à l'au-

tre les doux transports qui nous agitoient.

» Ces momens délicieux furent bien courts, mais leur souvenir ne s'effacera jamais: ils ont allumé dans mon sein un feu pur et immortel comme le feu sacré des vestales.

» Le concert finit, sans avoir éprouvé d'autre interruption que deux ou trois *fa*, *la*, *la* de la part du jeune homme qui ne pouvoit se contenir, lorsque le mouvement de l'orchestre, étoit plus vif; tous les spectateurs se levèrent et se précipitèrent vers la porte.

» La foule étoit si considérable, que ce ne fut pas sans peine que je pus suivre de l'œil ma charmante inconnue que ses grotesques assistans

entraînèrent sans beaucoup de cérémonie.

» Lorsque je fus dehors, je les apperçus à une petite distance, et je vis qu'ils prenoient le chemin de la principale auberge. Je pressai le pas, mais lorsque je fus rendu à la porte, ils étoient déja entrés. J'interrogeai tous les domestiques, mais il y avoit tant d'étrangers, qu'ils ne purent me donner aucune réponse satisfaisante. J'eus la patience d'attendre que tout le monde fût couché, et je rentrai chez moi, chagrin de n'avoir pu réussir, mais le cœur rempli de la plus douce ivresse.

» Je me couchai dans l'intention de retourner à l'auberge dès la pointe du jour. Je fus plusieurs heures sans pouvoir fermer l'œil ; mais, vers le matin, accablé d'insomnie, je m'en-

dormis profondément, et le jour étoit très-avancé, lorsque je m'éveillai. J'avois fait des songes délicieux, à la vérité, mais de quels regrets ne furent-ils pas suivis, lorsque j'appris en arrivant à l'auberge que ces étrangers n'avoient pas dit leurs noms, et que la saison des concerts étant finie, ils etoient partis en chaise de poste deux heures avant mon arrivée. Dès-lors, plus d'espérance, plus de motifs de consolation ! Je m'efforçai de croire que tout ce que j'avois vu n'étoit qu'un songe, quoique mon cœur se refusât à cette illusion. »

Je ne sais ce que le lecteur pense de mon héros, car si j'en puis juger par ce que je viens de voir, je crois que, sans faire tort à mon système (*voyez* la préface), on peut,

sans danger, lui permettre, de tems en tems, de parler lui même. Il y a mieux, c'est que je ne crois pas que moi, qui m'en pique, j'aurois été capable d'entasser plus de mensonges dans un aussi petit espace. Le lecteur m'opposera peut-être l'opinion de Rousseau, lorsqu'il dit (*voy.* J. J. Rousseau à Julie, page 141): « Un amant croit voir les charmes de sa maîtresse, lorsqu'il la loue; et quoiqu'il dise des mensonges, il ne ment cependant pas. »

CHAPITRE II.

Ce que beaucoup de gens voudroient oublier. — Arrivée de Gregory. — Consultation d'un Irlandais. — Les deux manières de démontrer une assertion contestée. — Nouvelle apportée par Gregory. — Où il faut appliquer l'éperon, quand on est pressé d'arriver. — Lit de mort. — Séduction. — Un enfant. — Horreur. — La mort fait tomber le rideau, ce qui amène la fin du chapitre.

Il ne seroit pas impossible que mes chers lecteurs, ou ceux d'en-

tr'eux

tr'eux au moins, qui ne sont eux-mêmes que trop disposés à oublier ce dont je veux parler, eussent cru que *la Mort*, dont il a été question au commencement du dernier chapitre, fût entièrement sortie de ma mémoire : je suis bien aise de leur dire qu'ils se sont trompés ; car je vais aller à sa rencontre avec autant d'ardeur qu'ils en mettroient à l'éviter.

Quelques jours après l'événement que je viens de rapporter, notre écolier reçut la visite inattendue d'un ancien domestique de son père. Il arriva un matin, pendant que Barclay déjeûnoit ; celui-ci le reçut avec sa bonté et son affabilité ordinaires.

« Eh bien ! Gregory, qui vous amène ici ? Quelque heureuse nou-

velle, sans doute. Je gage que vous m'apportez de l'argent. — Bien! vous n'en serez pas plus mal reçu pour cela. Allons, asseyez-vous, et contez-moi tout cela. »

Gregory n'avoit aucune répugnance à faire connoître l'objet de sa mission; mais il ne pouvoit supporter l'idée de s'asseoir en présence de son jeune maître. L'honnête Gregory avoit indépendamment de cela certaines habitudes bizarres, dont le lecteur sera instruit lorsqu'il aura fait une plus ample connoissance avec lui. Dans ce moment-ci, nous nous bornerons à la conversation importante qui eut lieu à cette occasion entre Barclay et lui.

En l'invitant à s'asseoir, notre héros lui avoit poussé une chaise. Gregory la prit en s'inclinant res-

pectueusement, et, tournant le siége du côté de son maître, il plaça ses deux mains sur le dos, probablement parce qu'il ne savoit qu'en faire, ainsi qu'il arrive fréquemment à des gens beaucoup mieux élevés que lui.

« Je suis bien aise, mon brave jeune maître, dit Gregory, de vous trouver le cœur joyeux et en bonne santé ; vous aurez besoin de tout cela pour supporter avec courage le grand malheur qui vient de nous arriver à tous. »

« Grand malheur, répondit Barclay. Quel grand malheur ? »

« Mais, reprit Gregory, ne vous laissez pas abattre pour cela ; du courage, mon cher maître! du courage! »

« Du courage! et pourquoi ? »

s'écria notre héros dont l'impatience étoit à son comble.

Gregory, au lieu de répondre directement, continua, toujours avec la meilleure intention du monde, à faire des efforts pour calmer et adoucir la douleur dont il étoit certain que son maître alloit être accablé, lorsqu'il lui auroit appris la fâcheuse nouvelle dont il étoit porteur. Cette manière irlandaise de consoler les gens, et qui est employée par beaucoup d'autres nations, ne servit qu'à exciter la curiosité et les alarmes de Barclay. Plus celui-ci montroit d'impatience, et plus Gregory trembloit de lui révéler le fatal secret. Enfin, donnant toujours un libre cours à ses consolations : « Mais le ciel est miséricordieux ; les médecins l'ont condamné, il est vrai ;

mais si Dieu ne l'abandonne pas, et que le diable emporte les médecins, il pourra encore en revenir. »

Chacun a sa manière de donner de la force et du poids aux choses qu'il a intérêt de faire croire : les uns pensent y réussir en proposant un pari ; d'autres, comme Gregory, appuient ce qu'ils disent par une forte imprécation. Les deux manières sont également dangereuses, gentil lecteur ; on les emploie le plus souvent pour soutenir des choses qui n'en valent pas la peine, et qui sans cela n'auroient aucun crédit. Si les paris étoient tous acceptés, les parieurs et les jureurs auroient un long compte à rendre ; les premiers dans ce monde-ci, et les seconds dans l'autre.

Gregory eut à-peine prononcé les derniers mots de son discours, que Barclay, s'élançant de dessus sa chaise, le saisit par le bras, et d'une voix forte, mais tremblante, s'écria : « Gregory, Gregory, parlez-vous de mon père? Expliquez-vous, ne me tenez pas plus long-tems en suspens? Parlez! »

Gregory alloit parler, mais la douleur le suffoquoit, et il ne répondit que par un torrent de larmes. Barclay prit un ton plus doux, et lui serrant la main, le conjura de ne rien lui cacher. Cette manière affectueuse ne servit qu'à priver le pauvre Gregory du peu de force qui lui restoit; il auroit bien voulu parler, mais il n'en avoit pas le pouvoir. Pendant ce tems-là, Barclay étoit dans la plus terrible anxiété. A la

fin, car il y a un terme aux pleurs comme à la joie, Gregory se remit assez pour raconter avec une voix entrecoupée le récit douloureux qu'il avoit à faire. Il lui dit, en mêlant à chaque phrase quelques mots de consolation, que son père paroissoit accablé d'un violent chagrin; que, quoiqu'il aimât beaucoup la compagnie, il n'avoit vu personne depuis les dernières vacances; que l'appétit l'avoit abandonné, et que la fièvre étant survenue, les médecins avoient été appelés et l'avoient déclaré dans un état de consomption très-avancée.

« Pourquoi, pourquoi! s'écria notre héros d'un ton douloureux, ne m'a-t-on pas instruit de cela plutôt? »

« Votre père, répondit Gregory,

s'y est toujours opposé. — Mais prenez courage, mon cher maître; si bien donc qu'il y a un ou deux jours il commença à cracher le sang. — Mais prenez courage; puis ses jambes enflèrent, et alors les médecins dirent qu'il n'y avoit plus de ressources. — Mais prenez courage, allons du courage. Dès qu'il en fut instruit, il me fit venir auprès de lui, et il m'ordonna de me rendre vers vous et de vous amener sans perdre de tems. »

Gregory reprit son cours de consolation, tandis que Barclay, renversé dans un fauteuil, se cachant le visage avec ses deux mains, et sourd à tout ce qu'on lui disoit, étoit plongé dans une profonde rêverie. Tout-à-coup se levant brusquement, il dit à Gregory d'aller chercher

une

une chaise de poste. Puis, faisant réflexion : « Non, non, restez ici, je sais mieux que vous où il faut aller; d'ailleurs, mon brave camarade, vous avez besoin de vous rafraîchir : allez prendre quelque chose; dans dix minutes nous partons. » En disant cela il sortit avec précipitation.

Gregory n'avoit pas d'appétit; il s'occupa, en attendant la chaise de poste, à préparer quelques objets nécessaires pour le voyage, et auxquels le jeune Barclay n'auroit certainement pas songé.

La route d'Oxford à Londres est si belle, et les chevaux de poste courent si bien, lorsque les postillons sont convenablement aiguillonnés, ce à quoi Barclay eut grand soin de

faire attention, que je ferai le chemin d'un seul trait.

Un lit de mort est ce qu'il y a de plus imposant dans la nature : rien de plus attendrissant que de voir un fils chéri à genoux et recevant la dernière bénédiction de son père expirant ; bénédiction plus auguste et plus précieuse que celle que nous recevons de nos parens en bonne santé ; bénédiction qui, accompagnée du dernier soupir de celui qui déja un pied sur le seuil de l'immortalité, doit être entendue avec beaucoup plus de confiance de celui qui est la source de toutes les bénédictions. Ce n'étoit pourtant pas ici tout-à-fait le cas : celui qui a besoin du pardon de ses enfans et qui redoute la colère divine, n'a point de

bénédiction à donner, qui puisse contribuer à leur prospérité.

Notre héros trouva son père environné d'une garde et de deux médecins. Au moment où il entra dans la chambre avec Gregory, la figure décharnée et presque méconnoissable du vieillard, prit un aspect riant, et son corps affaissé sembla reprendre son ancienne vigueur : d'une main tremblante il saisit celle de son fils, et il pria qu'on le laissât seul avec lui.

Après être resté quelque tems la tête appuyée sur une de ses mains, comme pour se recueillir, le vieillard se leva sur son séant, et parla ainsi :

« Vous voyez, mon fils, l'état auquel je suis réduit; il est déplora-

ble : au reste, il finira bientôt; mais vous, mon fils..... »

Ici, ses sanglots l'arrêtèrent, et il laissa retomber sa tête sur son oreiller; mais après avoir rassemblé toutes ses forces, il reprit :

« Je n'ai plus que quelques instans à vivre ; je serai par conséquent clair et précis. Quelque chose que vous fassiez ou que vous disiez, vous ne pouvez ajouter à mon affliction : je suis ruiné, je vous laisse sans aucune ressource, abandonné à vous-même, obligé de chercher votre subsistance, sans avoir appris aucun genre de travail; je vous ai donné une brillante éducation, parce que j'ai cru pouvoir vous donner les moyens de la soutenir (et Dieu sait si je l'aurois pu, sans ma maudite avarice). J'ai successivement placé

toute ma fortune dans des spéculations qui l'ont enfin réduite à zéro : vous avez le droit de me faire des reproches, mon fils ; mais ils ne pourroient ajouter à mon désespoir. »

« Eh quoi ! s'écria Barclay en affectant un sourire qui n'étoit pas dans son cœur ; cette infortune me ravira-t-elle mon père ? Non ! Je puis travailler, et je gagnerai suffisamment pour vous et pour moi ; je vous le garantis. — Ne vous laissez pas accabler par la douleur. — Que des malheurs que vous n'avez pu prévoir ni empêcher, puisque, j'en suis sûr, vous avez tout fait pour le mieux, ne me privent pas du plus tendre des pères ! »

« Oh ! mon fils, mon fils ! » s'écria le vieillard en l'embrassant et en pleurant amèrement.

Barclay croyant avoir réussi à calmer la douleur de son père, continua en ces termes : « Non mon père, il ne faut pas que les caprices de la fortune nous accablent ; les hommes ordinaires peuvent s'en affliger, mais les sages les contemplent de sang-froid. L'éducation libérale que vous m'avez donnée, m'aidera au moins à supporter ce revers. Non, mon tendre père, celui qui n'a à se plaindre que de la fortune, est de tous les hommes, celui qui est le moins misérable. Notre conscience est pure, nous n'avons rien à nous reprocher ; nous pouvons encore être heureux ; nous serons heureux, j'en suis sûr. »

Après ces mots, il s'arrêta pour voir l'effet qu'ils avoient produit ; mais son père poussa un profond soupir, et tourna précipitamment

sa tête de l'autre côté. Barclay étoit dans une agitation extrême, mais il n'osoit parler. Enfin son père donna encore une fois un libre cours à sa douleur.

« Apprenez donc, dit-il, apprenez, jeune homme, la bassesse de votre père, et qu'elle ne sorte jamais de votre mémoire. Je vais profiter des courts instans qui me restent pour soulager ma conscience du fardeau qui l'opprime, cette conscience que vous croyez pure, parce que vous la jugez d'après la vôtre, mais qui fait le tourment de mes derniers momens :

» Peu de tems avant que j'eusse épousé votre mère, je fis par hazard la connoissance d'une fille aimable et vertueuse, dont je parvins bientôt par des présens et par des pro-

messes à consommer la ruine. Elle devint enceinte. J'étois jeune alors, étourdi comme on l'est à cet âge, et je ne songeai qu'à me tirer de l'embarras où je me trouvois. La pauvre infortunée n'avoit pas les moyens d'élever son enfant ; je pris le parti de donner une somme d'argent aux officiers de la paroisse, pour en prendre soin, et je l'oubliai ainsi que la mère que j'abandonnai bientôt après. J'épousai ensuite votre mère avec laquelle je ne pus goûter de véritable bonheur, quoiqu'elle fût la meilleure des femmes.

» Vous étiez encore jeune lorsqu'elle mourut. Je me rappelai alors l'infortunée que j'avois si lâchement trompée ; mais il se passa encore quelques années avant que j'osasse m'informer de ce qu'elle étoit deve-

nue. Enfin il y a environ trois ans que, tourmenté par mes remords, je désirai faire quelques recherches mais je ne savois à qui m'adresser. J'aurois bien pu écrire aux administrateurs de la maison de travail où j'avois laissé mon fils; là on auroit pu me donner des nouvelles de la mère qui, probablement, n'avoit pas, comme moi, perdu tout sentiment de tendresse maternelle; mais dix-sept ans s'étoient déjà écoulés, et l'idée de retrouver mon fils sans éducation et avec des inclinations basses, me retint toujours. Enfin mes remords l'emportèrent sur mon amour-propre, et je crus qu'il n'y avoit pas pour moi de malheur égal à celui de laisser mon enfant et une femme que j'avois séduite dans l'abandon et dans la misère. Je fis donc

le voyage, mais on ne put m'en donner des nouvelles. »

« Eh bien, et l'enfant! » s'écria Barclay avec chaleur, « l'enfant.... vous...... »

« Je demandai en tremblant ce qu'étoit devenu mon enfant; on prétendit n'en avoir jamais eu aucune connoissance; mais enfin on se rappela que, quelques années après son entrée dans la maison, quelqu'un l'avoit emmené : ce à quoi m'ajouta-t-on, les administrateurs ne s'opposent jamais, pourvu que celui qui s'en charge promette de ne jamais le remettre à la paroisse. Depuis ce moment, je n'ai pu obtenir aucune lumière. Dois-je maintenant, continua-t-il, désirer de vivre? Puis-je jamais être plus malheureux? N'ai-je pas causé la ruine d'une femme

que j'aimois, que j'ai bien tendrement aimée? Ne suis-je pas l'auteur, peut-être, de tous les malheurs auxquels son enfant, le mien! est exposé? Vous-même! ô mon fils, vous ai-je mieux traité? Non, je n'ai épargné personne; comme un vent pestilentiel, j'ai détruit la paix et la consolation de tous ceux qui m'étoient attachés. La vie me seroit donc insupportable! Et la mort...... »

Ici, il fut interrompu par une crise violente, pendant laquelle il ne fit entendre que des gémissemens sourds et des mots confus et inarticulés, mais tous relatifs à son fils.

Gregory, qui étoit dans la pièce voisin accourut au bruit, et fit prendre au malade une dose que les médecins avoient prescrite pour ces sortes d'accident; après quoi, il se

retira à l'une des extrémités de la chambre, sans être apperçu par le vieillard, auquel le remède avoit rendu l'usage de ses sens.

« Priez pour moi, mon fils, dit-il à Barclay d'un ton qui annonçoit toute l'horreur dont il étoit saisi; priez pour moi, calmez, s'il se peut, les remords qui m'agitent ! »

Barclay prit aussi-tôt un livre de prière, et, se mettant à genoux auprès du lit, il lut un passage dans lequel le Dieu de miséricorde promet pardon et oubli à tout pécheur sincèrement repentant. Gregory, également à genoux à l'autre extrémité de la chambre, répétoit avec ferveur, mais tout bas, la même prière.

La lecture achevée, Barclay leva les yeux sur son père; son visage

étoit baigné de larmes, mais une douce sérénité étoit répandue sur ses traits, et ses regards manifestoient une entière résignation, effet salutaire des paroles de paix et d'espérance qu'il avoit entendues.

Quelques instans après, sentant approcher le moment fatal, il implora le pardon de son fils. « Votre conduite, reprit vivement Barclay, ne m'a fait aucun tort, sinon en ce qu'elle tend à abréger vos jours. Vivez, ô mon père, vivez! »

Le vieillard serra son fils dans ses bras; ce fut leur dernier embrassement! — Se dégageant subitement, il retomba sur son oreiller, et dit : « Je me meurs; dites à votre ami Keppel, que je ne l'ai pas oublié dans mes derniers momens, et faites tout ce qui sera en votre pouvoir,

car je ne puis rien moi-même pour récompenser le fidèle Gregory. »
Puis joignant ses mains en signe d'invocation à la miséricorde divine, il expira.

~~~~~~
~~~~~~

CHAPITRE III.

Pourquoi une femme pleure la mort de son mari. — Qui sont ceux qui n'ont point de défauts. — Ce que l'auteur préfère. — Monologue. — Keppel-Vonheim — Comparaison ingénieuse sur l'amitié.

NOUS parvenons quelquefois par nos discours et par nos actions à en imposer aux autres, au point de les entretenir pendant long-tems dans la ferme persuasion que nos sentimens sont l'opposé de ce qu'ils sont réellement. Il y a plus, l'habitude

que nous avons de nous dissimuler nos défauts, fait que dans la conduite de la vie, nous nous croyons mus par des motifs beaucoup plus nobles et plus purs que ceux qui nous dirigent véritablement.

Un étranger qui, en arrivant sur la côte de Malabar, seroit témoin de la douleur excessive d'une femme qui vient de perdre son mari, seroit exposé à concevoir une idée très-fausse des motifs qui l'animent, si on ne l'avertissoit pas que c'est l'usage en ce pays de brûler les deux époux sur le même bûcher. Cette coutume asiatique a un grand avantage : elle met une femme dans la douce nécessité de soigner tendrement la santé de son mari pendant sa vie, et de le pleurer sincèrement après sa mort.

Mais

Mais quel rapport ce préambule a-t-il avec notre sujet ? Ah ! le voici : « Le vieux Barclay eut à peine fermé les yeux que son fils laissa Gregory beugler tant qu'il voulut auprès du défunt, et descendit dans le salon afin de réfléchir à son aise sur sa triste position. On va dire qu'après les grands sentimens que ce jeune homme vient de manifester en présence de son père, il ne pouvoit songer qu'à la perte qu'il venoit de faire, sans qu'aucune considération personnelle pût l'en détourner. Oui, je crois que c'étoit là sa pensée dominante ; mais je ne doute pas non plus qu'il ne s'y joignît quelques réflexions sur l'état de dénuement et d'abandon auquel il se trouvoit tout-à-coup réduit. Je suis bien loin d'insinuer ici rien qui puisse

affoiblir la noblesse et la générosité du caractère de mon héros ; mais tout héros qu'il est, il n'en est pas moins homme ; et je soutiens que tel que je le représente, il ne blesse en aucune manière les règles de la nature. Je conçois qu'un héros de roman peut être parfait ; mais le héros qui condescend à vivre parmi les hommes doit avoir au moins quelques légers défauts.

Je désavoue pour mon semblable celui qui ne paie pas par quelque endroit un tribut à la nature, et je ne veux rien avoir de commun avec lui ; mais que l'on m'amène quelqu'un qui ne soit pas exempt des foiblesses qui tiennent à notre nature, je l'accueillerai et je le reconnoîtrai pour mon frère. Celui-là peut être, à la vérité, un homme sage qui ne

ſait jamais rien sans savoir pourquoi il le ſait, et qu'il a raison de le ſaire; mais à mes yeux, il ne mérite ni éloge, ni blâme, car la plupart de nos petites jouissances prennent leur source dans ce que nous ſaisons sans motif, ou au moins sans motif raisonnable. Maintenant je ne crains pas de déclarer (et sera de mon avis qui voudra) qu'il n'y a personne de plus fou que celui qui est toujours sage. Je ne désire pas, comme Anacréon, de *devenir fou*, mais je ne puis m'empêcher de dire que j'aime quelquefois à l'être; peut-être trouvera-t-il, avant de m'avoir lu tout entier, que j'aime à l'être trop souvent. — Mais je ne m'embarrasse guères de ce qu'il pense, et je continue mon histoire :

Nous avons laissé Barclay seul

dans le salon, couché sur un sopha sans doute; excellente situation pour un monologue. — Après avoir rêvé quelque tems aux événemens qui avoient répandu une si grande amertume sur les derniers momens de la vie de son père, il s'écria : « O mon père ! pourrai-je jamais oublier ta malheureuse fin ? Que ton âme repose en paix ! Puissent tes remords et ton repentir sincère expier le crime que tu as commis, et te rendre digne d'être admis parmi les bienheureux ! Ah plût à Dieu que cette jeunesse téméraire et inconsidérée, qui se fait un plaisir de poursuivre et de détruire l'innocence, eût été présente à ton lit de mort, et eût entendu la leçon terrible que tu lui as donnée. »

Un homme triste a du penchant à devenir moraliste. Ainsi, mes lecteurs, ne lui en voulez pas pour cela.

Quelqu'un frappe à la porte.

« Entrez, » dit Barclay.

« Et comment voulez-vous que j'entre, répond une voix; vous avez fermé la porte à la clef. »

Barclay fut ouvrir; c'étoit Keppel-Vonheim, l'ami dont j'ai esquissé le caractère, et dont il est bon que je dise quelque chose de plus, avant de rendre compte de l'objet de sa visite.

Je ne puis rien dire de sa famille, attendu que je ne la connois pas. Notre héros avoit plusieurs fois questionné son ami sur ce point, mais celui-ci avoit toujours montré tant de répugnance pour le satisfaire, que depuis long-tems il évitoit avec le plus grand soin de lui parler de tout ce qui pouvoit y avoir le moindre rapport.

Keppel-Vonhein étoit un jeune homme fort au-dessus de la taille ordinaire ; c'étoit ce qu'on appelle un bel homme. Ses traits étoient grands et mâles, mais il avoit les sourcils épais et le regard repoussant. Il étoit quelquefois agréable en compagnie, mais plus souvent rêveur et mélancolique. Son caractère étoit irascible, et rarement il pardonnoit une injure : comme il avoit eu, on ne sait comment, à se plaindre des hommes il étoit en général très-sévère contre eux. Il avoit peu de connoissances, et un seul ami. Les premières le respectoient, parce qu'elles le regardoient comme un homme extraordinaire ; le dernier, qui étoit Barclay, l'aimoit sincèrement, admiroit ses vertus, et gémissoit sur ses défauts, qui, de même que ses vertus, n'é-

toient pas des défauts ordinaires. En effet, il étoit incapable de rien faire de petit ou d'insignifiant; dans tout ce qu'il faisoit, il ne connoissoit point de milieu; lorsqu il avoit conçu un attachement pour quelqu'un, il n'épargnoit ni peine, ni soins pour le rendre mutuel. Barclay avoit été son compagnon à l'école et au collège; il sentoit qu'il n'y avoit pas de sacrifices qu'il ne fût prêt à faire pour lui, mais il auroit été bien en peine de dire quand et comment son affection étoit parvenue à un pareil dégré. « Il nous seroit impossible, dit un certain auteur, de fixer l'époque où l'amitié se forme. De même qu'en remplissant un vaisseau goutte à goutte, il arrive enfin une goutte qui le fait déborder; de même après une suite de bons offices, il en

vient un qui produit le même effet sur notre cœur. »

Cette goutte délicieuse, la plus douce de toutes celles qui remplissent la coupe de la vie, Barclay l'avoit reçue. Cet heureux moment, qui vaut à lui seul plusieurs années d'existence, il en avoit joui ; mais comme tous les autres plaisirs excessifs, celui-ci fut empoisonné par une longue suite de chagrins et de calamités.



CHAPITRE IV.

Offres de service. — Confusion de Barclay. — Débiteurs ; comment on les traitoit à Athènes, en Turquie et à Rome. — Agitation de Barclay. — Ce que tous les enfans d'Eve ont en eux. — Extrême sagacité des créanciers. — On les compare avec raison aux habitans de Cornouailles. — Grande présomption de l'existence du Diable. — Projet de Gregory, pour chasser les huissiers d'une maison.

La mort n'est pas une chose très-gaie de sa nature, elle doit occa-

sionner une terrible grimace sur la figure d'un homme ; mais je ne conçois pas comment elle pourroit le faire rire : je dis cela afin que le lecteur se rappelle comme nt j'ai commencé mon histoire, et qu'il ne s'attende pas à trouver rien de risible, au moins d'ici à quelque tems. Cependant, s'il est déterminé à rire, je le prie de ne pas se gêner ; mais je prends Dieu et les critiques à témoin que ce ne sera pas ma faute.

« Eh bien! mon ami, dit Keppel, en prenant une chaise et en s'asseyant auprès de Barclay, je viens d'apprendre le malheur qui vous est arrivé ; car si vous avez perdu un père tendre, j'ai perdu un ami sincère; mais je ne doute pas qu'il ne soit dignement récompensé là-haut. »

« Il étoit bon, il étoit indulgent,

dit Barclay; ah! quelle perte j'ai faite! »

« La perte d'un père bon ou méchant, est toujours une perte très-sensible, dit Keppel en portant son mouchoir à ses yeux; mais perdre un père dont les excellentes... »

« Ah! mon ami, vous aggravez ma peine en me parlant des qualités de celui que j'ai perdu. »

« Bien loin de-là, répondit Keppel; vous parler de ses bonnes actions, maintenant qu'il va en recevoir le prix, c'est plutôt calmer qu'aggraver votre douleur. Allons, Barclay, allons, mon ami, ne passons pas notre vie à verser des larmes inutiles : quand nous pleurerons jusqu'à sécher sur pied, cela ne le rendra pas à notre amour ; prennons donc le caractère qui nous convient. Quand

votre chagrin ne seroit pas aussi sincère, aussi profond qu'il l'est réellement, les convenances exigent que vous confiez à quelqu'autre la direction de vos affaires : permettez que je m'en charge, je serai votre intendant, et je vous promets exactitude et fidélité dans mes fonctions. »

Keppel s'arrêta à ces mots, comme pour attendre la réponse de notre héros. Pauvre Barclay! quelles devoient être tes sensations en cet instant? Il étoit bien déterminé à ne pas révéler à son ami les circonstances horribles du lit de mort, dans la crainte de lui faire perdre la bonne opinion qu'il avoit de son père ; il auroit aussi voulu lui cacher l'état de dénuement dans lequel celui-ci l'avoit laissé. L'un étoit fa-

cile; mais l'autre! il falloit toujours que tôt ou tard il en fût informé. Il étoit certain que son père étoit mort insolvable; mais comment faire un pareil aveu, même à ses meilleurs amis? A peine aura-t-il prononcé ces terribles mots : *Je suis réduit à la mendicité*! que son ami (comme la plupart des amis) lui tournera peut-être le dos, et fuira pour jamais sa présence; cette pensée déchiroit son âme. Passer tout-à-coup de l'opulence à la misère, étoit sans doute un coup terrible de la fortune; cependant, avec du courage, il pouvoit le supporter; mais quand il songeoit qu'il alloit vraisemblablement perdre l'affection et la tendresse de son ami, sans avoir rien fait pour mériter ce malheur, et seulement parce que le hasard l'avoit privé de

son bien, l'idée en étoit insupportable. Enfin, il résolut de ne rien cacher à son ami, mais de l'instruire par degrés.

Keppel, qui attribuoit son silence à une toute autre cause, crut ne pas devoir interrompre ses réflexions, et attendre qu'il fût en état de lui répondre. Enfin Barclay lui dit, avec un sourire affecté : « A ce que je puis voir Keppel, par l'offre que vous me faites, vous me croyez gorgé de richesses; mais, que diriez-vous, si je vous apprenois que mon père est mort abîmé de dettes? »

« Bah! bah! répondit Keppel, plaisanterie! »

« Et vous, qui êtes un homme de loi, ajouta Barclay, ne pourriez-vous me dire quelle sera la suite de tout cela? »

« Eh! mais, reprit Keppel cherchant toujours à l'entretenir dans ce qu'il croyoit être sa bonne humeur, je connois peu la chicane, quoique je sois du métier et que j'en vive; cependant, voici ce que mes livres m'ont appris sur la manière dont les débiteurs étoient traités dans les autres pays et parmi les peuples de l'antiquité. A Athènes, le créancier étoit autorisé à vendre son débiteur et même ses enfans, si celui-là ne suffisoit pas. La loi de Moïse portoit la même chose. »

Barclay se retournoit sur sa chaise et couvroit sa figure de son mouchoir.

« En Turquie, le créancier a le droit de faire donner à son débiteur une bastonnade proportionnée au montant de sa créance : pour moi j'aimerois

assez cela, et je voudrois que cet usage s'introduisît en Angleterre. A Rome, la loi des douze tables vouloit que le corps du débiteur fût coupé en autant de parties qu'il avoit de créanciers, qui se le distribuoient entr'eux. »

A ces derniers mots, Barclay se leva brusquement et marcha de long en large dans la plus grande agitation.

Keppel, qui croyoit l'avoir beaucoup amusé pendant tout ce tems-là, fut un peu étonné de cette conduite, et se méprennant toujours sur la cause de son émotion, il fut à lui, et le conjura de ne pas s'abandonner ainsi à sa douleur. Après un moment de silence, Barclay s'écria :

« Pourquoi me traiter ainsi ? Avez-vous dit tout cela pour me

punir de mon défaut de confiance en vous. »

Keppel le regardoit avec des yeux étonnés.

« Dites-moi, continua Barclay, connoissez-vous tout mon malheur? »

« Par tout ce qu'il y a de plus sacré, répondit l'autre, je ne sais pas ce que vous voulez dire. »

« Oh! non, dit Barclay d'un ton plus calme, mais non-moins expressif; non, vous ne le saviez pas, autrement vous ne m'auriez pas parlé ainsi : il n'est pas dans votre caractère d'augmenter la détresse de celui qui est affligé. Mon pauvre père aussi; si vous l'aviez entendu, comme il m'a recommandé de le rappeler à votre souvenir, vous seriez mort plutôt que de rien dire qui

pût troubler le repos de son âme.»

Pendant ce discours, et sur-tout vers la fin, Keppel tenoit la main de son ami serrée contre son cœur; mais sa confusion étoit la même, et il ne pouvoit concevoir comment il avoit pu l'offenser.

Quel dommage qu'il faille qu'une scène aussi attendrissante soit obscurcie par trois huissiers; mais tel est l'arrêt du destin, il faut que le diable se trouve un peu par-tout; et, en vérité, depuis l'affaire qu'il a eue anciennement avec Eve, tous les enfans de notre mère commune se sont trouvés avoir quelque chose de lui.

Barclay alloit tout expliquer à son ami; mais un grand bruit qui se fit entendre dans la salle d'entrée, occasionné par les créanciers du dé-

ſunt, accompagnés des trois huissiers mentionnés plus haut, rendit toute explication inutile. Dès qu'un homme est mort, ses créanciers, qui en sont toujours instruits les premiers, assiégent sa maison avec la même avidité, la même férocité que l'on remarque dans les paysans et les pêcheurs qui habitent la province de Cornouailles, lorsqu'un vaisseau a le malheur de ſaire naufrage sur leur côte inhospitalière.

Dans ce moment de crise, Gregory entra en fermant après lui la porte du salon : ses paupières étoient rouges à force de pleurer, et l'on voyoit encore les pleurs rouler dans ses yeux ; ses regards annonçoient la colère, mais une colère tempérée par le respect pour les personnes qui étoient devant lui. « Ah ! mon

cher, mon respectable maître, dit-il, pardonnez ma hardiesse, pardonnez mon impertinence; mais à l'heure où je vous parle la maison est pleine de brigands et de scélérats, qui viennent pour enlever tout ce qu'elle contient : ils disent qu'ils sont des créanciers, mais je dis, moi, qu'ils sont des voleurs, des chiens de voleurs! car, tandis que votre père étoit en vie, ils vivoient à ses dépens, et aujourd'hui, non-contens de cela, ils viennent dévorer sa carcasse, Oh! je suis sûr maintenant qu'il y a un enfer, car s'il n'y en avoit pas, comment cette maudite canaille pourroit-elle jamais recevoir le juste châtiment qu'elle mérite? »

Barclay se jeta sur un sopha sans dire un mot. Keppel étoit debout,

la main appuyée sur la fenêtre, sans proférer une seule parole.

Gregory continua : « Il n'y a point de tems à perdre, monsieur; c'est pourquoi n'en voulez pas à votre vieux serviteur s'il ose vous demander si vous avez les moyens de les satisfaire? »

Barclay le regarda en secouant la tête.

« Eh bien! j'en ai un! s'écria Gregory; que je sois confondu à jamais si je ne leur fais pas vider la maison dans trois minutes. »

En disant cela il tourna les talons, et il étoit déja hors de la chambre, lorsque Keppel courut après lui, et lui demanda tout bas ce qu'il alloit faire.

« Oh! rien, dit-il, rien; seulement laissez-moi faire. » Pendant

ce tems-là il prenoit dans une malle un coutelas et deux pistolets d'arçon qu'il avoit apportés avec lui en cas de besoin.



CHAPITRE V.

Jurer et s'enivrer. — Lequel des deux est préférable ? — Modes. — Eloge de l'ivrognerie. — Avis aux jeunes filles. — Les dangers de la sobriété. — Question faite par une dame, à laquelle l'auteur ne répond qu'à demi.

J'ai déja fait remarquer la mauvaise habitude qu'avoit Gregory de jurer à tout propos, habitude qu'il appeloit l'ornement du discours, et le plus puissant mobile d'un orateur ; mais je ne me suis peut-être pas élevé contre ce vilain défaut avec

autant de sévérité que quelques-uns de mes lecteurs l'auroient désiré. Qu'il me soit permis de dire néanmoins, que si les paroles ont quelque vertu, c'étoit celles de Grégory ; car il ne juroit jamais que lorsqu'il s'agissoit d'exprimer une juste indignation, et toutes les fois qu'il maudissoit ou qu'il envoyoit à tous les diables une créature humaine comme lui, je puis attester en conscience, et autant qu'il est permis de se fier à son propre jugement, que l'objet de sa censure étoit rarement dans le vrai chemin du ciel.

Mais toujours faut-il que je convienne que c'est une vilaine habitude, un vice inexcusable et qui n'est accompagné d'aucun avantage. Il n'en est pas ainsi de l'ivrognerie

qui

qui non-seulement est excusable, mais qui ne laisse pas que d'avoir son mérite. Examinons-les séparément : l'habitude de jurer compromet le salut d'un mortel, sans le rendre plus heureux ici-bas. Il est donc clair que ce vice s'est glissé parmi nous, comme une infinité d'autres usages impertinens, qui ne rapportent ni plaisir ni profit. En effet, si on vouloit rechercher l'origine de la plupart des modes, on seroit étonné de leur absurdité. J'en citerai deux ou trois.

Le prince de . . . . trouve-t-il commode de porter une large cravate, afin de cacher ce qui pouvoit choquer la vue ? Voilà que tout le monde veut porter de grosses et larges cravates. Du tems de Guillaume, les nez à la romaine étoient les nez

par excellence. Sous le règne de Richard III, un homme n'étoit pas digne de vivre, s'il n'avoit pas une bosse par-derrière. Les courtisans d'Alexandre avoient tous le cou de travers; et du règne de son père, ceux qui, comme lui, n'avoient qu'un œil, étoient sûrs d'arriver aux honneurs et aux emplois. Il est probable que l'usage stupide, pour ne pas dire dépravé de jurer, n'a pas une meilleure origine.

Mais abandonnons ce sujet hideux et stérile, et passons à celui qui doit son existence au doux jus de la treille. Il me semble déja entendre mes lecteurs me dire avec un air malin : « Il est aisé de voir, mon-
» sieur l'auteur, que c'est là votre
» péché favori. » Commençons cependant mon panégyrique. Voyons,

voulez-vous l'avoir en prose ou en vers? « En prose. » Soit, je commence. Hypocrate dit que pour le bien de sa santé, un homme doit s'enivrer une fois par mois. Je ne prétends pas tirer de ce précepte la conséquence que, pour le plus grand bien possible de sa santé, un homme doit s'enivrer tous les jours, quoique je connoisse beaucoup de gens qui en sont intimement convaincus. Horace ensuite nous apprend que les poètes qui ne boivent que de l'eau, n'ont jamais fait autre chose que de mauvais vers: et Athenée nous assure qu'Alcée et Aristophane ont fait leurs poèmes lorsqu'ils étoient en état d'ivresse. On ne contestera certainement pas la moralité de Socrate; cependant, si l'on en croit Lucien, il s'enivroit tous les jours;

et la preuve qu'il en donne c'est l'aveu que fait ce philosophe, qu'il voyoit tout double. Ecoutez Flaccus, il vous dira que le vin nous rend éloquens : ce qui se trouve confirmé par Kotzbuë dans son Benyousky, où l'on voit que les poissons sont muets précisément parce qu'ils ne boivent que de l'eau. Je n'ajouterai plus qu'une observation, elle est d'Hogarth : ce grand peintre dit que tous les mouvemens du corps humain, qui ont la vie pour objet, ont lieu en lignes droites ; que les mouvemens au contraire qui servent à donner de la grâce ou de l'agrément, se font en lignes courbes ; d'où il suit que les ivrognes dont tous les mouvemens imitent de plus près la ligne courbe, sont les plus gracieux de tous les hommes.

On m'objectera sans doute que le vin a produit de très-grands maux ; et l'on m'en donnera pour preuve la séduction d'Erigone par Bacchus, sous la forme d'une grappe de raisin. Je sais tout cela, et je sais encore qu'Erigone n'est pas la seule belle à laquelle on ait joué un tour semblable. Mais pour répondre à cette objection qui s'évanouit devant les avantages immenses dont je viens de faire l'énumération, la sobriété n'a-t-elle pas eu aussi des malheurs à déplorer ? Hermagoras ne fut-il pas banni d'Ephèse pour sa trop grande sobriété. Les Annales de l'ivresse offrent-elles rien de plus affligeant pour l'humanité, et de plus odieux que le bannissement ?

Mais après tout ce qui a été et ce qui pourra encore être dit pour la défense des ivrognes, et le peu de

chose que l'on pourra alléguer en faveur de l'habitude de jurer, je crains que beaucoup de gens ne jurent comme auparavant, et que beaucoup plus de gens encore ne s'obstinent à vivre sobrement.

Gregory! Gregory! tu m'as l'air de rester long-tems dans la classe de ceux-là! Mais pardonnez-lui, ma belle dame, car j'ai entendu votre exclamation; Gregory lorsqu'il fait ses vilaines imprécations, est bien moins vicieux que certaines gens qui ne jurent jamais. S'il n'avoit que ce seul défaut, je suis sûr que vous lui pardonneriez volontiers.... que vous aimeriez son bon cœur... Oui... mais il en a un autre. Un autre! Et quel est-il? Celui, ma chère dame, dont j'ose croire que vous êtes parfaitement exempte.... Mais je vous dirai cela tout-à-l'heure.

CHAPITRE VI.

Une énigme. — Récompense offerte à celui qui la résoudra. — Antypathie de l'auteur contre toute espèce de système. — Ce qui est aisé à dire et difficile à faire. — Le satyriste Italien.

MAINTENANT, je vais vous donner, non pas de l'argent, car je n'en ai pas; mais je vous donnerai à vous, miss, si vous êtes jolie, autant de baisers qu'il en ſaudra pour rendre vos lèvres couleur de roses; et si le lecteur est un de ces monstrueux animaux de l'espèce mascu-

line, je lui donnerai ce vieux tronçon de plume, pour se souvenir de moi. Je dis donc que je donnerai tout cela à mes lecteurs des deux sexes, s'ils veulent avoir la complaisance de me dire comment Keppel se comporta dans l'affaire dont je viens de parler, et ce qu'il fit avec Gregory après avoir fermé la porte. Eh bien ! vous ne me dites rien, cher lecteur? Quoi! vous ne pouvez pas deviner? Ainsi donc je garderai mes baisers et ma vieille plume pour moi.

Je hais toute espèce de systêmes. La division du tems est pour moi une chose insupportable. Comment a-t-on pu songer à partager une chose éternelle, infinie, en années, en mois et en semaines ? Pourquoi sommes-nous réduits tous les sept jours

juors à voir sans cesse arriver un dimanche? Ne vaudroit-il pas mieux laisser au tems la liberté de continuer sa course glorieuse, sans le couper ainsi par morceaux ? Et s'il faut nécessairement donner un nom à l'espace de tems qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil, que ce nom soit nouveau et tel que l'on n'en n'ait pas encore entendu parler. En un mot, que l'on nous délivre de cette maudite habitude de revenir sans cesse au dimanche, pendant toute la durée de notre existence!

Il y a cependant une chose à laquelle je m'accoutumerois aisément, c'est à ne rien faire. Peut-être ne reprendrai-je pas le fil de mon histoire dans ce volume, et peut-être encore en dévoilerai-je toute l'intrigue

dans le chapitre suivant. Voyons.. : donc puisque j'ai mis de côté, pour ce chapitre au moins, ma tâche pénible, aride et dégoûtante d'une longue et froide narration, s'il n'y auroit pas quelque moyen de vous faire rire un peu. Oh mais! je me rappelle de vous avoir dit tout-à-l'heure, que vous aviez cinquante pages, au moins, à parcourir sans y rien trouver qui puisse dérider votre front. Eh bien ! j'aurai dit un mensonge, et vous vous rappelez que je vous ai promis dans ma préface de ne vous dire que des mensonges.

Rien de plus aisé que de dire qu'un livre manque d'esprit et d'originalité ; mais je vous le demande à vous, benins critiques (je vous appelle benins, parce que vous êtes de bonnes âmes, des âmes charita-

bles, quoique vous n'en ayez pas l'air), est-ce donc une chose si facile que cela ? J'ai dit tout-à-l'heure que j'allois vous faire rire ; mais déja je tremble de ne pas réussir. Si je censurois les opérations du ministère ! Bah ! cela ne seroit ni plaisant ni difficile. Le premier politique de café en peut faire autant, quoique je connoisse beaucoup de gens qui s'en amuseroient et qui en riroient à se tenir les côtés ; mais, j'en jure par Jupiter, si je vous croyois, madame, capable de rire de pareilles sottises, ma plume toute usée qu'elle est, cesseroit d'écrire pour vous. Ce n'est pas que je trouve mauvais qu'un écrivain distribue l'éloge et le blâme sur les actions des grands, pourvu qu'il le fasse d'une manière honnête et désintéressée ; mais je méprise

souverainement ces misérables qui ne s'acharnent contre un ministre qu'afin de l'obliger à acheter leur silence, et quelquefois leur servile adulation.

C'est avec regret que je suis forcé d'ajouter qu'aujourd'hui Dieu n'est pas même épargné par certains hommes qui ne le connoissent pas plus qu'un certain satyriste italien qu'ils ont choisi pour modèle.

Le lecteur. Quoi ! Est-ce avec ce fatras de morale que vous espérez nous faire rire ?

Eh bien ! gentil lecteur, si j'ai encore une fois dit un mensonge, je n'ai fait que remplir l'obligation que j'ai contractée dans ma préface.

—

CHAPITRE VII.

Réflexions de Barclay sur l'absence de Keppel. — Ce que firent Keppel et Gregory. — Les malheurs de notre héros donnent un plaisir secret à Vonhein. — Pourquoi. — Il n'y a point de véritable désintéressement. — L'homme n'est jamais content. — L'obligation considérée sous un nouveau point de vue, mais en même tems très-juste.

KEPPEL a fermé la porte en sortant ; peut-être l'a-t-il fermée pour la

dernière fois : il sait tout maintenant, et vraisemblablement je ne le verrai plus.

Telles furent les réflexions de notre héros lorsqu'il se trouva seul ; il fut interrompu par Gregory, qui entra brusquement dans le salon, en criant : « Les voilà partis ! les voilà partis ! »

« Partis ! dit Barclay, comment ? Qu'avez-vous fait pour les faire partir ? »

« Ce que j'ai fait ! Je n'ai rien fait, répondit Gregory, mais ils sont partis. Si on m'avoit laissé faire, je réponds bien que jamais il ne leur auroit pris envie de revenir ; mais... »

« Mais... qui les a renvoyés ? réponds ! » dit Barclay du ton d'un homme qui vouloit être obéi.

Gregory, rentrant en lui-même,

baissa les yeux et parut honteux de l'explosion indiscrète dans laquelle sa trop grande joie l'avoit entraîné malgré lui. Il alloit tout raconter à son maître, lorsque Keppel entra et fit signe à Gregory de sortir. Cet honnête garçon, après avoir regardé pendant deux ou trois secondes son maître et Keppel, ne put contenir ses larmes; il se retira promptement pour leur donner un libre cours et soulager son cœur. Ah! que j'aime le cœur honnête de Gregory.

Comme il l'avoit fort bien dit, Gregory, quoiqu'armé de pied en cap, n'avoit rien fait, et plus d'un guerrier avant-lui n'en avoit pas fait davantage. Cependant, il leur auroit taillé des croupières, pour peu qu'on l'eût laissé faire : il me semble le voir avec un coutelas d'une main et

un pistolet de l'autre, fondre sur les huissiers et les créanciers, et ceux-ci gagner précipitamment la porte, peu jaloux d'être payés en une pareille monnaie: mais l'intervention de Keppel ne lui permit pas de déployer son courage : « Souffre auparavant, lui dit l'ami de son maître, que je tente la voie de la douceur. » Il n'y avoit pas moyen de se refuser à une demande aussi raisonnable, et tandis que Keppel descendoit dans la salle d'entrée pour parlementer avec les créanciers, Gregory restoit ferme au haut de l'escalier, prêt à se porter en avant, si l'avant-garde venoit à fléchir ou à être mise en déroute. Son secours toutefois ne fut pas nécessaire, et dès qu'il eut appris le succès de Keppel, il déposa ses armes, et cou-

rut vers son maître, de la manière dont je l'ai dit plus haut.

« Pardon, Barclay, de la peine que je vous ai causée, en faisant usage d'expressions dont j'ai mal calculé les effets, ou plutôt je suis sûr que vous ne m'en voulez pas ; car vous me connoissez trop bien et depuis trop long-tems pour croire que j'aie jamais eu l'intention de rien dire ou de rien faire qui pût vous affliger. »

Barclay lui serra la main.

« J'ai souvent entendu dire, continua Keppel, qu'il y a dans l'infortune de nos amis quelque chose qui ne nous est pas désagréable : j'avoue qu'en ce moment je ne suis point éloigné de le croire; car au milieu de mon affliction j'éprouve un certain plaisir dont je ne puis ren-

dre compte, autrement que parce que cet événement m'offre une occasion de vous être utile. Vous partagerez ma fortune, et je me croirai largement récompensé, si vous me permettez en revanche de partager vos chagrins. »

Nous pleurons beaucoup pour des bagatelles, mais les grandes afflictions tiennent notre cœur oppressé et tarissent la source de nos larmes. La mort du père de Barclay et les circonstances cruelles dont elle fut accompagnée, avoient fait sur lui une impression profonde, tous ses sens avoient été violemment agités; mais jusqu'à ce moment aucune larme n'étoit venue soulager et répandre un baume consolateur sur ses blessures; la conduite de ce qu'il avoit de plus cher produisit sur

lui un effet semblable à celui du soleil du printems sur les glaces de l'hiver; son cœur se dilata, ses larmes coulèrent en abondance, et il éprouva en même tems les palpitations de la douleur et du plaisir.

Keppel, s'appercevant de la situation de Barclay et de l'impossibilité où il étoit de lui répondre, continua ainsi : « C'est maintenant que je puis remercier la fortune de ses faveurs, ce dont jusqu'à présent elle ne m'a pas fourni l'occasion; car les richesses ne sont désirables qu'autant qu'elles nous servent à obliger ceux qui nous sont chers : la prospérité, les heureux succès, perdent la moitié de leur prix, si quelqu'un ne s'en réjouit et ne les partage avec nous. mais aussi nous les estimons doublement lorsque nous avons le

bonheur de posséder cet ami. Qu'en dites-vous, Barclay? »

Barclay avoit eu suffisamment le tems de se remettre. « O Keppel! ô mon ami! lui dit-il, car mon ami, vous l'êtes; et quel autre que vous pourroit se conduire avec autant de générosité et de désintéressement? »

« Ne me parlez pas de désintéressement, reprit Keppel, car il n'en existe pas sur la terre; je crains au contraire de trop consulter mes intérêts, car mon projet est de vous forcer à m'aimer; ainsi vous voyez que je ne mérite aucun éloge pour mon prétendu désintéressement. »

Barclay ne répondit que par un regard, qui exprimoit mieux que le discours le plus éloquent ce qui se passoit dans son âme.

Keppel instruisit ensuite son ami que, par de belles promesses, il avoit obtenu des créanciers de son père du tems pour arranger ses affaires.

« Je n'ai plus qu'une chose à vous demander, lui dit Barclay d'un air très-ému : s'il n'y avoit pas de quoi payer toutes ses dettes, les créanciers auroient-ils le droit de retenir le corps de mon père, et d'empêcher que ses respectables restes ne soient déposés dans le tombeau? »

« Pour tout au monde, s'écria Keppel, ils ne toucheront pas à un cheveu de sa tête : soyez sans inquiétude sur ce point ; personne ne troublera sa cendre. »

Peu après Keppel se retira à la prière de Barclay, afin d'examiner

les papiers et de former un plan de conduite.

L'homme est de sa nature le plus inconstant et le plus bizarre de tous les êtres vivans, se tourmentant et s'agitant perpétuellement : ce qu'il fait, il le fait mal, et s'en repent bientôt après ; cela pouvoit être mieux fait, ou il eût été mieux peut-être que cela n'eût pas été fait du tout. Tout ce qui lui arrive vient mal-à-propos, ou ce n'est pas ce qu'il demandoit, ou il auroit été plus heureux pour lui que cela ne fût pas arrivé. Je crois en vérité que s'il étoit sûr d'obtenir tout ce qu'il désire, il ne désireroit rien de ce dont il auroit véritablement besoin, ou dont il ne seroit très-aise de se défaire bientôt après.

On n'a pas oublié l'embarras et

les inquiétudes de Barclay lorsqu'il a été question de faire part à son ami des circonstances déplorables dans lesquelles il se trouvoit; maintenant que les résultats surpassoient ses espérances, à peine Keppel l'eut-il quitté, qu'au lieu de se féliciter d'avoir un ami semblable et de sourire à la perspective qui s'ouvroit devant lui, il se précipita dans un fauteuil, et ne vit dans ce qui venoit de lui arriver qu'un nouveau surcroît de malheur.

S'il acceptoit les bienfaits de Keppel; c'en étoit fait de son indépendance; son ami lui étoit cher, mais son indépendance étoit aussi nécessaire à son existence que l'air qu'il respiroit; il sentoit qu'il ne pouvoit pas y renoncer, et ce qui tout-à-l'heure étoit l'objet de ses vœux les plus

ardens, lui paroissoit maintenant le plus grand de tous les malheurs. Ces sentimens pourront paroître un peu trop raffinés, mais je crois que l'on aura tort : vivre dans un état de dépendance ou être pendu, sont à mes yeux une seule et même chose. Il y a plusieurs manières de se faire pendre ; mais je crois que la pire de toutes est celle qui nous met dans un état de dépendance, et si je dois être pendu, je préfère l'être de la manière la moins douloureuse qu'il me sera possible.

Mes lecteurs trouveront peut-être que ce sujet est un peu chatouilleux, et que je ferois beaucoup mieux de continuer mon histoire. C'est ce que je vais faire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

Les hommes de loi loués et blâmés. — Réflexions sur les diverses professions. — Une dame. — Ce que les maris disent de leurs femmes. — Ce qui ressemble à la tête d'un auteur. — Peinture du mariage. — Comment doit être traité celui qui, dans le mariage, ne considère que la beauté.

APRÈS le tems convenable, les vénérables restes du père de notre héros furent déposés dans la tombe. Barclay, Keppel et l'honnête Gregory accompagnèrent tristement le

char funèbre, et s'acquittèrent avec une piété sincère de ce dernier devoir envers les morts.

Keppel avoit examiné les affaires du défunt, et après avoir vendu, maisons, meubles, chevaux, voitures etc. etc., il trouva de quoi satisfaire tous les créanciers, et un surplus de quatre à cinq cens livres sterling. Ce résultat fit beaucoup de plaisir à Barclay en ce que, d'abord, il ôtoit aux méchans le pouvoir d'insulter à la mémoire de son père, et ensuite parce qu'il le dégageoit de l'appréhension de tomber dans la dépendance de son ami.

Il fut convenu qu'il prendroit un logement garni près de celui de Keppel, pour ensuite réfléchir à son aise sur le parti qu'il auroit à prendre.

Un jour qu'ils en étoient sur ce chapitre, Keppel le détourna sérieusement de songer au barreau. « Non pas, dit-il, que les mauvaises pointes et l'éloquence boursoufflée de la plupart de ceux qui exercent cette profession diminuent en rien mon respect pour les hommes de mérite qui en sont les ornemens; au contraire, je crois fermement qu'il y a autant de gens estimables dans cet état que dans tout autre, et j'ajoute qu'aucun ne possède un plus grand nombre d'hommes instruits. Les préventions que l'on a contre cette profession sont entièrement dues à la trop grande facilité que ceux qui la suivent, ont de faire le mal; en sorte qu'un procureur, s'il a de mauvaises inclinations, peut faire beaucoup plus de mal qu'un

homme d'un autre état qui auroit les mêmes dispositions. Les gens de cette espèce sont un vrai fléau pour la société; rien de plus révoltant que de voir ces misérables nager dans l'opulence, et dissiper dans les plaisirs les contributions qu'ils arrachent au malheureux débiteur dans les fers, à la veuve infortunée et à d'innocens orphelins. « Vous ne serez point un homme de loi, continua Keppel, parce que cet état exige une longue et constante application rarement récompensée autant qu'elle le mérite, parce que les profits sont concentrés dans les mains du plus petit nombre. Non, Barclay, cet état ne vous convient pas; mais je sais ce qu'il vous faut, parce que vous en avez déja l'habitude. Je vais monter ma maison; nous vivrons ensemble, et vous

ne ferez rien, ou rien que ce qu'il vous plaira. »

« Je vous remercie, répondit Barclay, mais, en vérité, je ne puis accepter vos offres obligeantes. Il faut absolument que je fasse quelque chose. »

« Ainsi, reprit Keppel, vous tenez au préjugé vulgaire qui veut que chaque individu de la société ait une profession avouée; et vous vous regarderiez comme un grand coupable, si vous adoptiez le genre de vie que je vous propose. J'ai moi-même, afin d'échapper au danger de passer pour un oisif, accepté, comme beaucoup d'autres, un emploi nominal dans le barreau; mais quoique je n'en sois pas plus occupé pour cela, je vous assure que ma conscience me laisse là-dessus fort tran-

quille. Si vous daignez, mon bon ami, jetter un coup-d'œil sur les diverses occupations des hommes, examiner avec attention ceux qui paroissent les plus actifs, et calculer le mérite de chacun d'eux, vous arriverez certainement à ce dernier résultat, qu'en les prenant en masse, vous ne les trouverez ni aussi activement, ni aussi utilement, ni aussi honorablement employés que celui qui passe doucement sa vie à cultiver les lettres. Le commerce rétrécit l'âme ; son unique mérite est de procurer des moyens de subsistance à un grand nombre d'hommes, et ceux-là seuls qui ont besoin de travailler pour vous sont intéressés à en faire l'éloge. Les hommes ne sont jamais contens; celui qui, toute sa vie, s'est occupé de littérature, peut

bien, par inexpérience, regretter, sur la fin de sa carrière, de n'avoir pas embrassé quelque profession; mais vous ne trouverez jamais personne qui, ayant quitté les affaires pour la littérature, désire de quitter la littérature pour reprendre les affaires. »

« Mon cher ami, répondit Barclay, croyez que je hais les affaires autant que vous; *mais je veux et j'entends gagner le pain qui me nourrit.* »

Il y a une manière de dire certaines phrases, même les plus insignifiantes, qui ne permet pas à celui qui les entend, d'avoir le plus léger doute sur l'intention de celui qui les prononce.

Cette manière, Barclay l'avoit employée; aussi son ami ne put s'em-

pêcher de lui dire avec un air de dépit que son orgueil lui faisoit pitié.

« J'en suis fâché, répondit Barclay, mais je crois qu'il me convient. »

« Fort bien, fort bien, dit Keppel, toujours avec humeur, vous pouvez avoir raison, mais je n'aime pas à voir mes plans ainsi dérangés. Vous savez que je ne fais jamais les choses à demi ; je désire vous servir, vous le savez, et vous vous y opposez ; au moins cela n'est pas obligeant. »

Barclay, voulant l'appaiser, et en même tems éluder ses offres, lui dit :

« Mais vous oubliez donc, mon cher Keppel, que, si j'accepte l'offre généreuse que vous me faites de partager votre maison, je serai infailliblement

failliblement obligé d'en sortir pour faire place à quelqu'un plus digne que moi de l'occuper, une épouse. »

Ici, je vois le lecteur tout attentif, se demander de quelle épouse je veux parler, d'où elle vient, quel est son nom ....? Un moment! un moment! Il faut d'abord que vous sachiez, cher lecteur, que cette demoiselle, car c'en est une, est une jeune demoiselle qui vit actuellement à la campagne chez un ecclésiastique qui a promis de la donner en mariage àKeppel, aussi-tôt qu'elle aura atteint l'âge de vingt et un ans. Maintenant que vous voilà instruit, permettez-moi de retourner à nos deux jeunes amis.

« Quoi! craignez-vous, dit Keppel dont le mot d'épouse avoit un peu déridé le front, que ma Péné-

lope vous mette à la porte? Comme vous ne l'avez pas encore vue, vous jugez qu'elle est aussi grosse qu'une maison, et qu'elle ne laissera pas une petite place pour vous. »

« Il est vrai, répondit Barclay en riant, que je ne l'ai pas encore vue; mais quand elle ne seroit pas matériellement aussi grosse qu'une maison, vous n'ignorez pas que l'on rencontre parfois des femmes d'une taille très-ordinaire, qui savent si bien remplir leur maison, que personne n'en peut approcher. J'ai entendu dire à certains hommes que, dans quelque coin de la maison qu'ils se réfugient, ils sont sûrs d'y rencontrer leur femme. Qu'il prenne envie à un mari d'aller voir la bonne pour lui montrer à faire de la bouillie pour les enfans, ou la cuisinière pour goûter

la sauce, je parie ma tête, que, quand il auroit pris la précaution de lier sa femme, comme un chat dans un sac, et de la porter à dix milles hors la ville, il aura à peine obtenu de la cuisinière la permission de faire ce qu'il désire, que sa femme tombera sur lui, comme un faucon sur un pauvre moineau. »

Mes lecteurs auront sans doute remarqué comme moi, dans le discours de notre héros, ces mots : *Je parie ma tête.* Cette phrase, quoique très-usitée, n'a pas un sens bien déterminé, parce qu'il faut savoir si celui qui l'emploie est dans l'intention de faire un très-gros ou un très-petit pari : et dans le premier cas, si ceux, contre lesquels il offre de faire cette gageure, sont du même avis que lui. Je ne sais pas ce que Bar-

clay a entendu par-là, je sais fort bien, et je prie qu'on se souvienne que, toutes les fois que je ferai usage de cette phrase, j'entendrai dire que je parierois volontiers une somme énorme, si je l'avois. — Ma tête, étant de tous mes meubles, celui qui est de la plus grande valeur à mes propres yeux, c'est ce qui fait peut-être que, dans le monde, on compare les auteurs aux asperges qui n'ont de bon que la tête.

« Ah! ah! dit Keppel, c'est ainsi que vous parlez de mariage! »

« Vous ne douterez pas de mon respect pour cet état, répondit Barclay, lorsque vous saurez que je n'entends jamais prononcer ce mot sans éprouver un frémissement général dans tous mes membres. »

« Trêve de plaisanterie, reprit Keppel, et dites-moi si vous partagez sur cette matière l'opinion commune. »

« Eh bien, si vous voulez que je vous parle sérieusement, dit Barclay, je pense tout différemment. Je suis intimement convaincu qu'il n'y a pas d'état plus heureux dans le monde, lorsque l'on ne se marie pas pour de misérables considérations d'argent ou autres convenances de ce genre, et lorsqu'au contraire on ne cherche que cet heureux accord d'humeur et de caractère, source assurée d'une confiance réciproque et éternellement durable. Non, je ne connois pas dans la nature de spectacle plus ravissant que celui de deux époux qui s'aiment, s'entendent et s'occupent au milieu

de leurs enfans, de quelques jeux innocens pour se délasser des travaux du jour. C'est un tableau que je n'ai jamais pu contempler sans éprouver les plus douces émotions. »

« Mon ami, dit Keppel, la femme que j'aime est le modèle des perfections que vous venez de décrire; mais qu'il s'en faut, hélas! que je sois digne de faire l'autre pendant du tableau! »

Il est facile d'appercevoir que le discours de notre héros avoit fait une profonde impression sur l'esprit de Keppel, et l'avoit confirmé dans la résolution où il étoit de se marier. — Je me marierai aussi un de ces matins. — Mais ce sera à la côte de Malabar.

CHAPITRE IX.

L'histoire prend une autre face. — Portrait de Gregory. — Un petit mot de conversation entre l'auteur et le lecteur. — Celui-là juge à-propos d'abandonner le champ de bataille.

Il y avoit déja quelque tems que Barclay jouissoit de la société de son ami, dans un logement garni qu'il avoit pris auprès du sien. Sa plus grande affaire étoit de songer à sa profession ou à son genre futur d'occupation ; mais plus il y réfléchissoit, et moins il osoit fixer son choix,

lorsque le hasard, ce génie qui dirige la plupart des mortels, lui procura un emploi qu'il accepta plus par nécessité que par choix. Comme cette circonstance va rendre notre histoire infiniment plus compliquée, et que je vais être forcé d'abandonner le genre de narration simple et naturel que j'ai adopté jusqu'à présent, je demanderai à mes lecteurs la permission d'achever tout ce qu'il me reste à dire avant d'aller plus loin.

Lorsque Barclay quitta la maison de son père pour prendre un logement garni, Gregory, sans que son maître lui en eût donné la permission, ou même sans qu'il la lui eût demandée, le suivit, parce qu'il crut que c'étoit une chose toute naturelle, et lui rendit tous les services

qui étoient en son pouvoir, et avec le zèle qui lui étoit particulier.

Notre ami Gregory pouvoit être âgé de quarante à cinquante ans; il étoit petit, mais robuste; excepté son nez qui étoit d'une riche taille, ses traits n'avoient rien qui distinguassent sa figure de toutes les figures bêtes et insignifiantes que l'on rencontre par-tout. Mais je ne puis faire trop l'éloge de son bon cœur et de son honnêteté. Son extérieur étoit grossier comme l'enveloppe de la noix de cacao, et son cœur aussi doux que le fruit.

« C'est très-bien, monsieur l'auteur, mais vous ne parlez pas de ses défauts, de son habitude de jurer, et de je ne sais quelle autre chose dont vous avez parlé plus haut, et que vous avez promis de » ... — « Fi

— madame, ne parlez pas de cela.»

« Mais enfin vous nous l'avez promis, et vous savez que la curiosité d'une femme......... — est très-difficile à contenir; par conséquent il faut vous satisfaire. O déesse de la chasteté, prête-moi ton voile, et envoie-moi quelques-uns de tes jolis sylphes pour guider ma plume! Maintenant que mon invocation est faite, je vous dirai, mais tout bas, car pour tout au monde, je ne voudrois pas que l'on m'entendît, que Gregory, » — « Eh bien! Gregory— « Que Gregory, madame, étoit ce qu'encore une fois vous n'êtes pas, excessivement amoureux. » — « Et pourquoi, s'il vous plaît, ne serois-je pas amoureuse comme une autre?» — « Oh! madame, c'est qu'il l'étoit comme un bouc de la Calabre. » —

« Ah ! le pauvre garçon ! Que je le plains! » — « Madame j'honore votre sensibilité ; mais je vous demande la permission de me retirer. »

CHAPITRE X.

Un aubergiste, le marquis de Granby, une petite fille et Gregory, tous entassés dans le même article. — Gregory devient amoureux à la manière du prédicateur South. — Sa déconfiture. — Comment il a été découvert. — Signification particulière du mot sir, *en anglais. — Le baiser de paix.*

COMME toutes les têtes chauves peuvent servir à un aubergiste pour en faire une enseigne du marquis de Granby, de même, tout ce qui

portoit un jupon étoit sûr de passer pour un ange aux yeux de Gregory; mais quoique assez bien favorisé de la fortune sous plusieurs rapports, il n'étoit pas toujours heureux dans ses amours. Un jour que Barclay l'avoit envoyé porter un billet chez Keppel, il trouva une jeune fille que celui-ci avoit nouvellement prise à son service, et qui faisoit sa chambre. Du moment qu'il la vit, il en devint éperdument amoureux. « Amoureux, dites-vous? » « Oui, madame, amoureux; si, comme le dit le prédicateur South, « l'amour est la réu-
» nion de toutes les puissances, de
» toutes les forces, et de toutes les
» facultés de l'âme dans un même
» sentiment; l'homme est tout entier
» concentré dans un seul désir. » Voilà précisément le cas dans lequel se

trouvoit Gregory. South ajoute ensuite « que l'âme cesseroit d'exister » plutôt que de cesser d'aimer; que » semblable à la vigne, elle se flétrit » et meurt, lors qu'elle n'a plus d'ob- » jet auquel elle puisse s'attacher. » Comme Gregory ne se sentoit nullement disposé à mourir, il se mit à embrasser cette pauvre fille avec l'ardeur d'un vrai satyre; puis en homme de tête, il ferma la porte d'entrée, prit sa belle entre ses bras, et la porta dans la chambre à coucher de son maître. C'est ici, madame, que se livra le plus terrible combat dont vous ayez jamais entendu parler.

Hélas! pauvre Gregory, quelle pitié que l'on t'ait arrêté en si beau chemin! Après avoir fait usage pour défendre son innocence de tous les

moyens que la nature sa vertu, et son courage purent lui suggérer, notre héroïne, aussi sage, mais plus heureuse que Lucrèce, parvint à coups de manche à balai, non-seulement à mettre son adversaire hors de combat, mais encore à le mettre dans la nécessité de lui demander quartier; après quoi elle lui ouvrit poliment la porte, et l'éclaira jusqu'au bas de l'escalier; et le pauvre Gregory, confus et humilié, se retira sans mot dire, et sans même oser, de crainte d'être découvert, remettre le billet que son maître l'avoit chargé de porter à Keppel.

Cette affaire faisoit trop d'honneur à Molly (c'étoit le nom de cette redoutable cuisinière), pour qu'elle laissât échapper une aussi belle occasion d'ajouter un nouvel

éclat à sa réputation. Dès que son maître fut de retour, elle ne manqua pas de lui rapporter ce qui s'étoit passé ; comment un monstre avoit, pendant son absence, commis le plus énorme de tous les attentats contre son honneur ; mais sur-tout comment elle s'étoit vaillamment défendue, sans qu'il eût pu remporter sur elle le plus petit avantage. Mais elle ne savoit pas le nom de ce monstre, et la description qu'elle lui fit de sa personne étoit si confuse, qu'il fallut toute la pénétration de Keppel pour deviner que c'étoit Gregory, dont il connoissoit l'amoureux penchant.

La première chose que Keppel fit le lendemain, fut de raconter cette aventure à Barclay. Il n'avoit pas à moitié fini, que celui-ci s'écria :

cria : « Je veux mourir, si ce n'est pas ce coquin de Gregory. »

« Je le crois comme vous, répondit Keppel; mais nous pouvons nous tromper l'un et l'autre. — Je dîne avec vous aujourd'hui, et nous tâcherons de nous en assurer. »

Lorsque le dîner fut prêt, Barclay demanda à Gregory, qui servoit à table, s'il avoit remis à son ami le billet dont il l'avoit chargé la veille.

« Le billet . . . . , répondit Gregory, comme quelqu'un qui cherche à se rappeller. »

« Oui, reprit Barclay, le billet que je vous ai ordonné de lui remettre, hier, dans le cours de la soirée.

« Ah ! ah ! s'écria Gregory; je me

rapelle maintenant. . . . non, monsieur, je ne l'ai pas remis. »

Keppel voyant qu'il n'y avoit rien à faire de ce côté-là, se mit à jaser ainsi :

« Apropos d'hier soir, il est arrivé chez moi, pendant mon absence, la chose du monde la plus singulière. Un homme, dont on n'a pu me dire le nom, s'est introduit dans mon logement, et après s'être bien assuré que j'étois sorti, s'est jetté sur ma cuisinière et l'a violée. »

Gregory pendant ce tems-là rinçoit les verres de manière à les faire voler en éclats.

Juste Dieu ! s'écria Barclay, en affectant une grande surprise, quelle heure étoit-il à-peu-près ? »

« Mais.... c'étoit dans la soirée , » reprit l'autre.

« A la bonne heure , » dit notre héros en regardant fixement Gregory , dont la confusion annonçoit trop clairement qu'il étoit coupable.

« Je suis bien aise , monsieur, que vous m'ayez dit tout-à-l'heure, que vous n'avez pas été chez mon ami hier. »

« Le mot monsieur, (*sir*) lorsqu'on l'emploie vis-à-vis d'un homme bien né , est un terme de respect ; mais lorsqu'on s'en sert vis-à-vis d'un valet , c'est un terme de dérision qui signifie le mépris, et quelquefois la colère.» Gregory en sentit toute la force , et en augura que son maître le soupçonnoit d'être le héros de l'aventure ; mais comme il ne le forçoit pas d'en faire l'aveu, il eut l'air

de prendre le compliment pour argent comptant, et y répondit par une inclination respectueuse, afin de cacher son embarras, puis il se retourna sur-le-champ comme s'il avoit eu quelque chose à faire au buffet.

Keppel avoit déja brodé son histoire; voyant donc que cela ne produisoit pas l'effet qu'il en attendoit; il poussa les choses plus avant.

« Il est certain que j'aurois oublié ce que ce maraud a fait à ma cuisinière, parce que je conçois qu'il a pu être emporté par la passion; mais je ne puis lui pardonner d'avoir eu la bassesse de me voler un bougeoir d'argent. »

« Je veux être abîmé au fin fond de l'enfer, si j'ai rien volé, s'écria Gregory. Aussi vrai qu'il existe un

Dieu de miséricorde, je n'ai rien pris. »

Un long éclat de rire de la part de Barclay et de Keppel, apprit au pauvre Gregory, que son indignation, lorsqu'il s'étoit entendu accuser de vol, l'avoit trahi : il sortit précipitamment de la salle à manger. Lorsqu'il fut de retour, Barclay lui fit une vive réprimande, et sur sa promesse d'être plus sage à l'avenir, il lui dit de faire des excuses à la cuisinière de l'ami de son maître, et lui pardonna.

Le lendemain il mit son habit des dimanches, et les deux amis l'introduisirent devant la belle offensée, qui, après s'être fait un peu prier, consentit à faire la paix, et à la sceller par un baiser; après quoi elle l'invita de la meilleure grâce du monde à prendre une tasse de thé avec elle.

Depuis ce moment-là, Gregory a toujours eu ses entrées libres chez la cuisinière de Keppel. — C'étoit justement ce que le drôle demandoit.

CHAPITRE XI.

Artisans. — Le danger de payer ses dettes. — Terme d'amitié. — Un barbier. — Comment Gregory sut exciter les larmes d'un impitoyable bedeau de paroisse. — Comment il s'est déterminé à prendre l'état de domestique. — Sa douleur lorsque Barclay lui déclara qu'il falloit se séparer.

LES artisans de Londres ont un esprit hasardeux, qui les porte à s'exposer à n'être pas payés, plutôt que de ne pas faire des affaires. Barclay fut la victime de la facilité avec

laquelle les jeunes gens trouvent du crédit dans cette ville immense. Après avoir dépensé ce qu'il put recueillir des débris de la fortune de son père, il s'endetta insensiblement de plusieurs centaines de livres sterling. Au reste, ses créanciers le réveillèrent bientôt de sa léthargie.

Rabelais rapporte d'un certain Philiput-Placut, qu'il mourut subitement en payant une ancienne dette ; ce qui, sans doute, empêche beaucoup de gens, dit-il, de payer leurs dettes, de crainte d'éprouver le même accident. Notre héros n'étoit pourtant pas dans ce cas-là. Il auroit volontiers payé les siennes, s'il en avoit eu les moyens, ou si, pour se les procurer, il n'avoit pas fallu sacrifier son indépendance.

J'eus autrefois un ami qui aimoit prodigieusement

prodigieusement à dépenser l'argent des autres, et qui, pour cela, empruntoit à toutes ses connoissances, excepté à moi. Après avoir bien réfléchi sur la conduite de cet homme, je demeurai convaincu qu'en agissant ainsi, il me donnoit une preuve incontestable de son amitié; de-là je formai cet apophthegme: « Celui qui emprunte de tout le monde, excepté de vous, annonce clairement qu'il attache un grand prix à votre amitié. » En effet, je cherche, le moins qu'il m'est possible, à me trouver avec celui qui m'a prêté de l'argent, sur-tout si je n'ai pas le moyen ou la volonté de le lui rendre. Il suit de-là que je dois me garder de me mettre dans une pareille situation, vis-à-vis d'un homme que j'estime, et dans la

société duquel je désire toujours être.

Ce furent ces réflexions, ou d'autres de la même nature, qui empêchèrent Barclay de s'adresser à son ami dans ses besoins. Il fut donc obligé d'avoir recours aux belles paroles et aux grandes promesses pour obtenir du tems de ses créanciers.

Il commença néanmoins à s'occuper sérieusement de quelque emploi qui pût le faire vivre, et le tirer de la condition très-désagréable et même inquiétante, dans laquelle il se trouvoit. Au milieu de tous ses chagrins, il n'avoit pas oublié la belle qu'il avoit vue à Oxford; mais quoiqu'il n'y pensât jamais, sans éprouver les plus douces émotions, il ne pouvoit pas se flatter de jamais la revoir, ou, ce qui étoit encore plus

déchirant, d'être digne de la posséder, si le hasard les réunissoit.

Barclay avoit passé la nuit dans ces idées sombres, lorsqu'il prit la résolution d'instruire Gregory de sa situation, et de ne pas abuser plus long-tems de sa fidélité et de son dévouement, en lui permettant de chercher une autre condition, ou de reprendre l'état de perruquier ou de barbier qu'il exerçoit avant d'entrer au service de son père.

Après le déjeûner, lorsque les tasses furent enlevées, Gregory se prépara, comme à l'ordinaire, à faire la barbe à son maître; et lorsqu'il eut achevé son opération, Barclay lui dit :

« Je ne crois pas, mon cher Gregory, qu'il y ait un seul homme

dans les trois royaumes, capable de raser plus habilement que vous. »

« Ma foi, monsieur, quant à ce qui est de ça, répondit Gregory, je crois, sans vanité, que je m'en acquitte aussi bien qu'aucun d'entre eux. Pendant tout le tems que j'ai été dans l'état, je n'ai trouvé qu'un seul homme qui n'ait pas été content de moi; c'étoit le bedeau de la paroisse. »

« Ah! ah! dit Barclay, et comment donc cela? »

« Le voici : J'avois entendu dire que cet homme étoit d'un caractère féroce, sans pitié pour les pauvres, et qu'il se vantoit de n'avoir pas versé une seule larme pendant toute sa vie. Vous saurez donc, monsieur, qu'il avoit une barbe extrêmement forte; j'arrangeai un rasoir tout ex-

près pour lui, et je lui fis voir qu'il avoit des larmes comme un autre; il en versa de quoi remplir mon plat-à-barbe. »

« Je présume bien, reprit Barclay, qu'il n'y a pas été pris une seconde fois. »

« Non, monsieur, dit Gregory, il n'est pas revenu; mais il m'a fait beaucoup de tort dans mon état, par les discours incendiaires qu'il répandoit contre moi, et qui m'ont fait perdre mes meilleures pratiques. Que Dieu soit loué! C'étoit pour la cause de l'humanité, et je n'en ai jamais murmuré. »

« Dites-moi, maintenant, mon cher Gregory, combien votre profession pouvoit-elle vous rapporter par semaine? »

« Mais, cela ne me rapportoit pas

mal ; seize schellins environ, sans mes perruques qui m'en valoient à-peu-près autant, lorsque l'ouvrage donnoit. »

« Quoi ! tant que cela ! Et comment avez-vous pu abandonner une occupation aussi lucrative, pour vous faire domestique ? »

« Tenez, monsieur, je ne vous cacherai rien, il y avoit à-peu-près un an que je rasois monsieur votre père, lors que je tombai malade et fus hors d'état de gagner ma vie. Il envoya demander pourquoi je ne venois plus ; et dès qu'il l'eut appris, il me procura tous les secours dont j'eus besoin pendant ma maladie qui dura sept semaines. Je lui offris de lui rendre par petites parties l'argent qu'il m'avoit prêté ; mais il ne voulut pas entendre parler de cela.

Quelques mois après, son domestique le quitta, et je me proposai à sa place. Votre père, croyant toujours me rendre service, m'accepta. Je perdois vingt livres sterling par an à ce marché; mais j'étois content, et j'aurois volontiers servi votre père pour le tiers de ce qu'il me donnoit. »

Ici, Gregory s'interrompit pour essuyer les larmes qui couloient abondamment de ses yeux.

« Gregory! dit notre héros, vous êtes un honnête garçon, et je ne veux pas vous tromper. Vous êtes encore plus en état que jamais de reprendre votre ancienne profession; pour moi, mon cher, je ne suis pas assez riche pour vous donner rien qui approche des bénéfices que vous pouvez en retirer. »

« Qui approche, dites - vous ? monsieur, s'écria Gregory ; je vous servirai pour rien. »

Barclay put à peine cacher son émotion.

« Mon cher Gregory, mon bon camarade, il ne me reste pas une guinée. »

« Est-ce que je vous demande de l'argent ? Non, mon cher maître, je ne demande qu'à rester avec vous. »

« En un mot, mon ami, je suis couvert de dettes, et il m'est impossible de vous garder plus longtems. »

« Quoi ! me chas...... chasser ainsi ! s'écria Gregory, en jettant le rasoir et le plat-à-barbe de côté. Oh ! mon cher maître, je ne me serois jamais attendu à être traité de

cette manière ! Avez-vous donc oublié les derniers mots de votre père ? Si vous les avez oubliés, je m'en souviens moi, et je m'en souviendrai tant que je vivrai : « Faites tout ce qui dépendra de vous; car pour moi je ne puis rien pour récompenser la fidélité de Gregory. » Ce sont là ses dernières volontés. Comment les avez-vous exécutées ? Pardonnez ma franchise, mon maître.... en faisant tout pour réduire le pauvre Gregory au désespoir ! »

Après un assez long silence, pendant lequel Barclay paroissoit accablé par les divers sentimens qui l'agitoient, Gregory reprit, et lui dit d'un ton plus soumis, mais non-moins affecté : « Pour l'amour de Dieu, ne renvoyez pas Gregory. »

« C'est bon, c'est bon, dit Bar-

clay d'une voix étouffée par la douleur; mais laisse-moi seul un moment. »

Gregory prit son rasoir et son plat-à-barbe, rangea la table, et fut hors de la chambre en moins d'une seconde.

⁓⁓⁓

CHAPITRE XII.

Lettre du ministre Pawlet. — Annonce. — Résolution de Barclay. — Les marques les plus ordinaires de génie. — Portrait de madame Pawlet. — Manière d'élever ses enfans pour s'en faire mépriser. — Mariage. — Portrait du ministre. — Observations de lord Clarendon sur les ecclésiastiques. — Transformations. — Encyclopédie vivante. — Les domestiques de madame Pawlet font semblant de se bien porter, lorsqu'ils sont malades. — Félicité conjugale. — Comment M. Pawlet est plus à plaindre que David.

Après avoir passé la matinée dans des réflexions plus tristes et plus dé-

courageantes les unes que les autres, notre héros alla dîner avec son ami Keppel; son air rêveur et mélancolique fut bientôt remarqué, et dès que la table fut desservie, Keppel lui dit :

« Barclay ! quelque chose vous chagrine ; vous n'avez pas mangé aujourd'hui, et votre air triste et pensif me donne de l'inquiétude. »

Barclay ne répondit rien.

« Vous savez mon ami, continua Keppel, que ma bourse est à votre service, et que je vous en voudrois beaucoup, si, par un faux sentiment de délicatesse, vous vous gêniez sur ce point. »

« Non, dit Barclay, avec un sourire forcé, ce n'est rien de ce que vous pensez. »

« Alors, dit Keppel, en prenant

un air sérieux, d'où vient un changement aussi étrange ? Je veux le savoir. »

« Mais....., dit notre héros, voulant toujours éluder de répondre directement, toutes mes pensées depuis quelques jours ont été dirigées vers le plan de conduite que je dois enfin adopter ; et la difficulté de rien trouver qui me convienne, est l'unique cause de l'embarras que vous appercevez. »

« Bah ! n'est-ce que cela, dit Keppel ; buvons un coup, et laissez-moi ce soin-là. Je vous procurerai quelque chose qui vous conviendra et avant peu, je vous en réponds. Mais en parlant d'emploi, j'ai reçu ce matin une lettre qui vous fera rire, et c'est sous ce point de

vue seul que je vais vous la communiquer.

« Elle est du révérend M. Pawlet, l'honnête ecclésiastique chez lequel demeure la jeune personne que je dois épouser. Je passe une infinité de petites commissions dont il me charge, et les complimens de tous mes amis qui se portent à merveille ainsi que ma chère Pénélope, pour arriver à l'annonce suivante que sa femme l'a forcé, malgré tout ce qu'il a pu dire et faire pour l'en détourner, de me transmettre pour la faire insérer dans les papiers publics. Maintenant concevez-vous ce qu'une femme peut avoir à faire avec les papiers publics ? »

« Ma foi, répondit Barclay, je n'en sais rien. — Probablement,

il s'agit de quelque chien perdu, ou de quelque femme de chambre. »

« Vous n'y êtes pas, mon cher Barclay, écoutez :

« ON DEMANDE un jeune homme actif et assidu, ou un homme d'un certain âge, de bonnes mœurs, et d'un caractère liant, qui sache l'hébreu, le chaldéen, le grec, le latin et plusieurs langues modernes. Son emploi seroit de transcrire les divers textes avec leurs commentaires, de la Bible polyglote, qui doit être mise incessamment sous presse. Comme on suppose que celui qui se présentera joint aux connoissances du littérateur, la tenue et l'éducation d'un homme du monde, il sera admis à partager avec les membres de la famille, la table et les autres agrémens de la maison; il aura, en

en outre des appointemens proportionnés à ses talens et à sa persévérance. S'adresser. . . . »

« En vérité! lui répondit Barclay lorsque son ami eut fini la lecture de la lettre, je crois que vous vous moquez de moi. »

« Non, sur mon honneur, reprit Keppel; mais vous l'auriez cru bien plus fermement si vous aviez vu l'annonce telle qu'elle avoit été rédigée par madame Pawlet; car son mari ajoute que, voyant sa femme absolument déterminée à faire insérer un avis de cette nature dans les papiers publics, il étoit parvenu, à force de prières, à la faire renoncer à sa rédaction qui auroit occupé trois grandes colonnes, et dont le meilleur éplucheur d'énigmes de tout le royaume n'auroit jamais pu deviner

le

le sens, et à lui permettre de la réduire à ce que vous venez de voir.»

« C'en est fait, j'irai! s'écria Barclay. »

« Vous irez, où? lui répondit Keppel. »

« J'irai, répéta Barclay, d'un ton plus ferme. Vous pouvez vous dispenser de faire insérer l'annonce dans les papiers publics; je suis votre homme. »

« Quoi! vous irez passer votre vie à copier les commentaires d'une vieille femme sur la Bible? Allons! vous êtes donc fou. »

« Si je l'étois, je n'en conviendrois que mieux pour l'emploi que l'on propose; mais, mon cher ami, souffrez que je vous dise que je suis déterminé à y aller. J'ai appris assez d'hébreu à l'université d'Oxford,

pour être en état de faire tout ce qu'elle peut me demander ; et je serai son secrétaire. Il faut que je quitte cette maudite ville, car je dois vous dire que j'ai contracté des dettes que cette ressource me mettra à même d'acquitter promptement. Au reste, il ne m'en coûte rien d'essayer. Tout ce que je vous demande, c'est de me recommander à cette dame. »

Keppel réfléchit quelques instans ; puis il s'écria : « Oui, vous irez, et vous y serez aussi bien reçu que moi. Je vais suivre un des grands juges dans sa tournée pour être présent à quelques jugemens intéressans ; je comptois vous emmener avec moi, mais ceci me fait changer de dessein. Vous irez à ...... Je vous y suivrai dans deux mois, et d'ici à ce tems,

là, vous aurez eu le tems de voir si vous vous y plairez. »

« Plutôt je partirai, et mieux ce sera, » dit Barclay dont les créanciers occupoient alors l'imagination. « Demain, après-demain, et puis, vous savez, je serai dans la même maison que votre épouse future; je pourrai, comme dit le poëte, *servir d'interprète entre votre amour et vous*. Recommandez-moi bien seulement; dites que je suis un prodige de lumières et de talens; mais que, comme tous les grands génies, je suis extrêmement timide, et que ma trop grande modestie m'empêche de développer mes connoissances dans l'occasion. De cette manière, je me charge de soutenir avec éclat la réputation que vous m'aurez faite. »

« Allons, allons, dit Keppel, je

vois que votre gaité n'est pas perdue sans retour. C'est bon, je ferai tout ce qu'il faudra. Je vous recommanderai de façon que l'on n'attachera aucune importance à vos légères erreurs, et que votre ignorance positive de certaines choses passera pour de la modestie, tandis que vos distractions et même vos balourdises seront regardées comme des preuves incontestables de génie. »

« Je suis capable, autant que personne, de donner de ces preuves-là et en abondance, » dit Barclay en riant.

Après être convenus entr'eux de ces préliminaires, Barclay désira être plus particulièrement instruit de l'histoire et du caractère de la dame avec laquelle il alloit passer quelques années peut-être. Son ami qui étoit

aussi impatient que lui, lui parla ainsi :

« Si je voulois entreprendre de faire, d'une manière convenable, le portrait de madame Pawlet ; cette tâche, qui pourroit avoir ses agrémens, exigeroit des semaines, des mois, peut-être une année, et encore ne voudrois-je pas répondre de rendre à cette dame toute la justice qu'elle mérite. Je me contenterai donc de vous donner une esquisse rapide de son caractère, et de vous rapporter les anecdotes les plus remarquables de sa vie, laissant à votre talent d'observateur le soin de découvrir les autres, lorsque vous serez auprès d'elle : »

« Mad. Pawlet étoit la fille d'un doyen qui, peu satisfait du genre d'éducation que l'on donne ordinaire-

ment aux femmes, lui fit parcourir les degrés d'instruction que l'on reçoit dans les colléges, lui fit enseigner les langues mortes, et particulièrement l'hébreu, et l'éleva, en un mot, comme si elle avoit dû un jour rivaliser de réputation avec les pères de l'église, effacer la gloire de tous les scholiastes sur les auteurs anciens, sacrés et profanes; enfin arracher du front des hommes les lauriers qu'ils ont lâchement usurpés, et les placer sur celui des femmes. Long-tems on fut obligé de lutter contre ses inclinations naturelles, et d'employer des moyens de coërcion; mais enfin l'on en vint à bout. Le résultat néanmoins de ce genre d'éducation fut que miss Pawlet devint affectée dans ses manières, et sentencieuse dans ses discours; qu'elle conçut le

plus souverain mépris pour toutes ses connoissances, ses parens et ses amis, mais particulièrement pour son père qu'elle ne tarda pas à regarder comme un homme foible et superficiel, et qu'elle devint par conséquent insupportable à toute sa famille. Le doyen étoit depuis longtems déterminé à s'en défaire, en la jetant à la tête du premier mari qui se présenteroit, lorsque le père de M. Pawlet (mort depuis), étant venu lui faire une visite, crut devoir, par politesse, faire l'éloge des profondes connoissances de sa fille. Le doyen, qui étoit au guet, ne laissa pas échapper une aussi belle occasion, et lui dit :

« Oui, monsieur, ma fille, je crois, est un phénomène, une femme dont personne, quel que soit son

rang, ne rougiroit d'être l'époux. Mais savez-vous, mon vieil ami, continua-t-il, d'un air rusé, que j'aime prodigieusement votre fils, actuellement vicaire du bénéfice que je possède à..... — Et qui, soit dit en passant, vaut 5 ou 600 livres sterling par an. C'est un excellent jeune homme; et, si le marché vous convient, au lieu d'être mon vicaire, j'en ferai mon successeur et mon gendre. Je donne, indépendamment de cela, huit mille livres sterling à ma fille; mais j'exigerai dans le contrat, que cette somme soit placée sur sa tête. »

Une offre aussi avantageuse pour son fils, et aussi peu attendue, rendit le vieux Pawlet complètement muet d'étonnement. A la fin, il balbutia quelques mots de remercimens pour

pour une proposition qui faisoit son bonheur. »

« Non, vous ne me devez pas de reconnoissance (ici, il parloit très-sincèrement.) Envoyez chercher votre fils ; et que ma fille et lui, unis sur-le-champ, ne fassent qu'une seule chair. »

« *Une seule chair* en effet, et dont le jeune Pawlet faisoit tous les frais, car la demoiselle n'avoit que la peau et les os. Voici son portrait en deux mots : Une longue taille, une figure pâle et décharnée, de petits yeux gris, placés de manière à pouvoir commander en même tems l'aîle droite et l'aîle gauche d'une armée ; et par-dessus tout cela, le costume le plus étrange et le plus ridicule. »

On auroit eu de la peine à trou-

ver deux caractères plus opposés que ne l'étoient ceux du jeune Pawlet et de la fille du doyen. Leur âge étoit la seule chose sur laquelle ils fussent en parfaite harmonie ; ils avoient chacun trente ans. Le jeune Pawlet étoit d'une taille ordinaire, avec un peu trop d'embonpoint peut-être ; dans sa contenance ouverte et animée, on appercevoit tous les sentimens de bienveillance et de philantropie qui remplissoient son cœur. Tel on m'a dit qu'il étoit alors, et tel je sais qu'il est aujourd'hui. — Il n'exista jamais de créature plus sensible. Rien ne peut lui faire perdre patience que l'injustice, les actes d'oppression et le défaut de charité; sans se donner pour philosophe, il pratique assez la philosophie, pour croire qu'il n'y a rien dans ce mon-

de qui vaille la peine que l'on se querelle pour l'avoir.

Le vieux Pawlet n'eut pas plutôt fait part à son fils de la proposition du doyen, en lui insinuant que de sa soumission dépendoit tout le bonheur de ses vieux jours, que celui-ci, sans se donner la peine de réfléchir à une infinité de choses auxquelles il seroit très-prudent de songer dans ces sortes d'occasions, écrivit sur-le-champ qu'il consentoit à tout.

Nos jeunes gens ne tardèrent pas à être unis par un lien indissoluble, et le malin Cupidon conduisit ce jour-là au lit nuptial le couple le plus bizarre qu'il eût vu de sa vie, quoique sa chère maman, ait été, dans son tems, notoirement connue pour

réunir l'extrême beauté avec l'extrême difformité. Ovide ne nous offre point de métamorphose aussi extraordinaire, aussi subite et aussi absurde que celle que mad. Pawlet opéra à son arrivée dans le presbytère. Mon respectable ami souffrit tout avec une patience bien au-dessus de celle de Socrate; il fit plus, il contribua lui-même à des changemens et à des arrangemens qu'il ne pouvoit s'empêcher de désapprouver dans le fonds de son cœur. Pourvu que l'on ne criât pas après lui, et qu'on le laissât tranquille, il étoit l'homme du monde le plus heureux et le plus content. Depuis son mariage il est constamment resté soumis aux volontés de sa femme, excepté en un seul point; lorsqu'il s'agit d'actes de bienfaisance ou de

charité, là-dessus sa femme n'a pas le droit de représentation.

» La douceur de son caractère a produit sur celui de son épouse une espèce de métamorphose, et l'a rendue un peu plus raisonnable et un peu plus supportable qu'auparavant; mais elle conserve encore assez de ses anciennes habitudes pour justifier la réputation qu'elle s'est acquise d'être la femme la plus capricieuse et la plus extravagante des trois royaumes.

» Je n'aurois jamais fini s'il falloit vous entretenir de toutes ses folies et de toutes ses prétentions; mais voici, en abrégé, le portrait de cette femme bizarre : comme elle a parcouru très-rapidement, à la vérité, le cercle des connoissances humaines, elle parle de tout, et elle aime

infiniment à s'entendre appeler *une encyclopédie vivante.* Elle a toujours un livre et un crayon ou une plume à la main. Quelque part qu'elle se trouve, elle prend du tabac comme un grenadier. Elle parle correctement; elle ne laisse passer aucun mot impropre ni aucune prononciation vicieuse dans les autres. Lorsque, dans le discours familier, elle fait usage de quelques figures de rhétorique, ce qui lui arrive fréquemment, elle ne manque jamais de s'interrompre pour en rappeler l'origine (grecque), et pour faire sentir à ses auditeurs l'heureuse application qu'elle en a faite. Ses raisonnemens ont tous la forme syllogistique, c'est-à-dire que sa conversation est insipide et ridicule. Elle a lu Euclide, et sa tête est rem-

plie de solides, d'angles, de parallélogrammes, de logarithmes. De même en géographie, si quelqu'un cite le nom d'une ville, elle l'arrête pour lui en dire la latitude et la longitude. Comme il n'y a point d'apothicaire dans le village, elle a chez elle une pharmacie complète, entièrement de sa composition, pour l'usage de toute sa maison. Un domestique est-il légèrement incommodé, toutes les drogues sont en l'air, et elle lui donne une si forte dose de médecine, que si, dans la suite, il lui arrive d'être véritablement malade, il soutiendra contre tous ses argumens et ses savantes dissertations, qu'il se porte le mieux du monde. Une autre fois, ce sera elle qui prétendra prouver à un malade qu'il se porte bien, en dépit de

douleurs qu'il ressent, et qu'elle ne fait qu'accroître en s'obstinant à lui démontrer que c'est lui qui se trompe, et que sa maladie n'existe que dans son imagination.

» Mad. Pawlet a sa bibliothèque particulière, composée, en grande partie, d'auteurs anciens. Elle vante à tout le monde un baromètre qu'elle tient suspendu à une fenêtre, et qui, entre nous, n'est pas une merveille. Mais il est à ses yeux d'une infaillibilité telle que, s'il indique le beau tems, elle soutiendra qu'il fait beau, quand même, en cet instant, la pluie tomberoit par torrens.

» Les deux époux couchent dans le même lit, mais si M. Pawlet goûte quelques instans de repos, ce ne peut être que lorsque sa moitié est profondément endormie. Une lam-

pe à réverbère est suspendue au milieu de la chambre, et brûle pendant la nuit contre le gré de M. Pawlet; auprès du lit, est une table avec des plumes, de l'encre et du papier, et s'il lui passe par la tête une idée qu'elle croie digne d'être transmise à la postérité, elle se lève, et la dépose sur ses tablettes; et souvent elle éveille son époux pour lui demander son avis sur un passage dont le cher homme n'a pas plus de connoissance que sur ce qui se fait dans la lune. Mais je crois qu'en voilà assez : maintenant, que dites-vous de votre patrone? »

Si l'on excepte un sourire ou un mot échappé à Barclay, de distance en distance, il avoit entendu son ami avec le plus profond étonnement. Lorsqu'il eut achevé son portrait,

il s'écria : « Pauvre M. Pawlet ! je vous plains de tout mon cœur. Oui, votre père vous a traité avec plus de cruauté que NATHAN ne traita DAVID ; car il lui donna le choix de la guerre, de la peste ou de la famine ; mais je veux être confondu à tous les diables, si cette femme n'est pas pire que ces trois fléaux réunis. »

« Ah ! ah ! lui dit Keppel en riant, je savois bien que vous y renonceriez dès que vous la connoîtriez un peu mieux. »

« Y renoncer ! s'écria notre héros, non pas, par tout ce qu'il y a de plus sacré ; je veux faire assaut d'érudition avec elle, dût-elle avoir vingt Encyclopédies dans sa tête. »

Ici se termina leur conversation sur ce sujet, et j'avoue sincèrement que je n'en suis pas fâché.

CHAPITRE XIII.

Un homme marié plus aimable en société qu'il ne l'est chez lui. — Alarmes de Gregory. — Lettres de recommandation. — L'amour. — Remède sûr et facile contre cette maladie, moins dispendieux que le Saut de Leucate.

S'IL nous falloit juger du caractère des hommes par leur conduite envers ceux qu'ils honorent de leurs affections, nous parlerions tous les jours de jugemens faux et téméraires. Ceci soit dit, cher lecteur, pour vous mettre en garde contre

l'opinion que vous pourriez vous former du caractère de Keppel, en voyant la manière généreuse et pleine d'affection dont il se conduit envers Barclay. Peut-être déja le regardez-vous comme un modèle de bienveillance, de douceur et de générosité. Eh bien! vous vous trompez; il est à la vérité tout cela pour son ami; mais tous ceux qui le connoissent le peignent différemment, et ils ont raison.

Comme le séjour de Londres devenoit tous les jours plus dangereux pour Barclay, l'instant de son départ fut arrêté, et les deux amis s'occupèrent à faire les malles, et à disposer d'ailleurs tout ce qui étoit nécessaire. Ces préparatifs alarmèrent vivement Gregory. Depuis que son maître avoit parlé de le quitter,

il avoit flotté entre la crainte et l'espérance ; mais ce qu'il voyoit augmentoit considérablement ses craintes. — Il ne pouvoit douter qu'il ne se passât quelque chose d'extraordinaire ; mais il ne pouvoit deviner ce que c'étoit, et il n'osoit, par respect pour son maître, en demander la cause.

Barclay n'ignoroit pas les inquiétudes auxquelles son pauvre domestique étoit en proie, et il auroit fait l'impossible pour lui épargner l'affliction dont il étoit sûr qu'il seroit accablé, en apprenant la nouvelle de son départ. Néanmoins, comme c'étoit un malheur inévitable, et qu'il se défioit un peu de son courage dans cette occasion importante, il prit le parti de charger Keppel de l'instruire et de le préparer à soute-

nir avec fermeté cette fatale séparation.

La veille du départ de notre héros, Keppel vint dîner chez lui, bien préparé à combattre les scrupules de Gregory, et à lui démontrer l'impossibilité où étoit son maître de le garder plus long-tems à son service. Lorsque le dîner fut achevé et la table desservie, Keppel appela Gregory et l'informa, le plus doucement possible, du départ de son maître, et de la nécessité où il étoit de se séparer de lui. Lorsqu'il eut achevé, Gregory entreprit de lui faire voir que cette séparation n'étoit rien moins que nécessaire; il s'adressa à Barclay, et lui parla de son affection pour son père et de son attachement pour lui. Son langage étoit simple, mais naturel, et

chaque mot partoit du cœur. Barclay n'y put tenir plus long-tems ; il se leva précipitamment et sortit de la chambre.

Après quelques instans de silence, Keppel reprit le sujet de la conversation ; mais, pour arriver plus sûrement à son but , il s'attacha particulièrement à le convaincre qu'il feroit tort à son maître, en s'obstinant à vouloir le suivre ; et le pauvre Gregory toujours fidèle à ses principes généreux , dònna, ou plutòt se laissa arracher, un peu de gré , un peu de force , son consentement. Cette victoire une fois remportée, Keppel lui dit , comme en confidence , qu'il ne croyoit pas que son maître restât long-tems absent ; ce qui le consola un peu. « En attendant , ajouta-t-il affectueusement ,

vous êtes le maître, mon cher Grégory, ou de reprendre votre ancien état, ou de rester avec moi. Je prendrai soin de vous. »

« Pardonnez-moi ma franchise, monsieur, lui dit Gregory, mais je crois qu'il seroit beaucoup plus honorable pour vous de prendre soin de mon maître ; ne l'abandonnez pas, monsieur, je vous en conjure. »

« Cent fois je lui ai offert mes services, répondit Keppel ; mais je ne sais par quels motifs, à moins que ce ne soit l'orgueil, il m'a toujours refusé. Mais vous, Gregory, vous ne me refuserez pas. »

Gregory salua respectueusement, essuya ses yeux avec son mouchoir et sortit en balbutiant quelques mots de remercimens, comme :

« Je

« Je ferai mon possible pour vous plaire. »

Barclay passa le reste du jour avec son ami qui acheva de l'instruire de tout ce qui pouvoit regarder les personnages avec lesquels il alloit être obligé de vivre ; après quoi Keppel lui donna ses instructions particulières ; il lui recommanda, par-dessus tout, de lui écrire souvent, de parler à Pénélope de son amour inaltérable, et de lui donner de tems en tems des assurances de sa tendresse pour lui. Il lui dit ensuite qu'il avoit déja prévenu madame Pawlet de la prochaine arrivée de son secrétaire, et qu'il lui avoit assuré une aussi bonne réception qu'on pouvoit l'attendre d'une femme de son caractère. « Voici, en outre, ajouta-t-il, quatre

lettres de recommandation. La première est pour madame Pawlet ; le portrait que je fais de vous est justement celui qu'elle désire voir se réaliser dans l'homme qu'elle demande. La seconde est adressée à M. Pawlet son mari, qui n'auroit pas eu besoin de cette recommandation pour vous traiter avec tous les égards que vous méritez ; mais qui sera bien aise d'avoir ce motif pour vous traiter comme mon ami. La troisième est pour M. George Pawlet, le frère aîné du ministre, qui demeure à quelque distance du presbytère, avec sa famille. Quelle famille ! Mais vous en jugerez lorsque vous la verrez. La quatrième enfin est pour l'honorable M. Buckle; honorable, parce qu'il est le fils d'un lord ; mais comment justifie-t-

il ce titre par sa conduite ? C'est ce que vous me direz dans la suite. Les deux premières vous les remettrez en arrivant ; quant aux deux autres, vous en ferez l'usage que vous voudrez. »

Barclay prit les lettres et les mit dans son porte-feuille, sans dire un seul mot. Il avoit été triste tout le jour, et plus le moment fatal approchoit, et plus sa tristesse augmentoit. Quitter des personnes qui lui étoient chères, avec lesquelles il avoit passé sa jeunesse, pour entrer dans un état de servitude, qui, quoiqu'environné de tout ce qui peut le rendre supportable, n'en affectoit pas moins son amour-propre et sa sensibilité. Ajoutez à cela, mes chers lecteurs, que son pauvre cœur qui saignoit encore de la blessure pro-

ſonde qu'il avoit reçue de la part d'une belle dont tout sembloit l'éloigner de plus en plus ; blessure cependant dont il ne devoit jamais espérer de guérir, puisque, comme celles qui étoient faites anciennement par la lance de Pélée, elle ne pouvoit être fermée que par la main qui l'avoit faite. S'il en est véritablement ainsi, quel état déplorable que celui d'un homme qui devient amoureux, puis qu'il est clair qu'il ne peut échapper à un danger, que pour tomber dans un autre! Le dieu de la médecine disoit à Daphné qu'il connoissoit toutes les plantes. Quelle pitié que dans le nombre, il ne s'en trouve pas une qui guérisse du mal d'amour ! Ma foi je vous conseille, mes lecteurs, de jetter au feu tous les livres de médecine. —

Attendez cependant ; je crois que Pline parle d'une certaine plante, qui probablement sera échappée à la sagacité d'Apollon, dont le naturaliste lui-même n'a pas connu tous les usages particuliers qu'on en peut faire ; mais que je vous recommande comme un des remèdes les plus prompts et les plus efficaces contre cette maladie, pourvu qu'elle soit préparée suivant les règles de l'art, et convenablement administrée. Il l'appelle, je crois *cannabis*; mais elle est plus connue parmi nous autres modernes, sous le nom de chanvre. Elle guérit de l'amour tout aussi efficacement que le Saut de Leucate, et elle est beaucoup moins chère (1). Au reste, mes

(1) On sait que les prêtres devenoient héritiers de ceux qui périssoient dans l'épreuve.

lecteurs (car tous les lecteurs de romans sont amoureux), vous serez toujours les maîtres de vous-assurer de son efficacité.

Keppel remarqua la tristesse de son ami, et en devina la cause. Il fit en conséquence tous ses efforts pour la dissiper, et à l'aide de quelques verres de vin de Bourgogne, les plus parfaits raisonneurs que je connoisse, il parvint à le maintenir dans une situation d'esprit tolérable, jusqu'au moment de son départ.

Départ. — Diligence. — Voyageurs. — Bob et le Quaker. — Le mois de l'année qui ressemble le plus à une jolie femme. — La récrimination. — Comment on peut tout se permettre avec son père. — Le dîner. — Scène comique entre Bob et le Quaker.

« Allons, avancez donc, monsieur, s'écria le cocher en voyant Barclay entrer dans la cour du bureau des voitures, accompagné de Keppel ; allons montez. Lequel de vous deux ? Montez, montez ; il y a un grand quart d'heure que je devrois être en route. »

Si Barclay avoit fait attendre la voiture, ce n'étoit pas parce qu'il avoit dormi trop long-tems ; car il s'étoit levé à cinq heures, et il en étoit alors six et un quart. Cet intervalle avoit été employé à faire ses adieux à son ami et à Gregory. Celui-ci s'étoit tellement abandonné à sa douleur et à son désespoir, que l'on avoit exigé de lui qu'il n'accompagneroit pas son maître à la diligence, dans la crainte qu'il ne les rendît tous un objet de ridicule.

Barclay avoit envoyé ses malles dès la veille ; et comme le tems pressoit, il serra étroitement la main de son ami, et ils se séparèrent, non sans payer chacun d'eux le tribut d'une larme à l'amitié. Dès qu'il eut pris sa place, les chevaux furent mis au grand galop.

On

On croiroit volontiers qu'un homme qui fuit les huissiers devoit se trouver trop heureux dans cette situation ; il s'en falloit pourtant bien que notre héros fût content. Il prit la place qui lui étoit destinée, sans demander excuse à ses compagnons de voyage de les avoir fait attendre ; et sans faire attention aux murmures dont son arrivée fut accompagnée, il tomba dans une profonde rêverie dont il fut tiré par le cocher qui, après avoir couru vingt milles, s'arrêta pour donner à ses voyageurs le tems de déjeûner. Comme chacun fit ce repas à sa manière, il n'y eut point de réunion, et bientôt après la voiture repartit. Barclay prit alors un petit livre qu'il avoit mis exprès dans sa poche, pour s'amuser le long de la route, et commençoit à

le parcourir, lorsqu'il fut interrompu par ces mots : « C'est diablement malhonnête de lire en compagnie. »

Cette apostrophe faite à voix basse étoit évidemment dirigée contre lui; mais il crut plus prudent de n'y pas faire attention. Cependant il saisit cette occasion pour jetter un premier coup-d'œil observateur sur ses compagnons de voyage. A côté de lui, à droite, étoit un homme d'un certain âge, dont le costume simple, le maintien grave et le regard sévère, annonçoient un quaker. Sur le devant et vis-à-vis étoit un gros homme à face rubiconde, que l'on apprit dans la suite être un riche fermier. Un ample déjeûner, composé de rhum et de lait, avoit charmé ses sens, et il étoit profondément endormi. A sa gauche et en face du

quaker, étoit son fils, celui qui avoit si joliment apostrophé notre héros. Ce jeune homme avoit été mis en apprentissage chez un marchand de draps, et lorsque son tems avoit été fini, il s'étoit établi pour son compte; mais son goût passionné pour les plaisirs et les modes de la capitale lui avoient tellement fait négliger ses affaires, qu'il avoit fait trois fois banqueroute dans l'espace de deux ans. Son père venoit, pour la seconde fois, d'arranger ses affaires; mais comme le vieillard ne se soucioit pas d'avancer encore de l'argent pour un négociant aussi malheureux dans ses spéculations, il avoit exigé de lui qu'il retournât au village. Son costume, qui étoit ce qu'on appelle le suprême bon ton, ne servoit qu'à déceler avec plus

d'évidence la bassesse de son origine et sa mauvaise éducation.

Tels étoient les compagnons de voyage de notre héros. Après les avoir parcourus de l'œil les uns après les autres, il reprit sa lecture. Le jeune merveilleux, voyant qu'on ne faisoit aucun cas de son observation, et étant d'un naturel très-ennemi du repos, résolut de ne pas rester long-tems dans le silence et dans l'inaction. « Vous êtes passablement ennuyeux ici, papa, dit-il en frappant sur la cuisse de son père. Si j'allois m'égayer un peu... Eh! qu'en pensez-vous ? » Le jeune homme entendoit dire qu'il alloit prendre la place du cocher, et conduire les chevaux à sa place.

Le quaker ne disoit rien, mais il n'en pensoit pas moins. Il vit son

dessein, et prit un maintien encore plus sévère.

« Vas, vas, lui dit le père; vas, Bob, vas. »

« En ce cas-là, dit le jeune homme, donnez-moi, s'il vous plaît, un petit écu pour Jarvy. » (C'étoit le nom du cocher.)

Le vieillard avoit repris son somme. Le fils voyant cela, glissa les doigts dans la poche de la veste de son père, et prit ce dont il avoit besoin, en disant: « Je ne voudrois pas vous éveiller, mon père, pour le monde entier. »

Il se mit ensuite à appeler le cocher, en lui faisant voir le petit écu, et en lui demandant qu'il lui cédât son fouet.

Le quaker ne put résister plus

long-tems. Ami, lui dit-il, tu ferois mieux de rester-là. »

Pendant ce tems-là le jeune homme avoit ouvert la portière, et sans faire attention à ce que lui disoit le quaker, autrement qu'en l'invitant à aller à tous les diables, il sauta en bas de la voiture, et dans une seconde il fut à côté du cocher.

L'esprit du quaker fut mis en mouvement par les discours profanateurs du jeune étourdi, et il soupira intérieurement.

On étoit dans ce mois de l'année qui a tant de ressemblance avec une jolie femme, en ce qu'il est plein de charmes, et que les ris et les plaisirs sont toujours à côté les uns des autres; je veux parler du mois d'avril. Le tems étoit très-beau; mais notre nouveau conducteur étoit à peine

depuis quelques minutes à son poste, qu'une forte averse l'obligea d'abandonner les rênes, et de descendre du siége; dans l'intention de venir reprendre sa place; mais lorsqu'il fut à la portière, il trouva le quaker qui lui tint gravement ce langage: « Tandis que la pluie tomboit par torrens, ami, tu as voulu nous conduire; je t'ai conseillé de n'en rien faire; néamoins tu n'as fait aucun cas de ce que je t'ai dit, maintenant tu nous conduiras malgré toi. »

« Allons, allons, dit le jeune homme, mauvaise plaisanterie que tout cela. Ouvrez la portière. »

Le quaker lui répondit d'un ton encore plus solemnel, mais tenant toujours fortement la portière: « Ami, je pourrois, maintenant, en me servant de ton langage pro-

fane, te dire: « Va t'en à tous les diables; mais. . . . . . . »

Ici notre héros tira le quaker par la manche de son habit, et lui dit tout bas à l'oreille, qu'il valoit encore beaucoup mieux le laisser monter, parce qu'autrement il pourroit de dépit les faire verser.

« Ami, je crois que tu as raison, » dit le quaker. — Je ne me servirai donc point de tes expressions, dit-il, en ouvrant la portière, et en adressant de nouveau la parole au jeune homme; tu peux remonter, si cela te plaît. »

Le jeune merveilleux reprit sa place en murmurant. Il étoit trempé jusqu'aux os; ses habits étoient dans un état déplorable, et c'est ce qu'il ne put pardonner au quaker; il résolut donc de s'en venger.

L'homme qui ne peut supporter de voir ses habits un peu gâtés par la pluie, et qui prend la résolution de s'en venger, ne doit pas faire augurer de lui un esprit capable de concevoir un projet de vengeance digne de passer à la postérité; et en vérité, le sien n'auroit jamais eu cet honneur, si je ne m'étois chargé de lui donner dans mon ouvrage un brevet d'immortalité.

Depuis long-tems il rouloit dans sa tête divers projets plus terribles les uns que les autres, sans pouvoir s'arrêter à aucun, lorsqu'en baissant les yeux, apparemment pour méditer avec plus de recueillement, il apperçut aux jambes du quaker, des bas d'un superbe blanc de lait. Tout-à-coup ses projets furent fixés; sa vengeance étoit sûre et facile; il

n'avoit plus qu'à oser. Ses souliers étoient couverts de boue ; il n'y avoit qu'à les essuyer tout simplement avec les bas de son voisin. Ainsi dit, ainsi fait : au premier cahot de la voiture, il se laissa tomber en arrière, et levant ses deux jambes à la fois, il serra entre ses deux talons l'une des jambes du quaker ; un instant après il en fit autant à l'autre, et il continua ainsi jusquà ce que le quaker, qui avoit d'abord pris cela patiemment, voyant que cet accident se répétoit trop souvent, réveilla le bon homme, et lui dit : « Ami, fais-moi le plaisir de dire à ton fils qu'il ne devroit pas salir mes bas ; car quoiqu'il ait l'air de le faire par accident, je crois sincèrement qu'il le fait exprès. »

« Fi ! Bob, fi ! dit le vieillard ;

j'espère que monsieur se trompe. »

« Ami, continua le quaker, en adressant la parole à Barclay, veux-tu dire la vérité ? Qu'en penses-tu ? »

Bob fit signe à Barclay. Celui-ci qui n'étoit pas fâché de le voir pousser à bout la patience du quaker, afin de lui arracher le juste châtiment de son insolence, répondit : « En vérité, monsieur, je n'ai pas trop fait attention à se qui s'est passé ; mais j'ose croire que c'est par pur accident. »

Le quaker n'ajouta pas un mot. Le vieillard qui avoit dormi pendant tout le tems, parut étonné de voir son fils dans la voiture ; il le croyoit sur le siège du cocher. On lui en dit la raison, et le bon homme fut satisfait. Le tems étant redevenu

serein, Bob annonça le dessein de remonter sur le siége ; et en conséquence il fit arrêter la voiture. Le quaker gagnoit trop à l'exécution de ce projet pour s'y opposer ; et Barclay sentant le besoin de prendre un peu l'air, voulut l'accompagner.

Notre héros se plaça sur l'impériale de la voiture, tout près du siège sur lequel Bob étoit monté, levant les bras, et conduisant, disoit-il, dans le grand genre. La conversation tomba bientôt sur le chapitre du quaker. Barclay qui aimoit à plaisanter tout comme un autre, lui donna raison dans tout ; mais il insista particulièrement sur la nécessité de se venger de l'avoir tenu pendant plus d'un quart-d'heure dans la boue, exposé à la pluie. En un mot, il parvint tellement à monter

la tête de ce jeune étourdi, que celui-ci se penchant en arrière, dit tout bas à Barclay que s'il vouloit descendre, sous prétexte de marcher, il se chargeoit de faire verser la voiture, et de rompre le cou du quaker.

« J'aurois été le premier à vous le proposer, lui dit Barclay; mais vous oubliez, mon cher, que votre père est dans la voiture. »

« C'est vrai, répondit Bob, j'y ai déja pensé; mais c'est mon père, cela ne regarde personne que moi; et si vous voulez j'en courrai les risques. »

« Eh! non, non, dit notre héros, choqué de son peu de naturel; non je n'y consentirai pas; mais nous ne manquerons pas de trouver un autre moyen. »

Cette conversation avoit eu lieu à

voix basse ; et comme on le conçoit aisément, le cocher n'en avoit rien entendu. Les deux jeunes gens levèrent alors la voix. Plusieurs expédiens furent proposés et rejettés, lorsqu'il arriva à Barclay de dire que si un quaker recevoit un soufflet sur une joue, sa religion lui faisoit un devoir de présenter l'autre. Alors Bob, après quelques instans de réflexion, s'écria, comme par inspiration :

« Je crois, monsieur, que je ferai mieux de me battre avec lui. Diable soit de lui ; je veux le rosser d'importance. »

« Fort bien, dit Barclay. J'admire votre courage. »

Ce plan étoit à peine arrêté, que la voiture s'arrêta pour le dîner. Il étoit trois heures, et elle devoit re-

partir à quatre. Dans ces occasions il n'y a pas de tems à perdre. Le dîner étoit servi, et chacun se mit à table. Cependant Bob étoit trop plein de son projet pour songer à manger. Il n'étoit occupé que de trouver un prétexte pour frapper le quaker. Il lui fit mille indignités, que l'autre souffrit sans murmurer. A la fin celui-ci lui ayant demandé poliment un peu de sauce, il versa toute la saucière dans son assiette; puis, comme pour réparer sa sottise, il prit l'assiette et la renversa sur lui. C'étoit un peu trop fort: le quaker parut fâché. L'autre protesta qu'il l'avoit fait sans intention.

« Ami! ami! lui dit-il, d'un air sérieux, tu ne dis pas la vérité. »

« Comment morbleu! s'écria Bob, vous me donnez un démenti!

A bas l'habit ! à bas l'habit ! Je vous apprendrai à donner un démenti à un homme comme moi. » En disant cela il quitta ses habits jusqu'à sa chemise. Le quaker qui étoit un homme robuste, se leva et resta immobile sans faire aucun acte d'hostilité. L'autre lui ayant demandé si son intention n'étoit pas de se déshabiller, il lui répondit : Non. Alors Bob s'approcha, fit de grandes démonstrations, et prit les diverses attitudes d'un habile pugiliste ; mais ayant essayé de porter quelques coups à son adversaire, celui-ci lui dit : « Ami, je ne me bats jamais. » Mais en même tems il tendit un bras nerveux, avec lequel le visage de Bob s'étant malheureusement trouvé en contact, il en résulta un saignement de nez

des

des plus abondans, et un étourdissement qui lui fit perdre son équilibre.

Après s'être un peu remis, Bob regarda Barclay en secouant la tête, comme s'il avoit voulu lui dire : « Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis. »

Mais ne voulant pas néanmoins quitter le champ de bataille si promptement, il assaillit encore deux fois son ennemi qui le reçut chaque fois de la même manière, et toujours lui disant : « Ami, je ne me bats jamais. » Le cocher vint les avertir que la voiture étoit prête. Le quaker demanda gravement à son adversaire la permission d'achever tranquillement son dîner, ce que celui-ci lui accorda généreusement. Le cocher consentit à donner

dix minutes de plus; le quaker se remit à table, et mangea avec autant d'appétit et de sang-froid que s'il n'étoit rien arrivé. Pendant ce tems-là, Bob se lamentoit et regardoit tristement dans une glace sa figure en compote. D'une main il étanchoit le sang qui couloit de son nez, et de l'autre il bassinoit avec du vinaigre et de l'eau les contusions qu'il avoit reçues, et ses yeux au beurre noir.

Son père qui aimoit la paix et qui ignoroit parfaitement le sujet de la querelle, étoit disposé à prendre la défense du quaker contre son fils qu'il réprimanda sévèrement pour sa conduite grossière et impardonnable.

Notre héros satisfait du succès de son stratagême, proposa aux com-

battans de faire la paix et de la sceller par une bouteille de vin, ce qui fut fortement appuyé par le père. Le quaker ne put, par principe de religion, se refuser à une réconciliation ; et lorsqu'on lui amena Bob, pour toucher la main, il lui dit : « Ami, je te pardonne. »

» Pardonner! pardonner! s'écria Bob, qu'entendez-vous par-là ; mais c'est à moi à vous pardonner les contusions et le sang. . . . . »

« Ami, tu te trompes, reprit le quaker. Ce n'est pas moi qui t'ai frappé, tu es venu toi-même te heurter contre mon poing, je n'ai fait que tendre le bras, ce que chacun a le droit de faire, et si ta figure s'est trouvée sur son chemin, j'en suis fâché ; je pourrois moi-

même te reprocher le mal que tes dents ont fait aux jointures de mes doigts ; mais, je le répète, je te pardonne. »

Le ton solemnel avec lequel le quaker prononça ces mots, dérida le visage défiguré de son antagoniste qui, ne sachant que répondre, tendit la main d'un air de mauvaise grâce, que le quaker accepta en lui disant : « Je te la prends, ami, comme garant que tu ne saliras plus mes bas à dessein, que tu ne répandras plus de beurre sur ma veste, et que tu ne heurteras plus avec ton visage les jointures de mes doigts. »

Le cocher vint leur dire, pour la seconde fois, qu'il falloit partir. Comme ils avoient à peine eu le tems de boire une bouteille de vin, il fut

convenu que l'on en prendroit deux autres dans la voiture, afin d'achever la réconciliation.

CHAPITRE XV.

Ce qui rétablit l'amitié. — Comment on paroît sage. — Pourquoi il y aura toujours des sots. — Romaine. — Sermons impromptus. — Un ami nuit souvent plus qu'un ennemi. — Digression qui n'en est pas une. — Souper. — Barclay réfléchit sur sa situation.

Le vin, dont nos voyageurs avoient fait provision, produisit un effet aussi magique que cette plante appelée *anacampseros*, qui, suivant Pline, a la vertu de rétablir l'amitié. Quel-

ques verres de vin achevèrent de réconcilier nos deux adversaires, et la plus grande harmonie régna parmi les quatre voyageurs. Le quaker néanmoins dit fort peu de chose; mais Bob en revanche fut extrêmement communicatif. Comme il avoit peu mangé, l'effet du vin fut plus prompt et plus sensible, et il s'abandonna aux jeux d'esprit et aux bons mots, dont il avoit pu faire une ample provision tandis qu'il avoit l'honneur d'être courtaut de boutique.

Dans la chaleur de la conversation il dirigea une nouvelle attaque contre le quaker; mais le pauvre Bob étoit destiné à succomber dans toutes ses entreprises. Son père rioit à gorge déployée de l'un de ses bons mots; il se retourna gravement

vers lui et lui dit : « Oui, cher père, je suis un garçon d'esprit, et j'en conviens ; mais je ne m'en fais aucun mérite, parce que c'est la nature qui m'a fait comme cela, et il me seroit aussi impossible de n'être pas aimable qu'à l'ami Bougran que voilà de n'être pas un imbécille et un idiot. »

Après qu'il eut accompagné cela d'un éclat de rire prolongé, le quaker adressa ainsi la parole à ses compagnons de voyage : « Je suis vraiment fâché que ce jeune homme attribue mon silence à l'imbécillité de mon caractère, attendu qu'en me taisant mon intention a été de manifester tout mon bon sens. C'est en gardant le silence que beaucoup de gens acquièrent la réputation d'hommes sages, à laquelle ils ne pour-

roient

roient prétendre s'ils s'avisoient de parler ; et si je ne parle pas, c'est parce que je crains de donner, comme mon voisin, des preuves incontestables de ma stupidité et de mon ignorance. »

Bob, voyant que le quaker avoit l'avantage sur lui dans tous les genres d'escrime, cessa entièrement ses attaques, et cédant à l'influence du jus de Bacchus, il s'endormit profondément. Il étoit tard, et ses compagnons, harassés des fatigues du voyage, imitèrent sagement son exemple. N'admirez-vous pas ma bonhommie, cher lecteur ? Voilà trente ou quarante pages de suite, dans lesquelles il n'est pas question de la plus petite digression ; mais je vais vous en régaler d'une, puis après cela d'une autre, pour vous prouver

que la première n'étoit rien moins qu'une digression; après quoi je reprendrai le fil de mon histoire.

J'ai dit, tout-à-l'heure, que nos voyageurs s'étoient endormis à l'exemple de leur compagnon, et peut-être, lecteur, en auriez vous fait autant : je désire qu'il ne vous arrive jamais de faire pis pour le plaisir de faire comme les autres. Il y a quelque chose dans l'esprit des jeunes gens d'à-présent, qui les excite à imiter dans les autres ce qu'ils désapprouveroient, et ce à quoi ils ne songeroient même pas s'ils étoient seuls. Le résultat d'une pareille conduite de leur part, est de mépriser ceux dont l'exemple les a entraînés dans des travers et des défauts qu'ils condamnent même en les imitant. L'amitié est simple et ingénue, elle

ne peut exister dans des cœurs qui se font un devoir et un principe de se tromper les uns les autres. Tant que les hommes, au mépris de leurs dispositions naturelles, emprunteront, comme le caméléon, les couleurs de ceux qui les approchent, il faut désespérer de jamais voir diminuer le nombre des sots et des faquins.

Feignez une vertu si vous n'en avez pas, mais ne prenez pas les couleurs des vices et des folies qui sont étrangers à votre caractère, et dont l'exemple est si pernicieux pour le reste des humains: c'est l'habitude seule qui rend le vice supportable et qui nous accoutume à le voir sans horreur et à nous y livrer sans honte. L'habitude, dit Pindar, maîtrise tous les êtres vivans, et lors-

que le vice devient à la mode, il n'y a plus de honte à être vicieux.

Je pourrois dire d'excellentes choses sur ce sujet, mais je ne veux perdre ni mon tems ni ma peine; d'ailleurs, je ne prends jamais d'avis de personne: pourquoi prétendrois-je forcer les autres d'en recevoir de moi? Il faut avouer cependant que rien n'est plus funeste que cette coupable et trop grande indulgence que nous avons pour les vices à la mode. *Romaine* prêchant un jour d'abondance sur cette matière, observoit « qu'aujourd'hui les hommes trouvoient une excuse pour tout ce qu'ils faisoient de mal; les vices les plus honteux avoient leur côté favorable: ils n'osent pas même, ajoutoit-il, appeler *le Diable* par son vrai nom; ils ont l'air de le caresser, de

lui passer doucement la main sur le dos, en l'appelant *un pauvre ange égaré*; » c'est ainsi qu'ils trompent jusqu'au Diable lui-même.

Nous aurions grand besoin de quelques Catons, de quelques censeurs qui nous arrêtassent dans ce débordement d'habitudes frivoles, vicieuses, et souvent déshonorantes, qui n'applaudissent pas à nos défauts, mais qui nous les reprochassent en face.

Ma digression ne sera pas plus longue maintenant pour répondre aux objections de ceux qui n'aiment pas les digressions. Je vais faire parler le *Pasquin* de Fielding.

« Je m'apperçois, M. Sneerwell (ce M. Sneerwell, c'est vous, aimable lecteur), que vous êtes un de ceux qui ne voudriez pas que

l'on introduisît dans un livre rien qui ne tendît directement au but que l'on se propose. Je suis parfaitement de votre avis. Mais le but d'un roman, du moins autant que je m'y connois, étant d'amuser et d'instruire, tout ce qui amuse et tout ce qui instruit peut et doit faire partie de mon roman. Ainsi, vous voyez que cette digression que vous voudriez faire passer pour une chose étrangère à mon sujet, n'est pas même une digression, et qu'elle fait partie intégrante, essentielle et même nécessaire de mon livre. S'il vous restoit encore quelques doutes, je pourrois vous fournir cent preuves de ce que j'avance, et.... »

Le lecteur. « Oh! grâce, M. l'auteur, grâce! Ce sera ou ce

ne sera pas une digression, tout comme il vous plaira; mais, pour l'amour de Dieu, reprenez votre histoire, et qu'il n'en soit plus question. »

Il étoit environ dix heures du soir lorsque le cocher vint éveiller Barclay et lui dire qu'il falloit descendre, parce que la voiture n'alloit pas plus loin sur sa route; mais qu'à l'auberge où il alloit le déposer avec ses effets, il devoit passer, vers minuit et demi ou une heure, une voiture qui le prendroit et le conduiroit à sa destination. Barclay fut dispensé de prendre congé de ses compagnons de voyage, attendu qu'ils étoient profondément endormis, et qu'il auroit été au désespoir de les réveiller. Il les laissa donc continuer leur route dans un état

où il n'étoit pas probable qu'ils songeassent de long-tems à se quereller.

Comme il avoit beaucoup de tems devant lui, Barclay se fit servir à souper ce qu'il y avoit de mieux dans la maison. Une pinte de bierre et une bouteille de vin de Madère lui permirent d'attendre patiemment l'heure à laquelle la voiture devoit arriver. Sa situation étoit neuve ; ses idées se pressoient dans sa tête, mais son courage étoit bon. « Demain, dit-il en lui-même, je commencerai à copier la Bible pour une vieille folle qui ne saura ce qu'elle voudra. Bien ; le jour suivant, je lui dirai : Madame, cet emploi-là ne me convient pas du tout. Mais, un moment, si je lui parle ainsi, elle va me faire remonter dans la diligence et me renvoyer à

mes créanciers, et ce ne seroit pas là mon compte. Non ; quoique je n'aie jamais eu beaucoup de goût pour l'emploi de copiste, et à présent moins que jamais, je me ferai violence jusqu'à ce que j'aie gagné assez d'argent pour payer mes créanciers. Au surplus, si cette besogne me paroît trop insupportable, j'en serai quitte pour me jetter entre leurs bras paternels, toujours ouverts pour me recevoir. »

Ces réflexions, et le vin de Madère encore plus peut-être, l'endormirent insensiblement. Il rêvoit qu'il étoit occupé à copier la Bible Polyglotte, lorsque son hôte vint, en lui frappant rudement sur l'épaule, lui présenter la carte de sa dépense. Barclay, qui avoit encore l'imagination remplie de caractères hébraïques,

chaldéens, d'huissiers, de créanciers, etc. et qui examinoit s'il valoit mieux copier la Bible que d'aller en prison, prit son hôte pour un huissier, et lui dit, en se levant : « Allons, allons, je vais vous suivre, aussi bien est-ce là le meilleur parti qui me reste. »

Cependant, après s'être un peu frotté les yeux et avoir secoué ses oreilles, il reconnut son erreur. L'hôte lui dit que la voiture étoit à la porte, qu'ayant appris qu'il y avoit une place vide, il l'avoit arrêtée pour lui. « Le cocher est très-pressé, ajouta-t-il, et c'est ce qui fait, mon cher monsieur, que j'ai osé prendre la liberté de vous réveiller et de vous apporter ce petit bout de mémoire. »

Notre héros paya ce qu'il y avoit, et après avoir fait mettre ses malles

dans la voiture, il se mit en route pour sa destination. Barclay trouva dans la voiture... Ce sera pour le chapitre suivant.



CHAPITRE XV.

Des jambes où elles ne devroient pas être. — Des jeunes gens surpris en flagrant délit. — Persévérance. — Ce n'est pas par principe que beaucoup de gens s'abstiennent du vice. — Les Diables bleux. — Pourquoi les hommes supportent volontairement les travaux et les peines. — Ce qu'un homme content de lui-même est capable de faire. — Séparation amicale.

BARCLAY trouva ses nouveaux compagnons de voyage endormis.

La lune quoique souvent obscurcie par les nuages, éclairoit de tems en tems l'intérieur de la voiture, et permettoit à notre héros de remarquer ceux qui étoient dedans. Sur le derrière étoit une jeune personne assise à côté d'un vieillard, et sur le devant un jeune homme qui, ainsi que la jeune personne, ne paroissoit pas dormir bien sincèrement. Mais comme aucun de ses compagnons n'étoit disposé à lier conversation avec lui, il essaya de dormir et de reprendre son rêve où il l'avoit laissé, lorsque son hôte étoit venu le réveiller. A peine avoit-il fermé les yeux qu'une espèce de bruit sourd et confus fixa son attention; puis une voix qui paroissoit être celle du vieillard, prononça ces mots d'un ton ferme : « Encore votre jambe

là ! Souvenez-vous de nos conventions, Monsieur ! » Après quoi, il n'entendit plus rien.

Il n'en falloit pas tant pour exciter la curiosité de notre héros, et une éclaircie vint à-propos lui donner la facilité d'observer de plus près les physionomies de ses voisins. Il remarqua bientôt à l'air soucieux et préoccupé du vieillard, qu'il ne dormoit pas plus que les autres, et qu'il étoit le gardien, sous la forme d'un mari, du fruit délicieux dont le jeune homme désiroit fortement de manger au moins sa part.

Barclay ne voulut pas se mêler de leurs débats ; mais comme tous les autres, il fit semblant de dormir. Au bout d'une heure, le vieillard fatigué du rôle pénible qu'il jouoit, s'endormit tout de bon, et

ses ronflemens annoncèrent aux jeunes gens qu'ils pouvoient se livrer avec sécurité à leurs ébats. Plus de mille baisers et autant de soupirs avoient été donnés et rendus par ce couple amoureux, lorsque le vieux jaloux, réveillé en sursaut par une maudite secousse de la voiture, les surprit tous les deux leurs bouches collées l'une contre l'autre. Le vieillard fit un bruit épouvantable; il traita sa femme de..... Le jeune homme protesta que c'étoit le cahot de la voiture qui les avoit jettés l'un contre l'autre; ce que la jeune dame confirma de toutes ses forces, mais ce fut en vain. Le vieux mari jura qu'il n'iroit pas plus loin, et il descendit avec sa jeune épouse à la première auberge qu'ils rencontrèrent sur la route.

Tandis que le cocher étoit occupé à détacher leurs malles, notre héros dit au jeune homme qui étoit resté seul avec lui, qu'il étoit très-fâché de l'accident qui venoit de lui arriver, d'autant plus que la petite femme étoit charmante; c'étoit seulement dommage que son mari fût si jaloux et si vigilant.

« Cela ne me décourage pas, dit ce jeune homme, au contraire, la jalousie inquiète de ce vieillard me donne pour la petite un goût que je n'aurois pas eu sans cela. J'ai déja fait soixante milles hors de mon chemin pour elle. »

En ce moment le cocher montoit sur son siége et fouettoit ses chevaux.

« Et voilà toute votre peine perdue, » reprit Barclay.

« Pas du tout, dit l'autre, je n'ai

jamais été en meilleur train de réussir; je coucherai ce soir avec elle, ou je suis bien trompé. »

La voiture étoit arrivée à l'extrémité du village; le jeune homme fit arrêter, souhaita le bon soir à Barclay et descendit.

Notre héros, resté seul dans la voiture, ne put s'empêcher de réfléchir sur cette aventure et d'admirer la persévérance de ce jeune homme : « Combien les hommes se donnent de mal, dit-il en lui-même, pour faire une mauvaise action; s'ils vouloient seulement en prendre moitié moins pour faire le bien! J'aimerois tout autant cette petite femme que lui, mais j'avoue que j'aurois bien de la peine à me déterminer à tant de fatigues pour ses beaux yeux; cependant il me paroît, ajouta-t-il en se

recueillant un peu, que je m'accommoderois assez du vice, et que si je ne suis pas vicieux, c'est à l'indolence de mon caractère que j'en ai obligation. »

Notre héros poursuivit sa route sans autre interruption; mais à peine la voiture avoit-elle fait quelques centaines de pas hors du village où elle s'étoit arrêtée pour le déjeûner, qu'un homme, mis décemment, demanda au cocher s'il avoit une place vide. Le ton libre avec lequel il fit cette demande, et l'empressement avec lequel le cocher descendit de son siége pour l'aider à monter dans la voiture, firent croire à notre héros que cette personne étoit de la connoissance du cocher, et peut-être un habitant des environs.

C'étoit un homme d'environ 50

ans, fortement constitué, ayant une de ces figures qu'on laisse généralement passer sans les remarquer, mais dans lesquelles ceux qui y regardent de plus près pourroient trouver des traces de chagrin, de mauvaise humeur et de disposition à la morosité.

« La matinée est fraîche? monsieur, » dit-il en rompant le premier le silence.

« Oui, répondit Barclay; mais elle est agréable et saine. »

Son nouveau compagnon fit une inclination de tête en signe d'approbation, et resta muet pendant un tems considérable. Barclay eut recours à son livre. Cependant l'autre fit encore quelques remarques qui n'exigeoient pas de réponse, et parut disposé à entamer une conversation en règle, mais sans trop savoir com-

ment s'y prendre. Enfin il se hasarda à faire encore une autre question bannale.

« Allez-vous loin sur cette route, monsieur? »

« Non, monsieur; je ne vais pas plus loin que le petit village de.... »

« Ah! ah! c'est-là que vous allez? Et y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander quelle est la personne que vous allez visiter? »

« Ce n'est pas une visite que je vais faire; je vais demeurer chez le révérend M. Pawlet, en qualité de secrétaire.... Le connoissez-vous? monsieur. »

« Beaucoup. »

Ici notre héros s'empressa de demander sur cette famille quelques renseignemens; mais ce que lui dit son nouveau compagnon de voyage

ne fut que la répétition de ce que lui avoit déja dit Keppel.

Barclay ajouta ensuite : « M. Pawlet a un frère, M. George Pawlet ; sans doute que vous le connoissez aussi ?.... »

« Oui, Monsieur, je le connois un peu, » répondit l'autre vivement.

« Faites-moi le plaisir de me dire, continua Barclay en regardant au travers de la portière, et sans faire attention à l'air dont ces derniers mots avoient été accompagnés, quelle espèce d'homme ce peut-être ? »

« Pour vous dire la vérité, c'est un homme à-peu-près comme moi. Il étoit autrefois négociant, mais il a quitté le commerce; il a épousé une femme dont les goûts et les dispositions sont diamétralement contraires aux siens, et comme il n'a

rien à faire, il est en proie au Diable et dévoré d'ennuis. »

« Oui! s'écria notre héros, il faut qu'un homme s'occupe de quelque chose afin de s'oublier lui-même, autrement il seroit trop misérable : telle est la condition de notre nature, *celui qui n'aime que lui, ne redoute rien tant que d'être seul avec ce qu'il aime.* »

« Jeune homme, dit l'étranger fortement ému, vous avez peint la nature humaine sous ses véritables couleurs; mais n'est-il pas bien cruel que celui dont l'âme est honnête et les intentions pures, ne puisse trouver son bonheur en lui-même? »

« Une âme honnête ne suffit pas; un homme n'a pas plus de mérite à être honnête tous les jours, qu'à se laver tous les jours les mains : il fait

l'un et l'autre pour sa propre satisfaction. C'est une chose déplorable, que de voir un homme se faire un mérite ou recevoir des éloges pour sa probité, puisque cela ne prouve rien, sinon la rareté d'une chose qui devroit être aussi commune que l'homme lui-même. »

« Je suis enchanté de ce que vous me dites; mais je suis toujours en peine de savoir ce qui peut rendre heureux l'homme content de lui-même, puisque la probité ne suffit pas. »

« La religion! et c'est un des grands bienfaits de la religion chrétienne de réconcilier l'homme avec lui-même en le réconciliant avec Dieu. »

« Monsieur, dit l'étranger avec chaleur, je vous verrai quelquefois, votre conversation me plaît, et quoi-

que je ne sois pas physionomiste je me trompe rarement en physionomies, et j'aime ou je méprise un homme pour la vie, du premier moment que je l'ai vu. Voilà que nous approchons de mon ancienne et de votre nouvelle résidence : je suis sûr que vous n'y recevrez que des traitemens obligeans de la part de ceux chez qui vous allez demeurer, et je ferai tous mes efforts pour y ajouter de mon côté. »

Ici, la voiture s'arrêta à l'entrée d'un petit bois, et l'étranger, après avoir vivement serré la main de notre héros, descendit en lui promettant de le revoir bientôt.

Il étoit environ midi, lorsque la voiture entra dans le village, et Barclay étoit tellement occupé de sa nouvelle situation et de la conduite

qu'il

qu'il avoit à tenir, qu'il oublia parfaitement son dernier compagnon de voyage. Le cocher arrêta devant une espèce d'auberge où Barclay fit porter son bagage, et après avoir fait un peu de toilette, il s'informa de l'endroit où étoit situé le presbytère, et il se prépara à goûter les douceurs d'une première entrevue.



CHAPITRE XVI.

Le lecteur n'a pas une double face comme Janus, autrement il se garderoit bien de faire ce qu'il ne fait que trop souvent. — Comment un homme riche doit vivre pour se bien porter. — Il y a des gens qui s'étonnent de tout, et sans savoir pourquoi. — Secret des gens de lettres. — Le presbytère. — Tribulation. — Un quiproquo. — *Scène dans la chambre de la cuisinière. — Découverte inattendue. — L'amour et la* hiera piera. — *L'amour ressemble à tout, mais particulièrement à un spectre.*

D'UN pas léger, et qui devançoit ses désirs, Barclay marchoit vers le

presbytère, en songeant aux caprices de la fortune, et en maudissant le sort qui l'avoit réduit à l'emploi servile de copier l'ouvrage des autres. « Ce n'est pas, disoit-il en lui-même, que je me plaigne de ma situation, parce qu'elle me prive des avantages de la fortune, mais parce qu'elle me met dans la nécessité de dissiper tout le tems de ma jeunesse dans un emploi fort au-dessous de mes moyens et de mes connoissances. »

Le lecteur voudra bien observer qu'ici Barclay se parle à lui-même, et il pensera peut-être que quelque inconvenant qu'il soit de faire son propre éloge, il n'y a rien là-dedans d'extraordinaire ni même qui ne soit très-naturel. J'oserois même parier quelque chose que le lecteur s'est souvent surpris dans ces petites foi-

blesses, et que souvent aussi on s'est moqué de lui pour cela. Mais comme il n'a pas l'avantage d'avoir une double face, comme Janus, il n'a pu s'appercevoir de ce que l'on faisoit derrière lui.

Tout en se livrant à ces réflexions, notre héros avançoit vers le presbytère d'un pas, comme je l'ai dit plus haut, plus rapide que les désirs de son cœur; mais s'il avoit seulement soupçonné ce que la fortune lui préparoit, lorsqu'elle sembloit le traiter avec le plus de rigueur, il auroit trouvé alors que ses désirs devançoient de beaucoup ses pas. Tels sont les caprices de la fortune! C'est au moment où elle paroît nous abandonner, qu'elle nous comble de ses faveurs. Ici, je rappellerai seulement deux circonstances de la vie qui sont

constamment, pour tout le monde, des sujets d'étonnement, quoiqu'en effet elles n'aient rien de surprenant.

Il arrive presque toujours, après que l'on a attendu quelqu'un pendant un certain tems, de témoigner de la surprise de le voir arriver, lorsqu'on ne l'attendoit plus. Mais c'est qu'on ne fait pas attention que le moment où il arrive est presque toujours celui où il devoit arriver, précisément parce que c'est le moment où raisonnablement il ne pouvoit pas se faire attendre plus longtems. La seconde, c'est de voir quelqu'un qui s'est fait un petit mal quelque part, s'étonner de ce que c'est-là qu'il se heurte ou qu'on le heurte de préférence; c'est qu'il ne fait pas attention que l'on n'y touche pas plus

souvent qu'ailleurs, mais qu'il le remarque précisément, parce que cela lui fait mal lorsqu'on y touche.

Il y a encore une troisième chose qui doit étonner mes lecteurs, c'est de me voir sans cesse interrompre mon récit; mais c'est encore une chose qui ne devroit pas les surprendre car ils devroient savoir que les écrivains de mon espèce descendent de la famille de Fabius *le temporiseur*, et que notre grand secret à nous autres savans, c'est de gagner du tems. Mais soit dit entre nous, car je ne voudrois pas, pour tout au monde, que d'autres que mes lecteurs fussent instruits de mon secret.

« Le village que Barclay fut obligé de traverser pour se rendre au presbytère, étoit composé d'habi-

tations construites avec goût, et entretenues avec soin. Le premier objet qui frappa sa vue, lorsqu'il fut au bord du village, fut l'église située sur une éminence, au bas de laquelle étoit le presbytère. Le pays qui l'environnoit paroissoit bien cultivé, et un ruisseau qui serpentoit au milieu, et qui faisoit aller un petit moulin, offroit la perspective la plus riante et la plus agréable.

Barclay se reposa un moment sur le sommet du côteau, afin de contempler l'habitation qui étoit à ses pieds ; mais les arbrisseaux, dont les murs étoient couverts, le déroboient presque entièrement à ses regards. Sur le devant étoit une pièce de verdure bordée de fleurs de toute espèce, à gauche on voyoit une serre chaude ; et à droite les bâtimens ser-

vant à l'exploitation, derrière étoit un vaste jardin et un bosquet. Barclay resta long-tems immobile devant ce site délicieux, sans éprouver le moindre sentiment d'admiration; son âme toute entière étoit occupée de sa nouvelle situation. Enfin, rassemblant toutes ses forces, et ranimant tous sès esprits, il se leva et enfila un petit sentier qui conduisoit, par une pente douce, au presbytère; il arriva à la première porte.

Il sonna, mais personne ne parut. Il sonna une seconde fois, mais sans plus de succès; cependant il ne pouvoit croire que les gens de la maison fussent sortis, car il appercevoit clairement plusieurs personnes aller et venir dans les appartemens supérieurs. Ne sachant à quoi attribuer le désordre qu'il voyoit, il sonna

une troisième fois ; enfin l'on ouvrit. Une grosse fille l'introduisit dans une salle basse où il apperçut un homme coiffé d'un bonnet de velours noir, que, d'après le signalement que lui avoit donné son ami, il reconnut aussi-tôt pour être M. Pawlet; le cher homme paroissoit être dans une agitation extrême ; il se promenoit de long en large, levant les yeux et les mains vers le ciel, en s'écriant : « Mon Dieu, mon Dieu ! elle va mourir, elle va sûrement mourir ! O mon Dieu ! »

« Monsieur, lui dit la grosse fille, voilà une personne qui voudroit vous parler. »

« Pardon, Monsieur, s'écria M. Pawlet, en se retournant, je vous demande mille pardons. »

Barclay lui présenta la lettre de

Keppel ; après l'avoir parcourue très-rapidement, M. Pawlet prit la main de notre héros, et lui dit :

« Mon cher M. Temple, mon cher monsieur ! Vous êtes un homme savant, vous devez par conséquent vous connoître en médecine ? »

Barclay le regarda avec étonnement, ne sachant que répondre, et même que penser d'une pareille question. »

« Excusez-moi, M. Temple, reprit le bon ministre, soyez le bien venu ; j'aurois dû commencer par-là, mais je suis si troublé !........ Tandis que nous parlons, il y a là-haut une pauvre créature qui se meurt. »

« Qui se meurt ! et qui donc monsieur ? » demanda Barclay en souhaitant dans son cœur que ce fût sa maîtresse d'hébreu.

« Notre cuisinière, M. Temple,

notre pauvre cuisinière. Elle s'est plaint tantôt de l'un de ces maux de cœur auxquels les pauvres femmes sont si sujettes, et madame Pawlet, en voulant faire une ordonnance qu'elle a recueillie avec beaucoup d'autres, pour les maux de cœur, lui a donné par erreur, la chère femme, et avec la meilleure intention du monde; mais enfin elle lui a donné une dose qui l'a mise à deux doigts de la mort. »

On apprit dans la suite que mad. Pawlet avoit commis ce que les médecins appellent *un quiproquo*, c'est-à-dire, une erreur dans son ordonnance, et la voici : La recette pour le genre de maladie dont la pauvre cuisinière étoit attaquée, portoit un *s*igne pharmateutique désignant *une drachme d'hiera piera*, et

elle avoit cru voir celui équivalant *une once;* elle lui avoit par conséquent fait prendre une dose sept fois trop forte, et que le diable lui-même auroit eu de la peine à digérer. Après avoir rendu compte à Barclay des causes de cet accident, il étoit naturel qu'il lui demandât s'il en connoissoit le remède.

« En vérité, dit notre héros, je me connois fort peu en médecine, je vous conseille d'envoyer chercher un homme de la profession. »

« Il y a long-tems que cela seroit fait, reprit M. Pawlet, si nous en avions un sous la main ; mais le plus proche est éloigné de dix milles. C'est pour suppléer à ce défaut que ma chère épouse a étudié la médecine. Mais, oh mon Dieu ! s'écria-t-il en gémissant, si cette pauvre femme en meurt, que va devenir mad.

Pawlet ? Je sais que son intention étoit bonne. La cuisinière ne vouloit pas prendre cette maudite potion, et ma chère amie l'a menacée de la mettre à la porte, si elle ne la prenoit pas ; tout cela est vrai ; mais, après tout, je suis sûr qu'elle avoit bonne intention. — Ah ! j'en suis bien sûr. »

Barclay touché de sa détresse, lui dit que s'il voyoit la malade, il pourroit peut-être lui donner du secours ; mais qu'il craignoit que son avis ne vînt trop tard.

Il avoit à peine achevé de parler, que M. Pawlet le prit par le bras ; et, après lui avoir fait escalader deux étages quatre à quatre, il l'introduisit dans la chambre de la cuisinière. La première chose qu'il vit en entrant, fut cette pauvre fille

qui poussoit des hurlemens affreux; à côté de son lit, étoit assise, le dos tourné vers la porte, une jeune personne qui soutenoit la tête de la malade; et à l'extrémité de la chambre il apperçut, assise sur un coffre, une figure longue et décharnée, qu'il reconnut très-bien pour celle de madame Pawlet. Elle avoit le menton appuyé sur sa main, et elle étoit plongée dans une méditation profonde, mais qui ne paroissoit pas du tout avoir pour objet l'état déplorable de sa cuisinière.

En montant l'escalier, Barclay avoit donné à entendre à M. Pawlet qu'une grande quantité d'eau tiède pouvoit soulager la malade; de sorte que celui-ci fut à peine entré dans la chambre, que, s'adressant à la jeune personne, il lui dit : « Vas, Pen, ma chère, chercher de l'eau tiède,

cela lui fera du bien; ne dites-vous pas, monsieur Temple, que cela lui fera du bien? »

« Je crois qu'oui, » répondit Barclay en s'approchant du lit; puis prenant le bras de la cuisinière, il lui demanda comment elle se trouvoit. Cette pauvre fille alloit répondre, lorsque Pénélope, levant les yeux, pour voir la personne qui parloit, laissa tomber la tête de la malade sur son lit, et se leva de dessus sa chaise. Ce mouvement obligea Barclay de tourner ses yeux vers elle, et il reconnut sur-le-champ l'aimable figure qu'il avoit vue à Oxford. Ils restèrent l'un et l'autre muets d'étonnement pendant plusieurs secondes.

M. Pawlet, sans faire attention à notre héros, et voyant que Pénélope ne bougeoit pas, lui dit: « Eh

bien, Penélope, ma chère, pourquoi ne faites-vous donc pas ce que je vous dis? »

« Monsieur.........! » répondit-elle sans cesser de regarder Barclay.

« Allez, ma chère, ne perdez pas de tems, et apportez-nous un peu d'eau tiède. »

Pénélope avoit eu le tems de se remettre, et d'appercevoir l'inconvenance de sa situation; saisissant les derniers mots de M. Pawlet, elle lui dit: « Oui, monsieur, j'y vais; » et elle sortit précipitamment de la chambre.

Je vous demanderai maintenant, lecteur, lequel des trois vous croyez le plus malade, ou de Pénélope, ou de Barclay, ou de la cuisinière; ce n'est pas que je veuille comparer

l'amour à *la hiera piera*, quoiqu'il soit constant qu'ils produisent souvent les mêmes effets. Cette comparaison paroîtra peut-être un peu étrange à quelques-uns de mes lecteurs; mais lorsqu'ils y auront un peu réfléchi, ils verront que j'ai raison; en effet, il n'y a rien dans la nature que l'on ne puisse comparer à l'amour, et voyons :

L'amour est comparé au diable, parce qu'il fait notre tourment; au ciel, parce qu'il fait notre bonheur; au sel, parce qu'il a un goût agréable; au poivre, parce qu'il nous met tout en feu; au sucre, parce qu'il est doucereux; à une corde, parce qu'il cause souvent la mort d'un homme; à une prison, parce qu'il nous rend misérables; au vin, parce qu'il nous fait oublier nos malheurs; à un hom-

me, parce qu'il est ici aujourd'hui, et que demain il sera ailleurs; à une femme, parce qu'il n'y a pas moyen de s'en défaire ; à un fanal, parce qu'il nous mène à bon port; à un feu folet, parce qu'il nous conduit souvent dans une fondrière ; à un coursier, parce qu'il prend quelque fois le mors aux dents; à un petit bidet, parce qu'il va gentiment l'amble avec son cavalier ; à la morsure d'un chien enragé, ou au baiser d'une jolie femme, parce que l'une et l'autre font perdre la raison ; à une oie, parce qu'il ne sait ce qu'il fait; à un lapin, parce que rien n'est plus prolifique ; enfin à un spectre, parce qu'il ressemble à tout ce qu'on veut, parce qu'il ne ressemble à rien, que l'on en parle souvent, qu'on ne l'a jamais vu, ni touché, ni compris.

CHAPITRE XVII.

La manière dont se conduisit Barclay dans la chambre de la cuisinière. — Madame Pawlet délivrée de ses appréhensions. — Elle avoit adopté le systême du docteur Hunter, et elle en avoit fait l'essai sur sa cuisinière. — Introduction de Barclay. — Conduite de madame Pawlet dans cette occasion. — La bibliothèque. — L'avantage de la tenir éloignée du centre de la terre. — Madame Pawlet découvre dans Barclay des écarts de génie.

QUE votre imagination se représente la scène qui se passoit dans la

chambre de la cuisinière. Cette pauvre fille étendue sur son lit, notre héros ayant l'air de lui tâter le pouls, mais restant debout comme une statue, sans songer à ce qu'il faisoit; madame Pawlet, assise sur le coffre de la cuisinière, appuyée sur sa main, dans un état d'abstraction la plus absolue, et M. Pawlet placé, avec son bonnet de velours noir, à côté de Barclay, attendant, dans la plus grande anxiété, que celui-ci prononçât enfin sur le sort de cette pauvre fille dont il examinoit le pouls depuis assez long-tems, à ce qu'il lui sembloit. Un long et profond soupir de la malade vint enfin tirer Barclay de sa léthargie. Il laissa aller son bras, et tomba lui-même presque sans sentiment dans une chaise qui se trouva auprès de lui,

La joie et la douleur s'emparèrent successivement de son âme. D'abord il éprouva une joie excessive en retrouvant l'objet de ses plus chers désirs, et une félicité sans bornes fut un moment le tableau qui vint enchanter ses yeux; mais une douleur presqu'aussi poignante que le désespoir prit bientôt le dessus, lorsqu'il songea que celle qu'il adoroit étoit promise à son ami. Cependant les deux sentimens de la joie et de la douleur combattoient et se succédoient rapidement dans son cœur : tantôt c'étoit son amour qui dominoit, et ses idées étoient vives et légères; tantôt c'étoit son amitié, et alors elles étoient sombres et mélancoliques. Cette lutte pénible entre son devoir et son amour duroit depuis quelque tems, lorsqu'enfin le-

vant ses yeux mouillés de larmes sur M. Pawlet, il l'apperçut qui le regardoit avec impatience, mais toujours de la manière la plus affectueuse. Alors il jugea qu'il étoit tems de faire un effort pour recouvrer son air serein, et se conduire de façon à écarter les soupçons. Il fut en cela puissamment secondé par le ministre, qui, attribuant tout au meilleur et au plus pur de tous les motifs, s'écria en voyant les pleurs rouler dans ses yeux. « Juste Dieu! quelle sensible créature! Ah! M. Temple il ne faut pas que les souffrances de cette pauvre fille vous affectent de cette manière. Allons! voici de l'eau tiède; j'espère que cela lui fera du bien. »

S'il eût regardé Barclay en prononçant ces derniers mots, il l'auroit

vu trembler de tout son corps, et lancer vers la porte un regard mêlé de crainte et d'espérance; mais Pénelope, pour des raisons particulières, avoit chargé sa femme-de-chambre de la besogne pour laquelle elle étoit descendue. Cette circonstance, jointe aux soins que Barclay fut obligé de donner à la cuisinière, vint fort à-propos pour le tirer d'embarras. Ce remède, à la Sangrado, produisit l'effet désiré; la cuisinière perdit beaucoup de ses forces, mais elle fut bientôt hors de danger. M. Pawlet félicita notre héros de son succès, et le remercia sincèrement de son heureuse recette autant que de la sensibilité qu'il supposoit qu'il avoit témoignée pour la pauvre malade. La joie qu'il éprouva étoit si forte, qu'il ne put s'empêcher d'aller s'as-

seoir sur le coffre à côté de madame Pawlet, et de lui dire, en lui prenant affectueusement la main : « Eh bien! ma chère amie, ceci a pensé devenir très-sérieux; mais heureusement le danger est passé, et bientôt nous n'y penserons plus. »

« Non, non! s'écria madame Pawlet, comme si elle sortoit d'une profonde méditation; non, je n'y penserai plus! De Rossi a raison et Kennicot a tort. Que signifient toutes ces différentes versions du texte hébreu? Si nous avons la meilleure, cela doit nous suffire : quant au Pentateuque samaritain et à l'ancienne version synaïque, je les ferai imprimer en...... »

« Mais, ma chère amie, lui dit son mari en l'interrompant, vous ne m'entendez pas, je vous parle de la

cuisinière

cuisinière à laquelle vous avez donné ce matin cette fatale potion. »

« Eh bien! dit madame Pawlet de l'air le plus indifférent, est-elle morte? »

« Morte! non pas, Dieu merci; mais.... »

« Mais... Quand elle seroit morte, cela ne me feroit rien du tout; parce que métaphysiquement et ontologiquement parlant, j'en aurois été seulement *causa per accidentem*, mais non *causa per se.* »

« A la bonne heure, à la bonne heure! mais le danger est passé; maintenant il n'y a rien à craindre pour sa vie, et grâces au ciel j'en suis bien aise ! »

Il lui raconta ensuite ce qui s'étoit passé et ce que l'on avoit fait pour la soulager.

« C'est ainsi, mal-adroits et imbécilles que vous êtes, s'écria-t-elle dans un accès de fureur, que vous détruisez tous les projets que j'enfante pour le bonheur de l'humanité, et que vous m'arrêterez sans cesse dans la recherche de la vérité; de sorte que moi qui ai étudié la matière médicale depuis Hypocrate jusqu'à Buchan, c'est-à-dire toutes les parties de la médecine, il faut que je me voie contrariée dans mes opérations par des gens qui en savent encore moins qu'un apothicaire. Savez-vous ce que vous avez fait? Savez-vous ce que l'univers a perdu par votre zèle indiscret? J'avois un double but dans cette opération: d'abord, cette fille, comme toutes les filles de son espèce, se plaignoit d'être indisposée, mais sans pouvoir

dire où ni comment : eh bien ! dans ces cas-là j'ai pour principe de suivre l'avis du vieux docteur Hunter, qui avoit coutume de dire, lorsqu'il ne pouvoit deviner la cause de la maladie de quelqu'un : « Nous » essaierons de ce remède, puis de » celui-là ; nous tirerons au hasard » au milieu de l'arbre, et si quel- » que chose tombe ce sera tant » mieux. »

« Ma chère amie, lui dit son mari, je crains bien que ce ne soit là la méthode de la plupart de nos médecins, et avec cette manière de tirer au milieu des branches, la première chose qui tombe est ordinairement le malade. »

« Vous m'interrompez toujours, mon mari ! J'ai donc fait ce que prescrit le docteur Hunter ; et sup-

posant que l'indisposition de la cuisinière provenoit d'une trop grande quantité d'humeurs dans la masse du sang, j'ai fait cet essai qui ne pouvoit lui faire d'autre mal que de la réduire à un état de foiblesse. Maintenant, voici quel étoit mon second but.... »

« Vous l'avez réduite, en effet ; mais quel étoit donc cet autre but ? »

« Celui que votre mal-adresse a éloigné pour long-tems peut-être : je voulois m'assurer de la quantité d'*hiera piera* que pouvoit supporter l'estomac humain. »

« Miséricorde ! je vous rends grâce, ô mon Dieu, de ce qu'il n'est rien arrivé de plus fâcheux. »

La vérité étoit que mad. Pawlet s'étoit très-bien apperçue, par l'effet produit immédiatement sur la pau-

vre cuisinière, que la dose avoit été par trop forte; maintenant que le danger étoit passé, elle prétendoit qu'elle l'avoit fait à dessein, et pour couvrir son erreur elle avoit l'air d'être en colère de ce qu'on avoit fait pour la réparer. »

« Mais, bon Dieu! s'écria le ministre, tandis que nous parlons ici, nous ne songeons pas à M. Temple. Ma chère amie, voici la personne qui nous est recommandée par notre ami Keppel. »

« Mon *amanuensis*? »

M. Pawlet fit signe qu'oui, et notre héros s'avança et présenta la lettre de son ami à madame Pawlet, qui sans proférer une seule parole, se leva, prit la lettre avec un air de dignité, ou plutôt de roideur (choses que l'on confond souvent), et

prit le chemin de la porte en faisant signe à Barclay de la suivre. Celui-ci fit une inclination et se laissa conduire hors de la présence du ministre et de la cuisinière, que mad. Pawlet regardoit comme des gens indignes d'assister à la première entrevue de deux personnages aussi distingués.

Malgré qu'ils fussent déja au second étage de la maison, Barclay fut encore obligé d'en monter un troisième, où son guide l'introduisit dans une pièce disposée exprès pour une bibliothèque; elle étoit éclairée par en haut, les livres étoient rangés tout autour sur des tablettes, un grand nombre d'autres couvroient le plancher et formoient une espèce de labyrinthe au travers duquel il fallut passer, pour arriver à une grande table couverte de globes,

d'instrumens de mathématiques, etc.

Après avoir pris place dans son fauteuil, et fait signe à Barclay de s'asseoir sur une pile d'*in-folios* entassés les uns sur les autres, madame Pawlet parla en ces termes, tenant toujours dans sa main la lettre encore cachetée :

« Quoique je ne me pique pas d'un profond respect, monsieur, pour les Grecs modernes, j'admire cependant la sagesse qu'ils ont eue de choisir la partie la plus élevée de leurs maisons pour le lieu de leur résidence ; j'imite leur exemple, mais par un motif différent : ils regardent le grenier comme l'endroit le plus honorable de l'édifice ; pour moi je le choisis parce qu'il donne de la vigueur et de l'élasticité aux pouvoirs intellectuels. »

« Votre système, madame, dit Barclay, est parfaitement dans le genre socratique. »

« Oui, » répondit-elle avec un sourire qui ne ressembloit pas mal à une affreuse grimace, mais qui étoit l'effet du plaisir qu'elle ressentoit de pouvoir soutenir l'allusion. « Oui, je voudrois même pouvoir dire avec ce grand philosophe : *Je marche dans les airs ;* car je m'apperçois, comme lui, que lorsque je suis au rez-de-chaussée je n'ai que des idées terrestres, et que je ne puis m'élever à ces pensées sublimes qui me viennent en abondance dès que je respire un air pur et élevé, comme celui dont je jouis dans cet appartement. »

Notre héros ne répondit pas un mot à toutes ces belles choses, il

étoit à cent lieues de là. Madame Pawlet, ayant expliqué d'une manière neuve et piquante, à ce qu'elle imaginoit, le motif qui lui faisoit préférer le toit de la maison, se mit à lire, avec son air de majesté, la lettre de recommandation. Cette lecture achevée, elle s'étendit dans un discours, digne, par sa longueur et son érudition, de ceux que l'on prononce tous les jours dans nos lycées, sur les talens et les connoissances de Barclay, mais sur-tout sur cette modeste défiance de soi-même, qui, selon elle, étoit une preuve incontestable du véritable génie.

Pendant toute cette harangue, Barclay, toujours occupé de ses amours, n'avoit laissé échapper aucun signe d'approbation, tout son

maintien annonçoit au contraire qu'il n'en avoit pas entendu un seul mot. Le lecteur va croire que cette conduite doit avoir extrêmement déplu à l'orateur. Eh bien! le lecteur va encore se tromper, madame Pawlet, qui avoit encore sous les yeux la lettre de Keppel, attribua la conduite plus qu'impolie de Barclay à une surabondance de génie et de talens. « Voilà, s'écria-t-elle, voilà de ces absences auxquelles on reconnoît un homme de lettres! »

Notre héros se réveilla à ces derniers mots, et levant les yeux, il apperçut ceux, ou plutôt l'un des deux yeux de madame Pawlet (car ils ne regardoient jamais du même côté à-la-fois) fixé sur lui avec complaisance; il rougit et parut extrê-

mément embarrassé. Mad. Pawlet s'en étant apperçue, lui dit :

« Non, monsieur, non, vous ne devez pas rougir de ces petits écarts de génie ; je vous assure que j'y suis moi-même très-sujète. »

Barclay alloit faire quelque mauvaise excuse, lorsqu'heureusement pour lui on vint les avertir que le dîner étoit prêt.



CHAPITRE XVIII,

Contenant tout ce qui est renfermé dans le second chapitre.

BARCLAY suivit madame Pawlet. La salle à manger étoit située sur le derrière, et donnoit sur un superbe jardin. L'ameublement étoit simple, mais élégant ; le lambris étoit orné de plusieurs dessins représentant des vues des environs, et les croisées étoient garnies de géranium, et autres plantes qui répandoient dans la salle une odeur suave qui charmoit les sens. Au milieu étoit une table de quatre couverts. Pénélope étoit à

une des croisées, occupée en apparence à attacher quelques hyacinthes, et monsieur Pawlet qui avoit remplacé son bonnet de velours noir par une petite perruque bien peignée et bien poudrée, assaisonnoit la salade. Dès l'instant qu'il apperçut Barclay, il essuya ses mains avec sa serviette, et s'avança vers lui, en lui disant : « J'espère, monsieur Temple, que vous voudrez bien excuser ma négligence. Vous m'avez trouvé dans une situation un peu embarrassante : mais vous m'en avez heureusement tiré, et je suis maintenant en état d'avoir pour vous tous les égards auxquels votre mérite personnel, indépendamment de l'avantage que vous avez d'être l'ami de Vonhein, vous donne le droit de prétendre. Je vous prie de croire

que votre présence me fait le plus grand plaisir ; et ce ne sera pas ma faute si vous ne vous trouvez pas bien dans ma maison ; j'espère que vous ne me mettrez pas dans le cas d'avoir une aussi mauvaise opinion de moi-même. »

Barclay ne répondit à ce discours aussi sincère qu'amical, qu'en serrant étroitement la main du digne ministre dans les siennes, et de manière à lui persuader que ce qu'il venoit de lui dire avoit produit tout l'effet qu'il pouvoit en attendre.

Monsieur Pawlet se hâta de changer de sujet ; et tandis que madame Pawlet étoit dans un coin, occupée à lire (car elle n'étoit jamais un seul instant sans faire quelque chose), il demanda à Barclay comment il trouvoit la salle à manger.

« Peut-être, ajouta-t-il, n'y attacherez-vous pas la même importance que moi ; mais j'en trouve les dispositions charmantes, parce qu'elles sont toutes du choix et le produit de l'industrie de ma Pénélope. Ces dessins que vous voyez, c'est elle qui les a faits. Ce sont des vues prises du haut de la colline sur laquelle est située mon église. »

« Fi donc! monsieur, fi donc! dit Pénélope ; comment pouvez-vous dire cela ? Vous avez la bonté de trouver bien tout ce que je fais, et il n'y a que vous qui puissiez mettre de l'importance à ces bagatelles. »

Ceci dit en riant, tandis qu'elle étoit penchée sur les pots de fleurs, produisit un effet miraculeux sur les sens de Barclay. La voix qui vint frapper ses oreilles avoit un son si

doux et si harmonieux, qu'il eut de la peine à croire qu'elle fût celle d'une simple mortelle; et les formes qu'il contemploit étoient si admirables, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : « En vérité tout ce que je vois me paroît un enchantement ! Miss Pénélope ne se rend pas la moitié de la justice qui lui est due, en repoussant vos éloges ; car ils sont bien au-dessous de ce qu'elle mérite. Je ne puis croire que ce que je vois soit le produit de l'industrie humaine ; c'est, à coup sûr, l'effet de quelque charme secret, l'ouvrage de quelque génie surnaturel. Ces dessins sont. . . . »

« A merveille, dit Pénélope en se levant ; je me retire, car il n'y a pas moyen de tenir à cela. »

« Je ne le souffrirai pas, reprit vivement

vivement Barclay; je vous demande mille pardons de m'être exprimé avec trop de sincérité. » Puis jettant sur elle un regard timide mais expressif, il ajouta : « Je me contenterai désormais d'admirer et de me taire. »

Madame Pawlet qui n'étoit occupée que de son livre, et monsieur Pawlet de sa salade, ne s'apperçurent ni l'un ni l'autre de l'embarras très-remarquable de Pénélope et de notre héros. Au reste, le dîner que l'on servit en ce moment, vint mettre un terme, au moins pour quelque tems, aux diverses occupations des membres de cette petite famille.

Mad. Pawlet se plaça à la tête de la table, d'abord parce qu'elle se regardoit comme la personne la plus considérable de la maison, et ensuite parce

qu'elle se piquoit de découper les viandes dans le dernier degré de perfection, et suivant les principes les plus rigoureux de l'anatomie. M. Pawlet se mit à l'autre bout, ayant Pénélope à sa droite et M. Barclay à sa gauche, vis-à-vis Pénélope. La situation de ces jeunes gens ne laissoit pas que d'être fort intéressante pour eux. Ils ne pouvoient ni l'un ni l'autre lever les yeux, sans rencontrer et confondre leurs regards, et comme la table étoit fort étroite, il falloit de toute nécessité que leurs pieds se croisassent ; et vous entendez bien, madame (car je suppose que c'est une dame qui me tient en ce moment), que ces pieds-là ne pouvoient se croiser sans se dire quelque chose.

Barclay fut pendant tout le dîner

dans un délire continu, mangea peu, et parla encore moins. Je ne prétends pas dire pour cela qu'il ne fut pas dit et senti beaucoup de choses; mais il n'y a que les amoureux qui connoissent un pareil langage, qui se contentent d'un pareil mets, et qui sentent leur appétit s'accroître en mangeant. Quant à notre héros, il seroit resté à table jusqu'au jugement dernier, si on ne l'eût pas dérangé. Si l'on veut savoir ce que pensoit Pénélope pendant tout ce tems-là, il n'y a qu'à relire ce que je viens de dire de Barclay.

Monsieur et madame Pawlet mangèrent, au contraire, avec beaucoup d'appétit; mais avec cette différence que tout ce que le premier prenoit sur son assiette, c'étoit parce que cela flattoit son goût; au

lieu que la seconde ne mangeoit que des choses auxquelles elle attribuoit quelque vertu médicale. Lorsqu'elle se prenoit d'une belle passion pour quelques végétaux, passion toujours fondée sur leurs qualités constitutives ou préservatives, elle en mangeoit à se donner une indigestion. Elle appeloit cela « se sacrifier volontairement pour perfectionner l'eucrasie du corps humain. »

Le silence et la tempérance de Barclay furent attribués à deux causes différentes. Madame Pawlet crut que l'un étoit le fruit d'un génie modeste, ou l'effet de l'habitude de la méditation, et que l'autre étoit une vertu qui alloit fort bien à un jeune philosophe; de sorte que lorsque le ministre pressoit Barclay de manger, madame Pawlet lui impo-

soit silence, en disant : « Monsieur Temple imite cet ancien sage dont la maxime étoit qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger. »

Pénélope, en regardant Barclay, ne put retenir un sourire enchanteur, auquel notre héros répondit par un autre sourire qu'il auroit bien désiré de marier avec celui de sa bien-aimée.

Le lecteur. « Marier! Et comment cela, s'il vous plaît? »

L'auteur. « En joignant sa bouche avec celle de. . . . . »

Le lecteur. « C'est à merveille vraiment pour une première entrevue! »

L'auteur. Eh! pourquoi donc pas, madame? Je l'aurois fait à sa place. Mais enfin, il ne l'a pas em-

brassée; quand même il l'auroit fait, il auroit bien fallu l'excuser; car il y avoit été invité.

Le lecteur. « Quoi ! elle a été assez osée pour. . . . . »

L'auteur. Eh! mon Dieu non! Ce n'est pas elle, c'est sa bouche. C'est une bouche comme on en rencontre par fois, qui dit à une autre bouche, dans un langage presqu'aussi clair que celui-ci : « Allons; baisez-moi. » Peut-être, trois fois respectable dame, n'avez-vous jamais vu de ces bouches-là ; mais j'en ai vu, moi, et plus d'une, et j'espère encore en voir quelques-unes.

Monsieur Pawlet jugea différemment la conduite de Barclay. Sa tempérance, il l'attribuoit à la nouveauté de sa situation, ou à la fa-

tigue du voyage ; et sa modestie aux malheurs qu'il avoit éprouvés, et qui ne lui permettoient pas de prendre en société le ton qui convenoit à son éducation. Il le plaignoit donc sincèrement dans son cœur, et il se proposoit de faire tous ses efforts pour bannir cette fausse honte, à laquelle seule il attribuoit sa timidité.

C'est encore son heureux naturel qui le portoit à croire que Pénélope n'avoit pas mangé, parce qu'elle se ressentoit sans doute de ses frayeurs du matin, lorsqu'elle étoit tremblante auprès du lit de la cuisinière. Et dès que la table fut desservie, il crut lui faire un grand plaisir en l'engageant à monter chez cette pauvre fille, pour voir comment elle se trouvoit. La petite rusée

ne se le fit pas dire deux fois ; mais c'étoit uniquement pour confirmer le bon ministre dans ses généreux soupçons.



CHAPITRE XIX.

Madame Pawlet aime à être contredite. — Gravures. — Ce à quoi les femmes sont destinées. — Ce qu'elles doivent savoir de chimie, de géographie, d'algèbre et des langues étrangères. — Madame Pawlet compare son mari à une bouteille de demi-pinte, et elle-même à une bouteille de pinte. — Impudence d'une femme philosophe. — Plutarque cité comme autorité, relativement à l'usage où sont les femmes, de se retirer après le dîner. — Le danger d'intro-

duire la science dans une tête qui n'est pas propre à la recevoir. — Le moyen d'empêcher les domestiques de vous voler. — Ancienne méthode d'arrêter le cours d'une maladie, employée avec des succès différens. — Barclay et Phaéton. — Une question. — La solution plus intéressante que satisfaisante.

BARCLAY observa pendant le dîner que, quelque chose qu'eût pu dire le ministre, sa femme n'avoit jamais manqué de le contredire évidemment, dans l'intention de mettre son érudition en opposition avec celle de son mari, et de faire ressortir avec plus d'éclat aux yeux de Barclay, ses connoissances et son esprit. Cependant cette opposition

qui, dans un autre tems, l'auroit indisposée contre lui, ne lui parut pas assez soutenue en ce moment, parce qu'elle ne lui donnoit pas le tems de développer tous ses moyens, et elle s'emporta sérieusement contre lui, à cause de sa trop grande condescendance.

« Vous me donnez toujours raison, monsieur Pawlet, lui dit-elle; et je ne sais trop ce que je dois en penser. »

« Vous devez en conclure, lui dit-il, que vous avez toujours raison. »

« Eh bien! je ne pense pas comme vous. »

« Je le sais, ma chère, vous ne pensez jamais comme moi. »

« Je dis, monsieur, que je ne pense pas comme vous sur le motif

qui vous fait constamment céder à mes raisonnemens ; et à moins que vous ne vous défendiez avec plus de vigueur que vous ne l'avez fait jusqu'à présent, je croirai que vous méprisez mes forces. SOCRATE, cependant, ne méprisoit pas ASPASIE. »

« Le ciel me garde d'avoir une semblable pensée ! s'écria le ministre ; je ferai, ma chère, tout ce qu'il vous plaira pour vous satisfaire. »

Barclay écoutoit dans un respectueux silence cette petite dispute de famille qui, au reste, grâce à l'extrême complaisance du ministre, fut soutenue et terminée à l'entière satisfaction de madame Pawlet.

Le sujet de la conversation changea plusieurs fois pendant le dîner.

On parla gravures ; M. Pawlet les aimoit beaucoup, et madame Pawlet ne manqua pas de le critiquer d'abord sur son goût, et ensuite sur le genre de gravures, auquel il donnoit la préférence. Des deux modes ordinaires de graver, le pointillage et le trait, M. Pawlet préféroit le premier, et c'étoit une raison pour que sa chère moitié adoptât le second.

Il seroit superflu et même ennuyeux de rendre compte de tous les sujets de controverse qui furent mis sur le tapis, uniquement pour faire briller les talens de madame Pawlet. Je n'en rapporterai qu'un seul, parce que M. Pawlet y prit une part plus active que de coutume, et que son heureux naturel et son admirable présence d'esprit,

furent cette fois mis en défaut. Il s'agissoit du système du plein ou du vide. Le ministre soutenoit le second contre son épouse qui se seroit fait mettre en pièces pour le premier.

Quelle que soit la douceur de caractère dont un homme soit doué par la nature, son cœur recèle toujours un petit brin d'amour-propre qui se découvre toutes les fois qu'il en trouve l'occasion.

Il avoit dans toutes les autres circonstances cédé de bonne grâce aux argumens bons ou mauvais de sa chère épouse ; mais cette fois, il étoit convaincu que la raison étoit de son côté, et il étoit déterminé à la faire triompher, d'autant plus que sa femme elle-même venoit de l'inviter, de la manière la plus pressante, à défendre franchement son

opinion. Il employa donc les argumens les plus forts et les plus justes, pour démontrer qu'il ne pouvoit y avoir de mouvement sans l'existence du vide.

Madame Pawlet, de son côté, rappela avec une effrayante volubilité tout ce que HOBBES et DESCARTES ont écrit pour établir le système contraire, et elle parvint à si bien embrouiller la matière, que son mari, hors d'état de la suivre dans ses raisonnemens à perte de vue, et désespérant de lui faire entendre raison, s'écria : « Eh ! pourquoi diable les femmes se mêlent-elles de philosophie ? »

« Eh ! pourquoi ne s'en mêleroient-elles pas ? s'il vous plaît. A quoi les femmes sont-elles donc propres ? »

« Mais, je crois que Saint-Paul vous l'a dit : A devenir des épouses, à faire des enfans et à conduire leurs maisons. »

« C'est fort bien, dit madame Pawlet d'un air un peu piqué ; je voudrois que vous me fissiez le plaisir de me dire pourquoi l'étude des connoissances humaines seroit incompatible avec les occupations auxquelles la nature les a destinées. Je désirerois que l'on me fît comprendre pourquoi la chimie, la géographie, l'algèbre, les langues, et les diverses autres branches de la littérature des sciences et des arts, ne sont pas à leur portée autant qu'à celle des hommes ? »

« Je ne prétends pas dire, reprit le ministre, que ces choses doivent leur être absolument interdites ; mais je

crois qu'une très-petite portion de chacune d'elles pourroit leur suffire. Par exemple, je crois que les connoissances d'une femme, en chimie, pourroient se borner à savoir faire une sauce au beurre; en géographie, à bien connoître tous les coins et recoins de sa maison; en algèbre, à tenir un compte exact de dépenses. Quant aux langues, Dieu sait qu'elles en ont bien assez d'une, et que moins elles s'en servent, mieux les choses vont. »

Madame Pawlet pouvant à peine retenir sa colère, dit d'un ton ironique : « Fort bien, monsieur Pawlet, fort bien; mais je ris de votre impuissance. »

« Il me semble, ma chère, répondit son mari, que vous devriez au contraire en être affligée. »

« Vous êtes vaincu, reprit-elle, et pour vous venger vous descendez aux injures. Il y a long-tems que je me suis apperçue que je devrois renoncer à l'espoir de faire de vous un homme instruit. Vous ne manquez pas d'un certain sens commun, et vous possédez à-peu-près l'idée du juste et de l'injuste ; mais voilà, en conscience, tout ce que je peux dire de vous. J'ai vainement essayé par des instructions et des communications amicales, d'augmenter votre fond intellectuel ; mais hélas ! j'ai reconnu la vérité de l'axiôme scholastique : le contenu ne peut excéder la capacité du contenant. On peut verser une pinte dans une demi-pinte, mais celle-ci ne contiendra jamais au-delà d'une demi-pinte. J'ai fait tout ce que j'ai pu ;

mais je parviendrois à découvrir la pierre philosophale, avant de pouvoir rien ajouter au cercle étroit de vos connoissances. »

Ici madame Pawlet regarda Barclay avec un air triomphant; et le bon ministre craignant d'avoir été un peu trop loin, se leva et lui dit: « Allons, ma chère, faisons la paix; vous savez que c'est vous qui m'avez forcé de me défendre, et en conscience, vous ne pouvez pas m'en vouloir. Appaisez-vous; je ne doute pas que vous n'ayez raison. » En disant cela, il lui donna un baiser pour gage de son repentir; jouissance dont Barclay ne fut pas jaloux.

« Je pense, dit madame Pawlet en se levant, qu'il est tems de me retirer; mais je vous prie d'observer,

messieurs, qu'en cela je ne prétends pas imiter les personnes de mon sexe, qui ne quittent la table que pour laisser aux hommes la faculté deparler librement. Non, en vérité, je maintiens qu'il n'y a point de discours, quelque libre qu'il soit, dont un esprit philosophique puisse être blessé. Que m'importe à moi ce que l'on peut dire, ou ce que l'on peut faire ? La vérité est l'amante du philosophe, et vous savez, messieurs, que la vérité est parfaitement nue. »

Le ministre et notre jeune héros se regardèrent en riant.

« Oui, ajouta-t-elle, et toutes les fois qu'il la rencontre, il l'embrasse avec transport, parce qu'elle seule possède les attraits et les charmes d'une beauté divine. »

Ici, Barclay laissa échapper un soupir

« Vous soupirez, M. Temple, dit-elle ; je n'en suis pas étonnée ! je parle de votre amante. »

« Oui, madame, oui, c'est elle, s'écria Barclay avec une vivacité dont madame Pawlet étoit bien loin de deviner le motif. Oui, elle est en effet une beauté céleste ; mais combien il me sera difficile de l'obtenir ! »

« Ah ! vous avez raison, reprit mad. Pawlet. Mais pour en revenir à ce qui me détermine à me retirer, je soutiens que mon motif est véritablement classique, et je le prouve par ce passage de Plutarque, pris du banquet des sept sages : *S'il trouve le vin mauvais, il a recours aux nymphes*. Il y a bien des gens qui prétendent qu'ici *les nymphes* signifient

l'*eau* ; mais moi je préfère cette version-ci : *lorsqu'un homme sage ne trouve pas le vin bon*, *il va trouver les dames*. Ce passage suppose par conséquent que les dames se sont déja retirées, car autrement, il n'y auroit pas lieu à aller les trouver ; c'est donc sur l'autorité de Plutarque, que je fonde l'usage où je suis de me retirer de table, lorsqu'on sert le vin. En disant cela, elle sortit extrêmement satisfaite en apparence, de l'étalage qu'elle venoit de faire de ses talens et de son érudition.

Lorsqu'elle fut partie, M. Pawlet approcha sa chaise de celle de notre héros, et après lui avoir versé une rasade et renouvelé l'assurance du plaisir qu'il avoit à le voir, il l'invita à boire à leur plus ample connois-

sance. Barclay accepta de bon cœur, et lui fit raison.

« Vous devez regarder, continua M. Pawlet en se renversant sur sa chaise; vous devez regarder mon épouse, comme une femme bien extraordinaire, d'après ce que vous venez d'en voir. Elle est en effet une femme extraordinaire.

» Les connoissances, dont son père le doyen l'a, pour ainsi-dire, gorgée, lui ont donné une indigestion d'érudition que son estomac ne peut supporter. Une tête très-forte auroit à-peine suffi pour contenir autant de science; mais la sienne s'est trouvée trop foible, et elle a presque entièrement tourné comme vous le voyez. Elle fait tout à contre-sens, mais je crois sincèrement qu'elle a un bon cœur, et qu'elle est

incapable de faire du mal à qui que ce soit, du moins volontairement et à dessein. »

« Je n'en doute pas un moment, » répondit Barclay.

« Mais avec tout cela, dit le bon ministre, elle est quelquefois bien près d'en faire, témoin ce qui s'est passé ce matin. Et l'autre jour, que croiriez-vous qu'elle fit ? Le garçon d'écurie se trouva incommodé pour avoir bu plus qu'il ne croyoit, parce qu'il avoit été trompé par sa soif, ou pour avoir goûté d'une liqueur dont il ne connoissoit pas la force. Je ne sais pas trop lequel. Quoi qu'il en soit, ma chère amie sut par le jardinier que ce pauvre diable étoit malade ; il faut que vous sachiez que le garçon d'écurie et le jardinier ne sont pas les meilleurs amis du monde

et

et que cette dissention est entretenue par ma chère femme qui prétend qu'il est d'une saine politique d'empêcher que les domestiques ne soient trop bien ensemble ; politique que je ne saurois approuver; mais enfin c'est la sienne. Elle dit pour ses raisons , qu'elle imite en cela la conduite de Caton le censeur qui avoit trouvé ce moyen infaillible pour empêcher que ses gens ne s'entendissent entre eux pour le tromper. Si bien donc , que ma chère amie , ayant appris que le garçon d'écurie, pardon de l'expression , vomissoit ses entrailles dans la cuisine , fut à lui, et imagina de lui donner le remède que voici : elle avoit lu dans Pline, que *du vin mêlé avec du jus de grenade , arrêtoit le vomissement.* Elle

se fit apporter une bouteille de vin de Madère, dans laquelle elle exprima le jus d'une grenade, et lui fit prendre cette potion en cinq ou six verres. L'honnête créature avala l'ordonnance avec une complaisance vraiment héroïque; et, comme vous le pensez bien, devint quatre fois plus malade qu'il n'étoit auparavant. Ma chère amie! quand j'y songe, elle avoit la meilleure intention du monde; mais enfin elle mit ce malheureux dans un état tellement déplorable, que nous fûmes obligés de le prendre entre quatre, et de le porter sur son lit où il est resté deux grands jours et autant de nuits entre la vie et la mort.

Notre héros ne put s'empêcher de rire d'une pareille sottise. « Je

ne serois point étonné, dit-il, que votre garçon d'écurie s'avisât quelque jour de contrefaire l'homme ivre pour tâter encore une fois d'une aussi agréable recette.»

« Pas mal, répondit le ministre; et je me regarderai comme très-heureux, s'il ne résulte pas de conséquence plus fâcheuse de sa manie pour la médecine. Mais j'espère, monsieur Temple, que, malgré tous ses petits travers, vous ferez vos efforts pour bien vivre avec elle. Je puis vous assurer qu'elle a beaucoup de considération pour vous. Je conçois qu'il est pénible pour un homme comme vous, dont les connoissances sont aussi profondes que bien digérées, d'être sujet aux caprices

et aux fantaisies d'une femme......
Mais.... »

« Oh ! grâce, répondit Barclay en l'interrompant, trêve de compliment sur mon savoir. Il est très-ordinaire, je vous l'assure, et il a été exagéré par mon ami, dans la seule intention de m'obtenir un accueil favorable de madame. Si mes foibles talens peuvent lui être agréables, et me procurer l'avantage de jouir de la société d'une personne de votre mérite; je les croirai bien au-dessus de ce qu'ils sont réellement et de ce qu'ils ont jamais été pour moi. »

« Soyez tranquille, dit le ministre, tout ira bien, je vous en réponds. Vos talens sont plus que suffisans pour satisfaire mad. Pawlet, et vous donner des droits à son estime. Ce

que notre ami commun m'a écrit relativement aux malheurs dont vous avez été l'innocente victime, vous a acquis mon respect et mon amitié, et je mettrai tous mes soins à vous les faire oublier. »

Barclay, touché de ces marques de sensibilité, porta involontairement son mouchoir à ses yeux, afin de cacher ses larmes. M. Pawlet qui crut qu'elles étoient l'effet de quelque fâcheux souvenir, lui dit: « Je suis désespéré, M. Temple, de vous avoir rappelé ces choses-là; en vérité, j'en suis fâché; mon intention, croyez-moi, n'a pas été d'insulter à votre malheur, j'en suis incapable. — Allons, oubliez tout cela ! »

En disant cela, il lui serroit les

mains. Barclay, un peu remis de son trouble, lui répondit :

« Je le sais, monsieur, je suis loin de soupçonner rien de semblable. Je me suis senti accablé par les tendres marques d'amitié et d'intérêt que vous m'avez témoignées. Je n'ai plus à me plaindre de la fortune ; et si je me suis jamais cru heureux, c'est en ce moment. »

« Vous me faites grand plaisir, reprit le ministre, grand plaisir. Allons, buvons à la santé de Keppel ; c'est à lui que je dois votre connoissance, et je l'en remercie. »

Barclay accepta sur-le-champ ; lorsqu'ils eurent vidé leurs verres, M. Pawlet, comme pour changer de conversation, dit, en s'étendant

sur sa chaise : « Ma Pen sera bientôt sa femme. »

Lorsque Phaéton, conduisant le char du soleil, entra dans le signe du Scorpion, et que, cédant à la crainte, il laissa tomber les rênes, et embrasa l'univers, il ne fut pas plus confondu que ne le fut notre héros, lorsque le ministre lui annonça le prochain mariage de Pen avec Keppel. Il avoit été sans cesse occupé, depuis son arrivée, à chasser cette idée importune de sa mémoire, et il y avoit presque réussi, lorsque M. Pawlet vint renverser toutes ses espérances et détruire entièrement son repos. Il détourna la tête comme pour examiner un tableau qui étoit derrière lui, et il resta dans cette position jusqu'à ce qu'il fut un peu

remis de son trouble, et en état de reprendre la conversation, sans trop déceler son émotion. Enfin, s'étant retourné vers M. Pawlet, il lui demanda d'un air indifférent, en apparance, si le jour étoit fixé. »

« Non, répondit le ministre, mais j'espère qu'il le sera bientôt.

« Il y a long-tems qu'ils sont engagés l'un à l'autre, et je sais qu'il l'aime excesssivement. Allons, buvons à leur félicité. »

« En vérité, dit Barclay, en portant son verre à sa bouche, je ne connois pas deux autres personnes dans le monde que je désire plus sincèrement de voir heureuses. Keppel, malgré quelques singularités, a toujours été pour moi un ami tendre et affectionné. Miss Pawlet est plus

plus belle et plus intéressante que l'imagination la plus vive ne pourroit la peindre, et elle fera le bonheur de celui qui sera son époux. »

« Miss Pawlet ? »

« Oui, cette jeune personne qui a dîné avec nous. »

« Ah! vous voulez parler de Pénélope. »

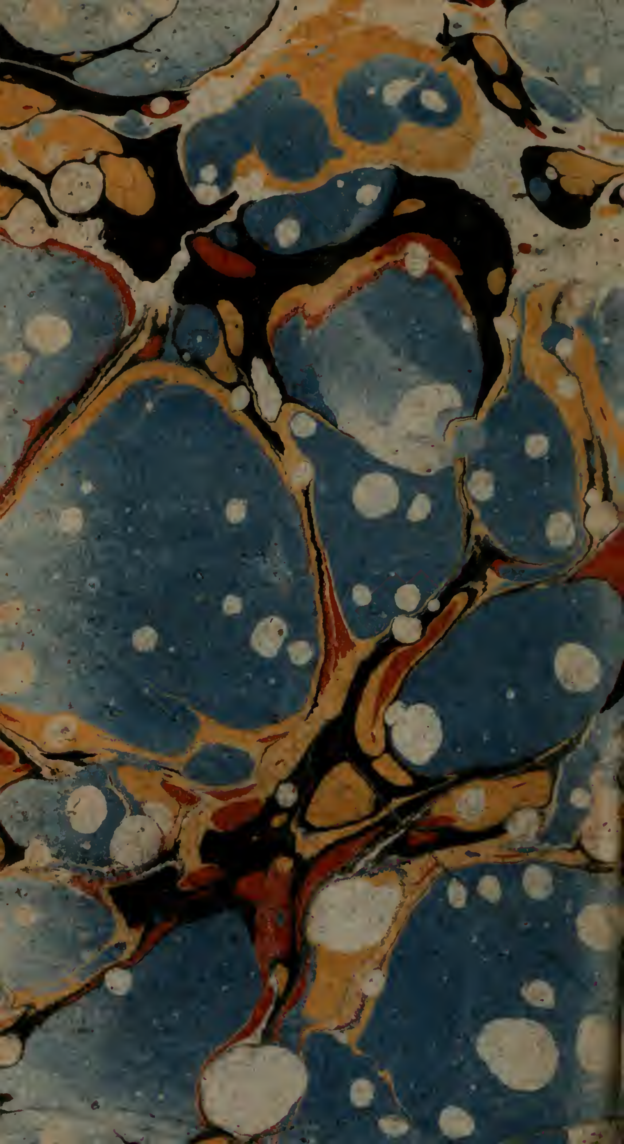
« Sans doute, miss Pénélope Pawlet, votre fille. Est-ce qu'elle n'est pas votre fille ? »

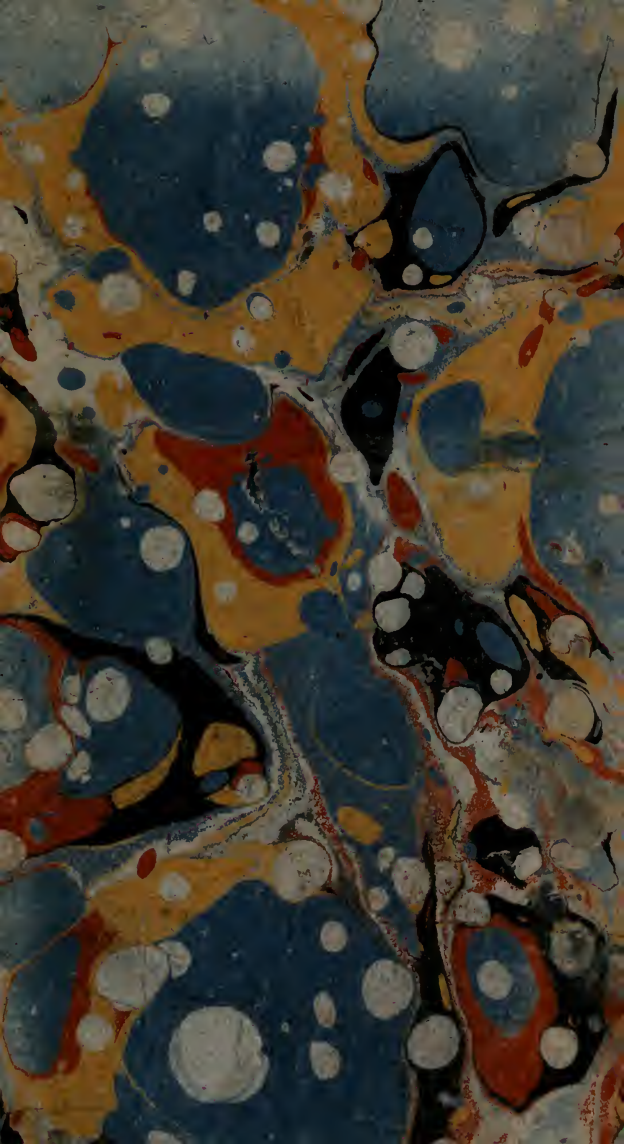
M. Pawlet, un peu embarrassé, dit : « Ma fille ! elle feroit honneur à un roi.... Mais, allons rejoindre ces dames, je sais qu'elles nous attendent. »

En disant cela, M. Pawlet ouvrit une porte, et invita Barclay à le suivre dans la chambre voisine, ce

que celui-ci fit en réfléchissant sur la réponse équivoque qu'on venoit de lui faire ; réponse néanmoins qui l'empêcha de jamais renouveler la même question dans la suite.

Fin du premier volume.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 042030509